



2.



**ARCHIVES DEPARTEMENTALES  
DE LA GUYANE**

**N° D'INVENTAIRE:** 1209

**COTE:** 8° Res. 93

80004736

1001 101 101

*Delapart du P. Orny*

1600

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

DE LA GUYANE

N° D'INVENTAIRE:

COTE:

LETTRES  
EDIFIANTES  
ET  
CURIEUSES.

ECRITES DES MISSIONS  
Etrangères, par quelques Mission-  
naires de la Compagnie de JESUS.

*XII. RECUEIL.*



A PARIS,

Chez NICOLAS LE CLERC, rue Saint  
Jacques, proche Saint Yves, à l'Image  
Saint Lambert.

---

M. DCC. XVII.

*AVEC PRIVILEGE DU ROI.*



AUX  
LETTRES  
DE FRANCE.

Es Reverends Pères

Je continue à vous communi-  
quer les Lettres que nous écri-  
vons les Missionnaires de nos-  
tre Compagnie, & je me flatte que  
celle cy ne vous interressera pas  
à j.



A U X  
JESUITES  
DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

*Je continuë à vous communi-  
quer les Lettres que nous écri-  
vent les Missionnaires de nostre  
Compagnie, & je me flatte que  
celle sçy ne vous interesseront pas*

moins que les précédentes.

La Carte qui est à la teste de ce Recueil, est la premiere qui ait esté faite du pays des Moxes. Les Missionnaires qui ont pénétré depuis peu d'années dans ces Terres infidelles, l'ont dressée avec assez de soin: ils n'ont pû gueres y marquer que les rivieres qui arrosent les campagnes, & les diverses Peuplades où ils ont rassemblé tant de Barbares, qui vivoient auparavant comme des bestes épars çà & là dans les forêts & sur les montagnes.

Le pays des Moxes est situé sous la Zone Torride entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne, derriere cette chaisne de



montagnes qui ferment le Perou :  
il s'étend du Sud au Nord depuis  
le 20<sup>e</sup> jusqu'à l'11<sup>e</sup> degré. C'est  
par ces montagnes qu'il est ter-  
miné au Couchant & au Midi.  
A l'Orient sont les Nations des  
Chiriguanes, des Chiquites,  
des Baures, & beaucoup d'au-  
tres Nations idolâtres qui s'éten-  
dent jusqu'au Brasil. Il est borné  
au Septentrion par les Nations  
des Itonamas, des Cayubabas,  
des Toromonas, & plusieurs  
autres Nations barbares qui ha-  
bitent des terres immenses termi-  
nées par le fameux fleuve Ma-  
ragnon.

Toute cette contrée est coupée  
de plusieurs rivières : les deux

principales sont le Mamoré, & le Beni, qui coulent du Sud au Nord, & qui après s'estre grossies des eaux de toutes les autres rivières qu'elles reçoivent dans leur lit, vont se décharger dans le fleuve Maragnon.

Comme la terre est presque partout fort basse, il arrive que dans les temps de pluye les rivières se débordent, & inondent les campagnes jusqu'à les rendre navigables; c'est ce qui produit une sterilité presque générale, & ce qui empesche la multiplication des troupeaux.

La diversité des saisons qui partage ailleurs chaque année, est tout à fait inconnüe dans ce pays.

d'un jour à l'autre l'air y est excessivement chaud ou excessivement froid. Le climat de sa nature est bruslant, mais il vient souvent du costé du Sud un vent extrêmement froid qui glace. Cette alternative presque continuelle d'une chaleur extrême & du froid le plus piquant jointe à l'humidité de la terre, rend l'air mal sain, & cause de fréquentes & de dangereuses maladies.

Les naturels du pays se font du pain de mayz & d'une racine qu'ils appellent Yuca. Ils vivent aussi de leur chasse & de leur pesche. Les Missionnaires y ont conduit des troupeaux de vaches, ils y ont planté des cannes de su-

cre & du ris, ils y ont semé pareillement des legumes, & c'est avec ce secours qu'ils font subsister tant de Peuples, & qu'ils les retiennent dans les Peuplades où ils les ont rassemblez.

On ne trouve dans ces terres ny or, ny argent, ny rien de ce qui excite la cupidité des Européens. La pauvreté de ces Indiens est extrême; avant leur conversion ils alloient presque nuds, ils n'avoient d'autres biens que leur arc, leurs flèches, & un hamac qu'ils suspendoient entre deux arbres, & sur lequel ils prenoient leur sommeil. Il n'y avoit parmi eux nulles loix, nulle police, nulle forme de gouverne-

ment, nulle connoissance des arts, nulle distinction de riches & de pauvres, de nobles & de roturiers: les conditions estoient parfaitement égales, chacun vivant à son gré dans une indépendance absolüe, & se faisant justice à soy-mesme des insultes qu'il avoit reçues.

Le pays des Moxes se partage en diverses Nations, on y parle plus de trente langues tout à fait différentes les unes des autres: on a donné à toutes ces Nations le nom de Moxes, parce que la Nation des Moxes est la premiere qui a esté éclairée des lumieres de la foy, & qui a donné entrée à l'Evangile

*dans ces terres barbares.*

*Toutes ces Nations se faisoient continuellement la guerre ; quelques-unes vivoient de chair humaine : on les voyoit aller à la chasse des hommes à peu près comme on va à la chasse des bestes. Leur attention estoit de faire beaucoup de prisonniers qu'ils emmenoiient avec eux : ensuite ils les engraissoient avec soin comme on engraisse les animaux, & ils les tuoient les uns après les autres pour les faire servir à leurs repas.*

*Ces Indiens sont tous idolâtres ou athées : les uns adorent le Soleil, d'autres la Lune ; quelques-uns adorent les Vents, &*

quelques - autres le Demon : la pluspart vivoient sans aucun sentiment de Religion, du moins les Missionnaires n'ont pû découvrir parmi eux le moindre vestige d'aucun culte religieux. Ils ont l'esprit grossier, inconstant, & intéressé. Du reste ils se rendent dociles aux instructions des Missionnaires, & ils paroissent susceptibles des impressions de pieté qu'on leur donne.

Avant que les Espagnols fissent la conquête de l'Amérique, les Incas ou Empereurs du Perou entrèrent à main armée chez les Moxes, mais ils dédaignerent de subjuguier un si miserable pays, & ils se contenterent de répandre

la terreur de leur nom parmi ces Peuples.

Les premiers Espagnols s'efforcèrent pareillement de penetrer dans ces terres, mais ils ne purent supporter les incommoditez du climat, & ils furent contraints de se retirer sans avoir trouvé aucun Indien sur leur route; à leur approche les Indiens avoient pris la fuite & s'estoient cachez dans les forests.

Dans la suite des temps Dom Benoist de Ribera assemblea un corps d'armée pour conquerir ces Nations, afin de s'ouvrir un passage jusqu'au grand Païtiti, où il se flattoit de trouver des richesses immenses: ce fut avec le



même succès. Ses troupes ne purent résister à la rigueur du climat ny vivre dans un lieu si stérile, & son projet s'évanouit presque aussi-tost qu'il l'eut formé.

Ce ne fut qu'en l'année 1675. que le P. Cyprien Baraze pressé du desir de gagner à Jesus-Christ tant de Nations infideles, surmonta les plus grands obstacles avec un courage heroïque. Ses travaux, le succès dont Dieu benit sa Mission, & sa mort glorieuse se trouvent décrits assez au long dans le dixième de nos Recueils. Par-là il ouvrit un vaste champ au zele des Ouvriers de sa Compagnie, qui continuënt de

puis ce temps-là à étendre le Royaume de Jesus-Christ parmi ces Barbares. Quelques-uns de ces hommes Apostoliques ont eu le bonheur de sceller de leur sang les veritez de l'Evangile, entre autres le P. Balthazar de Espinosa, lequel après avoir converti un grand nombre d'Infidelles, fut percé de fleches par les peuples appellez Mobimas le 6. de Juillet de l'année 1709. à la trente-deuxième année de son âge.

Outre cette Carte du pays des Moxes, dont j'ay cru, **MES REVERENDS PERES**, devoir vous donner icy une idée generale, vous en trouverez une autre de la celebre riviere des A-

mazonnes. Elle fut dressée en l'année 1707. par le P. Samuel Fritz, qui remplit depuis long-temps les fonctions de Missionnaire sur ce grand fleuve, qu'il a parcouru depuis sa source jusqu'à son embouchure. J'aurois pû m'étendre davantage dans la description de ce fleuve, mais il m'a paru inutile de repeter ce qui est traité fort au long dans une Relation Espagnole du P. Dacugna, laquelle a esté mise en nostre langue par feu M. de Gomberville de l'Academie Françoise. Cette traduction vient d'estre réimprimée tout récemment, & on peut aisément la consulter.

La Lettre du P. Tachard arri-

va presque en mesme temps que la nouvelle de sa mort, dont je vous fis part l'année dernière. Ce qu'il dit des Chrestiens de S. Thomas, donne lieu à faire icy une observation qui n'est pas hors de propos. Vous avez lû sans doute dans l'Histoire critique du vieux Testament, ce que l'Auteur de cet Ouvrage rapporte sur la réformation qui a esté faite dans la créance & dans les ceremonies de la Chrestienté de S. Thomas. Il avance hardiment que Dom Alexis de Meneses Archevesque de Goa & les Missionnaires ont introduit quantité de nouveautez dans les ceremonies de ces Chrestiens des Indes; qu'ils n'ont pas

fait difficulté d'altérer leurs Mis-  
sels ; que les réformations intro-  
duites par les Missionnaires dans  
la créance & dans les ceremonies  
de ces peuples , ont esté faites la  
plusspart mal à propos & peu ju-  
diciusement. Ce sont les propres  
paroles de l'Auteur de cette criti-  
que. Sur quoy on pourroit luy de-  
mander sur quelle preuve il fon-  
de ce qu'il avance , car il n'en ap-  
porte aucune : s'il a vû les Li-  
vres des Thoméens avant &  
après leur correction , & s'il les  
a confrontez ensemble : si c'est in-  
troduire des nouveantez , que de  
rétablir l'usage des Sacremens  
presque aboli , que d'introduire la  
matiere & la forme legitimes de

ces mesmes Sacremens ; par exemple , pour l'Eucharistie , du véritable pain à la place de baignets chauds dont on se servoit , du vin de vigne au lieu du vin de palmier qu'on y employoit : que d'abolir la coutume d'excommunier solennellement le Pape S. Leon , & de faire commemoration de plusieurs heresiarques comme d'autant de Saints ; que de défendre à des gens sans caractere d'imposer les mains au Sacre des Evescques & à l'Ordination des Presbres , & ainsi du reste. Enfin si c'est alterer leurs Missels , que d'en retrancher des erreurs grossieres , & l'heresie Nestorienne qui y estoit énoncée en termes formels ?

Il n'y a gueres eu d'entreprise plus glorieuse, plus difficile, ny qui ait esté executée avec plus de constance & de sagesse que la réformation de l'Eglise des Thoméens : les Evesques des Indes dans les Conciles de Goa, & l'Archevesque de Goa dans le Concile de Diamper aidez des plus habiles Theologiens (car il y en a de tous les Ordres dans les Indes, & d'aussi habiles que ceux d'Europe) ont examiné meurement la créance des Nestoriens ; & ce qu'ils ont jugé à propos de réformer, meritoit certainement de l'estre.

Depuis l'impression de ces Lettres, nous avons appris que la

*Mission du Carnate est maintenant assez tranquille de la part des Infidelles, & que le P. de la Fontaine a esté reçu avec distinction d'un Prince Gentil, après avoir confondu les Brames en sa presence dans une dispute publique. Il n'en est pas de mesme de la Mission de Maduré. Le P. Manuel Machado Portugais a esté mis aux fers dans la ville de Tanjaor, & on luy a déjà fait souffrir une question rigoureuse.*

*Cette Chrestienté vient de perdre le P. Martin, l'un de ses plus anciens Missionnaires, & dont vous avez vû si souvent des Lettres dans nos Recueils : j'en ay encore une à vous communiquer qui*



n'a pû trouver sa place dans celuy-  
cy. Quelques affaires l'avoient  
appellé en France & de-là à Ro-  
me : il s'y trouva lorsqu'on équi-  
poit à Civita-Vecchia les Galeres  
que le Pape envoyoit au secours  
de Corfou. Sa Sainteté ayant  
chargé les Jesuites de faire une  
Mission sur ces Galeres, le P.  
Martin tout incommodé qu'il es-  
toit alors, s'offrit pour partager  
les travaux des Missionnaires. Il  
choisit pour luy l'Hospital des Ga-  
leriens, & il s'employa au ser-  
vice de ces malheureux avec une  
charité si peu ordinaire, que le  
Pape en fut informé, & loüa son  
zele. Le Missionnaire ayant ob-  
tenu la permission de venir à Ro-

me pour assister à la cérémonie de la Beatification du B. Regis, Sa Sainteté le démesla dans la foule, luy témoigna publiquement combien elle estoit contente du bien qu'il avoit fait à Civita Vecchia, & luy ordonna d'y retourner incessamment pour achever l'ouvrage qu'il avoit commencé. Il y retourna en effet, & sans garder nulle mesure, il se livra à tous les excez de son zele dans un lieu que le pourpre & les fièvres malignes rendoient très-contagieux. Bien qu'il fust d'une constitution robuste, il ne pût résister à tant de fatigues & à la malignité d'un air si corrompu: une fièvre pestilente le saisit tout à coup, &

L'obligea de retourner à Rome pour s'y faire traiter : il en mourut peu après son arrivée plein de consolation & de merites , & il eut l'avantage de recevoir au lit de la mort la benediction Apostolique que Sa Sainteté luy avoit envoyée. Trois jours avant sa mort on le trouva sans fièvre, & on le crut hors de danger : luy seul en jugea autrement. On présume que Dieu luy fit connoistre alors que sa dernière heure approchoit : Trois jours, dit-il à une personne de confiance, encore trois jours pour expier le reste de mes pechez, & je suis prest de paroistre au tribunal de mon souverain Juge. J'attends tout

de sa misericorde infinie. Il avoüa à la mesme personne que depuis 25. ans il demandoit à Dieu deux graces : celle de mourir pour le salut des ames, & celle de recevoir les derniers Sacremens avant sa mort : l'une & l'autre luy ont esté accordées ; si son sang n'a pas esté répandu par les Barbares, comme il le souhaittoit ardemment, du moins a-t-il esté la victime de sa charité.

Le P. Martin avoit toutes les qualitez propres à la vie Apostolique ; une complexion robuste & pleine de feu, un exterieur modeste & recueilli, l'esprit excellent, beaucoup d'habileté dans la Theologie & dans les Mathematiques,

tiques, une memoire heureuse pour apprendre toute sorte de langues : sans parler des langues sçavantes, il possedoit encore le Turc, le Persan, l'Arabe, le Portugais, & la langue qu'on parle au Maduré. Enfin à un zele ardent pour le salut des ames, il joignoit un courage qui le rendoit intrepide au milieu des plus grands perils. Un seul trait vous le fera connoistre. Le Vaisseau qui le porta à ses Missions avec cinq autres Jesuites, fut assailli de la plus affreuse tempeste : tout le monde estoit consterné, & la frayeur d'une mort prochaine estoit déjà peinte sur tous les visages : le P. Martin luy seul estoit tranquille

au milieu de l'allarme generale,  
& s'adressant à ses chers compa-  
gnons : Courage, mes Peres,  
leur dit-il, Dieu est content de  
nostre bonne volonté : s'il veut  
que nous achevions icy nostre  
sacrifice, ne devons-nous pas  
estre contens nous-mesmes ?

La Mission des Indes a fait  
encore une autre perte qui a esté  
pleurée de tous les Chrestiens, &  
des Idolâtres mesme. M. Laynes  
Evesque de Meliapor & ancien  
Missionnaire de Maduré mourut  
l'onzième de Juin de l'année 1715.  
à la huitième année de son Epis-  
copat. C'estoit un Prelat qui réu-  
nissoit en sa personne toutes les  
vertus Religieuses & Episcopa-

les. Il estoit entré à l'âge de 15. ans dans nostre Compagnie, & il conserva jusqu'au dernier soupir cette innocence de mœurs qu'il y avoit apportée dans un âge si tendre : il avoit une conscience infiniment délicate, & un attrait particulier pour la priere ; outre le temps qu'il donnoit chaque jour à celle qui est prescrite aux Ecclesiastiques, il passoit encore plusieurs heures en oraison. Il se privoit des choses les plus nécessaires par amour de la pauvreté, & le peu qu'on luy donnoit pour soutenir sa dignité, il le distribuoit presque tout aux pauvres. Tout Evêque qu'il estoit, & nonobstant les fatigues de ses courses

*Apostoliques, il ne relascha jamais rien de l'abstinence rigoureuse qu'observent les Missionnaires de Maduré. Cinquante mille Infidelles qu'il a baptisez, un plus grand nombre à qui il a conféré le Sacrement de la Confirmation, toutes les Provinces depuis le cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine qu'il a visitées, car son Diocese comprend toute cette étendue, sont des preuves de son zele & de sa vigilance Pastorale. Il venoit de finir la visite de toutes les Eglises du Royaume de Bengale, lorsqu'il se retira dans nostre Maison de Chandernagor, pour y faire selon la coustume les exercices spirituels pendant dix jours.*



le troisiéme jour de sa retraite il se trouva si mal à l'Autel, qu'il fut obligé d'interrompre le S. Sacrifice, après lequel il ne vécut plus que huit jours. Ses obseques se firent dans nostre Eglise où il fut inhumé; il y eut un grand concours de peuples : les soupirs & les sanglots continuels des assistans firent l'éloge du deffunt. Ce sont des particularitez que nous avons apprises du P. Barbier qui a recueilli les derniers soupirs de ce grand Prelat, & qui l'a accompagné quatre ans de suite dans la visite de son Diocese.

Je ne vous dis rien des autres Lettres contenuës dans ce Recueil.

Celle où il est parlé d'une jeune Iroquoise, dont Dieu a bien voulu manifester la sainteté par les guérisons miraculeuses qui se font à son tombeau, aura sans doute de quoy vous édifier. Je croy que vous lirez aussi avec plaisir ce que le P. Dentrecolles écrit de la manière dont se fait à la Chine cette belle porcelaine si estimée dans tous les pays du monde. Le détail dans lequel il entre pourra estre de quelque utilité en Europe. Je suis avec beaucoup de respect dans l'union de vos saints Sacrifices,

MES REVERENDS PERES,

Vostre très-humble & très-obéissant  
Serviteur en N. S.

J. B. DU HALDE, de la Com-  
pagnie de JESUS.

ESTAT







ESTAT  
DES MISSIONS  
DES PP. JESUITES  
DE LA PROVINCE  
du Paraguay parmi les In-  
diens de l'Amerique Meridio-  
nale appellez *Chiquites*, & de  
celles qu'ils ont establies sur les  
rivieres de Parana & Uruguay  
dans le mesme continent.

*Tiré d'un Memoire Espagnol envoyé à Sa Ma-  
jesté Catholique par le P. François Burges  
de la Compagnie de JESUS, Procureur Ge-  
neral de la Province du Paraguay.*

**L**ES *Chiquites* ainsi nom-  
mez par les Espagnols du  
Paraguay qui en ont fait  
la découverte, sont entre le 16.

*XII. Rec.*

A

2      *Lettres de quelques*  
degré de latitude australe, & le  
tropique du Capricorne : ils ont  
à l'Occident la Ville de S. Lau-  
rent & la Province de sainte  
Croix de la Sierra, & s'estendent  
vers l'Orient environ cent qua-  
rante lieuës jusqu'à la riviere Pa-  
raguay. Au Nord cette Nation  
est terminée par les montagnes  
des *Tapacures* qui la separent de  
celle des *Moxes* : au Sud elle  
confine avec l'ancienne Ville de  
de sainte Croix.

Le pays a environ cent lieuës  
du Nord au Sud : son terrain est  
montagneux, il abonde en miel :  
on y trouve des Cerfs, des Buf-  
fles, des Tygres, des Lions, des  
Ours & d'autres bestes sembla-  
bles : les pluyes & les ruisseaux  
forment de grandes mares où se  
trouvent des Crocodiles, & cer-  
taines especes de poissons. Dans  
la saison des pluyes le pays est

tout inondé ; alors tout commerce cesse entre les habitations. Comme durant l'hiver le plat pays est tout couvert de méchantes herbes , ces Indiens labourent les collines , & ils y ont d'ordinaire une bonne recolte de mays , de racine d'yuca , de magnoc dont ils font de la cassave qui leur sert de pain , de patates , de legumes , & de divers autres fruits.

Le dérangement des saisons & la chaleur excessive du climat y causent beaucoup de maladies , & souvent mesme la peste qui enleve quantité de monde. Ces peuples sont d'ailleurs si grossiers , qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manieres de se faire traiter dans leurs maladies : la premiere est de faire su-

çer la partie où ils sentent de la douleur par des gens, que les Espagnols ont appellez pour cette raison *Chupadores*. Cet emploi est exercé par les Caciques qui sont les principaux de la Nation, & qui par-là se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces peuples. Leur coustume est de faire diverses questions au malade : où sentez-vous de la douleur, luy demandent ils ? En quel lieu estes-vous allé immédiatement avant vostre maladie ? N'avez-vous pas répandu la chica ? ( c'est une liqueur enivrante dont ils font grand cas ). N'avez-vous pas jetté de la chair de cerf ou quelque morceau de tortuë ? Si le malade avouë quelque-une de ces choses ; justement, reprend le Medecin, voilà ce qui vous tuë : l'ame du cerf ou de la tortuë est entrée dans vostre



corps , pour se vanger de l'ou-  
trage que vous luy avez fait. Le  
Medecin suce ensuite la partie  
mal affectée , & au bout de quel-  
que temps il jette par la bouche  
une matiere noire : voilà , dit il ,  
le venin que j'ay tiré de vostre  
corps.

Le second remede auquel ils  
ont recours est plus conforme à  
leurs mœurs barbares : il tuënt  
les femmes Indiennes qu'ils s'i-  
magent estre la cause de leur  
mal , & offrant ainsi par avance  
cette espece de tribut à la mort,  
ils se persuadent qu'ils sont  
exempts de le payer pour eux-  
mesmes. Comme leur intelligen-  
ce est fort bornée , & que leur  
esprit ne va pas plus loin que  
leurs sens , ils n'attribuënt tou-  
tes leurs maladies qu'aux cau-  
ses exterieures , n'ayant aucu-  
ne idée des principes internes

qui alterent la santé.

Ils ont la pluspart la taille belle & grande, le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux : ils vont presque tout nuds, ils laissent pendre négligemment sur leurs épaules un paquet de queuës de singe & de plumes d'oyseaux qu'ils ont tuez à la chasse ; afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles & la levre inferieure, où ils attachent une piece d'estain : ils se servent encore de chapeaux de plumes assez agreables par la diversité des couleurs. Les seuls Caciques ont des chemisettes : les femmes portent une espee de tablier qui s'appelle dans leur langue *typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ny de gouver-

nement : cependant dans leurs Assemblées ils suivent les avis des Anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfans, ils doivent l'acquérir par leur valeur & par leur mérite. Ils passent pour braves quand ils ont blessé leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoy ils sont portez par leur naturel fier & hautain. Du reste ils traittent fort bien leurs prisonniers, & souvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la poligamie ne soit pas permise au peuple, les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes : comme le rang qu'ils tiennent les oblige à don-

ner souvent la *chica*\*, & que ce sont les femmes qui l'apprestent, une seule ne suffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun soin de l'éducation des enfans, & on ne leur inspire aucun respect pour leurs parens; ainsi abandonnez à eux-mêmes ils ne suivent que leur caprice, & ils s'accoustument à vivre dans une indépendance absoluë.

Leurs cabanes sont de paille faites en forme de four: la porte en est si petite & si basse, qu'ils ne peuvent s'y glisser qu'en se traînant sur le ventre: c'est ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Espagnols, comme qui diroit, *peuples rappetissez*. Ils en usent ainsi, à ce qu'ils disent, afin de se mettre à couvert des

\* Liqueur faite de mayz, de magnoc, & de quelques autres fruits, qui est en usage dans leurs festins.

mosquitoes, dont on est fort incommodé durant le temps des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans, car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur pere. C'est dans ces mesmes maisons qu'ils reçoivent leurs hostes, & qu'ils les regalent en leur donnant la *chica*. Ces sortes de festins, qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, se passent à boire, à manger, & à danser. C'est à qui boira le plus de la *chica*, dont ils s'enyvrent jusqu'à devenir furieux. Alors ils se jettent sur ceux dont ils croyent avoir reçu quelque affront, & il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par la mort de quelques-uns de ces miserables.

Voicy de quelle maniere ils passent la journée dans leurs Villages : ils déjeûnent au lever du Soleil, puis ils jouient de la fluste en attendant que la rosée se passe ; car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le Soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois tres-dur qui leur tiennent lieu de beches. A midi ils viennent disner. Sur le soir ils se promènent, ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger & à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent presens. Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur temps à se visiter & à s'entretenir ensemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller querir du bois, de cuire le

*Missionnaires de la C. de J.* III  
mayz, l'yuca, &c. de filer de-  
quoy faire leur *typoy*, ou bien  
les chemisettes & les hamacs de  
leurs maris; car pour ce qui les  
regarde, elles couchent sur la  
terre, qu'elles couvrent d'un  
simple tapis de feuilles de pal-  
miers, ou bien elles se reposent  
sur une claye faite de gros bas-  
tons assez inégaux. Ils soupent  
au coucher du Soleil, & aussit-  
ost après ils vont dormir, à la  
réserve des jeunes garçons & de  
ceux qui ne sont pas mariez :  
ceux cy s'assemblent sous des ar-  
bres, & ils vont ensuite danser  
devant toutes les cabanes du Vil-  
lage. Leur danse est assez parti-  
culiere : ils forment un grand  
cercle, au milieu duquel se met-  
tent deux Indiens qui jouent  
chacun d'une longue flûte qui  
n'a qu'un trou, & qui par con-  
séquent ne rend que deux tons.

Ils se donnent de grands mouvemens au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derriere les garçons, & ils ne vont prendre du repos, qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le temps de leur pesche & de leur chasse suit la recolte du mayz. Quand les pluyes sont passées, lesquelles durent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de May, ils se partagent en diverses troupes, & vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois: ils ne reviennent de leur chasse que vers le mois d'Aoust, qui est le temps auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a gueres de Nation,



quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque Divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoy que ce soit de visible ou d'invisible, pas mesme au Démon qu'ils apprehendent extrêmement. Ainsi ils vivent comme des bestes sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre Dieu que leur ventre, & bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente. C'est ce qui les a porté à détruire tout à fait les forciers, qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie, & mesme à présent il suffiroit qu'un homme eust rêvé en dormant que son voisin est forcier, pour qu'il se portast à luy oster la vie s'il le pouvoit.

Cependant ils ne laissent pas d'estre fort superstitieux, sur-

tout par rapport au chant des oyseaux qu'ils observent avec une attention scrupuleuse : ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, & de-là ils jugent souvent que les Espagnols sont prests de faire des irruptions sur leurs terres. Cette apprehension seule est capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes : alors les enfans se séparent de leurs peres, & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des estrangers ; les liens de la nature qui sont connus des bestes mesmes, n'ont pas la force de les unir ensemble : un pere vendra son fils pour un couteau ou pour une hache ; c'est ce qui faisoit craindre aux Missionnaires de ne pouvoir réussir à les rassembler dans des Bourgades ; ce qui est absolument necessaire, car il en faut

*Missionnaires de la C. de J.* 15  
faire des hommes avant que d'en  
faire des Chrestiens.

Après avoir donné une con-  
noissance générale des mœurs  
de cette Nation, il faut parler  
de la maniere dont l'Evangile  
luy fut annoncé, & de ce qui  
donna lieu aux Jesuites d'entrer  
dans le pays des Chiquites.  
Leurs vûes ne s'estoient pas tour-  
nées d'abord de ce costé là, ils  
ne pensoient qu'à la conversion  
des *Chiriguanes*, des *Matagayes*,  
des *Tobas*, des *Mocobies*, & de  
diverses autres Nations sembla-  
bles. On avoit choisi le College  
que Dom Jean Fernandez de  
Campero Mestre de Camp &  
Chevalier de l'Ordre de Cala-  
trava, avoit fondé dans la ville  
de *Tarija* qui se trouve dans le  
voisinage de toutes ces Nations,  
pour y faire un Seminaire d'Ou-  
vriers Evangeliques propres à

porter la Foy chez tant de peuples infideles. Le Pere Joseph François de Arce, & le P. Jean-Baptiste de Cea entrerent les premiers chez les *Chiriguanes*, pour connoistre quelle estoit la disposition de leurs esprits, & en quel lieu on pourroit establir des Missionnaires : ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arriverent à la riviere *Guapay*, où ils furent assez bien reçûs des Indiens & de leurs Caciques : le P. de Arce eut la consolation d'instruire & de baptiser quatre de ces Infideles qui se mouroient : ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux Caciques qu'il leur envoyeroit au plustost des Missionnaires pour continuer de les instruire.

Comme il estoit sur son départ, la sœur d'un Cacique nommé *Tambacura*, vint trouver le

Pere, & elle le supplia de protéger son frere auprès du Gouverneur de sainte Croix qui vouloit luy faire son procez sur une accusation tres-fausse. Le P. de Arce saisit cette occasion de servir le Cacique, & par-là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il sollicita sa grace, & il l'obtint.

Cependant Dom Arce de la Concha (c'est le nom de ce Gouverneur) ne pouvoit goustier l'entreprise des Missionnaires. Il leur representa que leurs travaux auprès des Chiriguanes seroient inutiles, que c'estoit une Nation tout à fait indomptable, que les Jesuites du Perou avoient déjà fait diverses tentatives pour les convertir à la Foy, sans avoir pû y réüssir; que leur zele seroit bien mieux employé auprès des Chiquites; que c'estoit un peu-

ple doux & paisible, qui n'attendoit que des Missionnaires pour se faire instruire; que les Jesuites du Paraguay avoient la Mission des *Itatines* dans le voisinage de cette Nation, & qu'il leur estoit facile d'entrer de là chez les Chiquites, dont le pays s'estend jusqu'à la riviere Paraguay, laquelle après avoir formé la riviere de la Plata, va se décharger dans l'Ocean à 35. degrez de latitude australe; que les Jesuites du Perou n'avoient pas la mesme facilité que ceux du Paraguay; qu'ils estoient trop occupez auprès de la nombreuse Nation des Moxes qui est fort éloignée de celle des Chiquites; qu'enfin s'il estoit necessaire, il en écriroit au P. Provincial, & au P. General mesme qui estoit de ses amis. Le P. de Arce répondit au Gouverneur qu'il ne

pouvoit rien entreprendre sans l'ordre de ses Superieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à l'exécuter, aussi tost qu'il luy auroit esté intimé.

Cependant ayant reçu vers le commencement de l'année 1691. un renfort de Missionnaires, & ayant pris connoissance du pays des Chiriguanes qu'il avoit parcouru, il fonda la premiere Mission sur la riviere Guapay: il luy donna le nom de la Presentation de Nostre-Dame, & il la mit sous la conduite du P. de Cea & du P. Centeno. Le 31. Juillet de la mesme année il établit la Mission de S. Ignace dans la Vallée de *Tarequea* qui est entre la ville de *Tarija* & la riviere Guapay: il la confia au P. Joseph Tolu, après quoy il retourna au College de *Tarija*, pour conferer avec son Superieur sur les moyens de

porter la lumiere de l'Évangile aux Nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnoître la riviere Paraguay, & d'examiner s'il trouvoit dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la Foy.

Le P. de Arce ne différa pas à se rendre à sainte Croix de la Sierra; mais il y trouva les choses bien changées. Dom Augustin de la Concha, qui avoit si fort à cœur la conversion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce pays-là, & tout le monde dissuadoit le Pere d'une entreprise qu'on regardoit comme téméraire & inutile. C'estoit, disoit-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le massacreroit aussi-tost qu'il seroit entré dans leur pays. Comme



ces discours n'effrayoient point le Missionnaire, qu'au contraire ils ne servoient qu'à animer son zele, quelques Espagnols que leur propre interest touchoit davantage que le salut de ces Infideles, s'opposerent formellement à son dessein ; ils prévoyoient que si les Missionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empescheroient d'y faire des excursions, & d'y enlever des esclaves, dont ils retiroient de grosses sommes par le trafic qu'ils en faisoient au Perou ; & c'est ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les mesures du Pere. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnuës, il n'en pût jamais trouver. Enfin après bien des sollicitations & des prieres, il engagea secretement deux jeunes hommes qui sçavoient

passablement les chemins à le guider jusques chez les *Pignocas* qui sont voisins des *Chiquites*.

Il partit donc au commencement de Decembre, & il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantost il luy falloit grimper sur des montagnes escarpées ; tantost il avoit à traverser des rivieres tres-profondes ; d'autres fois il estoit obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avoient esté pratiquez de personne. Enfin après des fatigues incroyables il arriva chez les *Pignocas*. La joye qu'il eut de se voir au milieu de ces peuples, fut bien temperée par la douleur qu'il ressentit du triste estat où il les trouva. La petite verolle faisoit parmi eux de grands ravages, & enlevoit tous les jours quantité de monde. Le bon accuëil qu'on luy fit

le consola : ces Indiens l'assurèrent qu'ils avoient un desir sincere d'embrasser la Foy, & que s'il estoit venu plustost, plusieurs de leurs compatriotes qui estoient morts auroient reçu le Baptesme : ils luy offrirent ensuite des legumes, du mayz, des citrouilles, des patates, & divers autres fruits qu'ils cueillent dans les bois ; ils le prierent instamment de ne les pas abandonner, & ils luy promirent de bastir une Eglise, & de luy fournir tout ce qui seroit necessaire à sa subsistance.

Des dispositions si favorables au Christianisme charmerent le P. de Arce ; c'est pourquoy faisant reflexion que le temps des pluyes estoit venu, que le pays qui est une terre basse estant tout inondé, il ne pouvoit continuer la découverte de la riviere Pa-

raguay qu'au mois d'Avril que les pluyes cessoient, il se déterminâ à demeurer tout ce temps-là parmi les Chiquites, & il leur promit que s'il estoit contraint de les quitter, il feroit venir d'autres Missionnaires qui prendroient sa place.

Ces paroles du Missionnaire comblerent de joye les Indiens: quoyqu'ils ne fussent pas encore bien rétablis de leur maladie, il se mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Ils choisirent un lieu propre à placer une Eglise, & ils commencerent par y planter une Croix: tous se prosternerent devant ce signe du salut. Le Pere recita les Litanies à haute voix, & les Indiens y assisterent à genoux. Dès le soir mesme ces pauvres gens se mirent à couper du bois, & ils travaillerent avec tant d'ardeur

deur qu'en moins de quinze jours l'Église fut achevée & dédiée à S. François Xavier. Ils s'y assembloient tous les jours pour se faire instruire de la doctrine Chrestienne, & souvent le Missionnaire estoit obligé de passer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avoient oublié.

Cette assiduité & cette application extraordinaire les mit bien-tost en estat de recevoir le Baptesme. Le Pere commença par l'administrer à quatre-vingt-dix enfans qui estoient bien instruits : l'un d'eux ne survécut pas long-temps à cette grace, & il alla prendre possession du céleste heritage que ces eaux salutaires venoient de luy acquérir.

Des progresz si rapides conso-

26      *Lettres de quelques*  
loient infiniment le Missionnaire, & adoucissoient toutes ses peines. Sa joye augmenta par l'arrivée de plusieurs Caciques qui le prièrent de luy marquer un lieu dans la nouvelle Peuplade, où ils pussent se loger eux & leurs familles, & ne faire qu'un mesme peuple avec les nouveaux fideles. D'un autre costé les *Pegnoquis* luy députerent quelques-uns de leur Nation, pour le prier de leur envoyer des Missionnaires qui les missent au rang des enfans de Dieu. De toutes parts les Indiens accouroient pour se faire instruire, & l'Eglise se trouva bien-tost trop petite pour les contenir.

Mais ces heureux commencemens furent bien-tost troublez, soit par une maladie dangereuse qui pensa ravir le Missionnaire à ses Neophytes, soit par les ir-

ruptions des Mamelus Portugais du Bresil. Ce sont des bandits qui pour éviter le chastiment que meritent leurs crimes, s'atroupent en certains lieux, courent le pays à main armée, & vivent dans une entiere indépendance. Ils ne menaçoient de rien moins que de pousser leur excursion jusqu'à Sainte Croix de la Sierra qu'ils prétendoient détruire, & d'emmener esclaves tous les Chiquites qu'ils trouveroient sur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avoit esté pris par les Portugais, & qui s'estoit échapé de leurs mains au passage de la riviere Paraguay.

A cette nouvelle le P. de Arce partit avec trois Indiens qui connoissoient le pays pour observer de près leur marche : il prit sa route vers l'Orient, & il passa

chez les Nations des *Boros*, des *Tabicas*, des *Taucas*, &c. Par tout il fut bien reçu, & tous ces peuples parurent disposez à se soumettre au joug de l'Evangile. Le Missionnaire apprit bien tost par quelques Indiens tout effrayez qui prenoient la fuite, & par le bruit mesme des mousquets, que les Mamelus Portugais estoient proches. Aussi tost il exhorta les Indiens à joindre leurs familles ensemble, & à se retirer dans un lieu avantageux, où ils pussent plus aisément se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. L'avis du Pere fut suivi, & les Indiens se retirerent dans un endroit appellé *Capoco*, où peu de temps après on fonda la Mission de S. Raphaël. Ce poste estoit assez sûr à cause d'un grand bois fort épais, que les Indiens mettoient entre-eux &



la route que tenoient les Portugais.

Cependant le Missionnaire les trouvant tous réunis, profita de l'occasion pour les instruire autant que le temps le luy permettoit ; & après avoir baptisé quelques enfans, il se rendit à sa Mission de S. François Xavier qui estoit à 50. lieuës plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte Croix de la Sierra avertir le Gouverneur de ce qui se passoit, & luy demander un prompt secours. On luy donna trente Soldats avec un Commandant, qui partirent en toute diligence vers la Mission de S. François Xavier, où ils furent joints par 500. Indiens Chiquites tous armez de fleches.

Comme l'endroit où cette Mission est située n'estoit pas assez seur, on jugea plus à propos

30 *Lettres de quelques*  
d'aller camper sur la riviere *A-*  
*peré*, que les Espagnols nomment  
de S. Michel. Le Commandant  
envoya aussi-tost des coureurs  
pour reconnoistre l'ennemi, &  
le lendemain il eut nouvelle qu'il  
estoit arrivé à la Bourgade de  
S. Xavier qu'on venoit d'aban-  
donner. On reçut mesme une  
Lettre du Commandant Portu-  
gais qu'il écrivoit au Missionnai-  
re, dont voicy la teneur :

MON REVEREND PERE,

» Je suis arrivé icy avec deux  
» Compagnies de braves Soldats  
» de ma Nation : nous n'avons  
» nul dessein de vous faire du  
» mal : nous venons chercher  
» quelques-uns de nos gens qui  
» se sont refugiez dans ce pays ;  
» ainsi vous pouvez retourner  
» dans vostre maison, & rame-  
» ner avec vous vos Neophytes ;

vous y ferez en toute seureté. «  
Je prie Dieu qu'il vous conser- «  
ve. «

ANTOINE FERRAEZ.

Après la lecture de cette Lettre le Commandant Espagnol fit aussitost marcher ses troupes vers les Portugais. Il arriva sur les trois heures après midy à une lieuë du Camp ennemi. Il crut devoir differer le combat jusqu'au lendemain matin, soit pour délasser ses troupes, soit pour donner le temps aux Espagnols & aux Indiens de se confesser. Les Missionnaires qui les accompagnoient, furent occupez jusqu'à minuit à entendre les confessions. Sur les trois heures du matin le Commandant donna ses ordres pour le combat. Il fut réglé qu'on sommeroit d'abord les Portugais de mettre bas

les armes : qu'à leur refus , on tireroit un coup de fusil qui serviroit de signal pour commencer le combat.

Cet ordre fut troublé par l'imprudence de six Espagnols , qui obligerent un Indien du parti Portugais à décharger son mousquet dans la teste de l'un d'eux : cette mort fut aussi-tost vangée par celle de deux Portugais , & le combat s'estant ainsi engagé , on se mesla avec furie. Antoine Ferraez & Manuel de Friaz qui commandoient les deux Compagnies furent tuez à ce premier choc : la mort des Chefs effraya leurs Soldats , qui se jetterent avec précipitation dans la riviere de S. Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement : les Espagnols & les Indiens en firent un tel carnage , que de cent cinquante hommes qu'ils estoient ,

il n'en resta que six, dont trois furent faits prisonniers, trois autres prirent la fuite, & allerent porter la nouvelle de leur défaite à une autre troupe de leurs gens, qui estoient entrez par un autre chemin dans le pays des *Pegnoquis*, & avoient enlevé quinze cens de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas plustost appris cette nouvelle qu'ils repasserent au plus viste la riviere Paraguay, & se retirerent au Bresil. Les Espagnols s'en retournerent à Sainte Croix, n'ayant perdu que six de leurs Soldats & deux Indiens, ils y conduisirent les trois prisonniers Portugais, & ils eurent la gloire d'avoir sauvé cette Chrestienté naissante, qui estoit perduë si elle n'avoit esté secouruë à temps.

Dom Louis Antoine Calvo  
Gouverneur de Sainte Croix re-

mit les prisonniers au pouvoir du Conseil Royal de *Charcas*, auquel il envoya une relation détaillée de cette expedition. Il eut ordre du Conseil d'en informer les Missionnaires & les Indiens du Paraguay, afin qu'ils prissent les mesures convenables pour prévenir de semblables malheurs, qui interessoit également & la Religion & l'Etat.

On ne pouvoit douter que ces Mamelus n'eussent le mesme dessein sur le pays des Chiquites & sur la ville de sainte Croix, qu'ils avoient eu auparavant sur les *Guaranis* du Paraguay, & sur d'autres Nations Indiennes sujettes à la Couronne d'Espagne. Leur vûë est de s'emparer de toutes ces terres, & de se frayer un passage au Perou, se mettant peu en peine de ruiner le Christianisme, pourvû qu'ils satis-

*Missionnaires de la C. de J.* 35  
fassent leur ambition & leur avarice.

Comme la connoissance de la route que tinrent les Mamelus du Bresil, peut estre utile afin de se precautionner contre leurs violences, & que d'ailleurs cet itineraire ne servira pas peu à réformer les Cartes Geographiques, il est à propos de rapporter icy ce que l'on en a appris de Gabriel Antoine Maziel l'un des trois Portugais qui furent faits prisonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il partit du Bresil avec ses compagnons, & qu'ils se mirent en canot sur la riviere *Anemby* qui tombe dans le fleuve Parana par le costé du Nord; qu'ils entrerent ensuite dans ce fleuve, & qu'ayant trouvé l'embouchure de la riviere *Imuncina* qui s'y décharge du costé du

Sud, ils la remonterent pendant huit jours, ne faisant que des demi journées de chemin jusques vers la ville de *Xeres* qui est à present détruite; qu'ils laisserent en ce lieu-là les canots sur lesquels ils estoient venus de *S. Paul*; qu'ils y laisserent aussi de leurs gens pour les garder, & pour semer de quoy recüeillir à leur retour; qu'ils continuerent leur voyage à pied, & qu'après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de *Xeres*, ils arriverent à la riviere *Boinhay* qui va tomber dans le fleuve *Paraguay* du costé du Nord; qu'ils firent d'autres canots pour descendre cette riviere, & qu'ils semerent des grains pour le retour; qu'après avoir navigé pendant dix jours ils arriverent au fleuve *Paraguay*; qu'ils le remonterent pen-



dant huit jours , & arriverent à l'entrée de l'étang *Manioré* ; & qu'après un jour entier ils prirent terre au Port des Indiens *Itatines* , où ils enterrent leurs canots dans une grande sabliere, afin de s'en servir à leur retour ; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied , ne faisant qu'une ou deux lieuës au plus par jour , afin d'avoir le temps de courir sur les montagnes pour y trouver dequoy vivre , & pour se rendre au lieu où ils campoient avant midy.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche. Le 1<sup>er</sup> jour ils partirent du Port des *Itatines* , tirant à l'Occident un peu vers le Nord , & ils arriverent à un marais d'eau salée. Le 2<sup>e</sup> ils marcherent ce jour-là & presque tout le reste du voyage à l'Occident , & ils s'arrestierent en un lieu nommé

*Mbocaytibazon*, où ils ne trouverent point d'eau. Le 3<sup>e</sup> détournant un peu vers le Sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau, ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau. Le 4<sup>e</sup> ils se rendirent à une mare appelée *Gua-curuti*. Le 5<sup>e</sup> ils s'arrestèrent dans un champ près d'un ruisseau. Le 6<sup>e</sup> ils allerent à un autre ruisseau au pied d'une montagne. Le 7<sup>e</sup> à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba*. Le 8<sup>e</sup> ils marcherent dans une vaste campagne tirant au Nord, & ils camperent sur les bords d'un ruisseau. Le 9<sup>e</sup> suivant la mesme route ils allerent à *Yacu*. Le 10<sup>e</sup> ils passerent une montagne en tirant sur le Nord, & ils arriverent auprès d'une mare. Le 11<sup>e</sup> ils marcherent vers l'Occident, & ils s'arrestèrent dans un champ. Le 12<sup>e</sup> ils passerent dans

une plaine, & suivant la mesme route ils arriverent à une Bourgade ruinée qui avoit appartenu aux *Itatines*. Le 13<sup>e</sup> suivant encore la mesme route, ils arriverent à une autre Bourgade ruinée de cette mesme Nation. Le 14<sup>e</sup> ils continuerent leur route dans une campagne, & ils arriverent à un ruisseau. Le 15<sup>e</sup> ils se firent un chemin sur une montagne, & tirant à l'Occident un peu vers le Sud ils allerent à un autre ruisseau. Le 16<sup>e</sup> tournant un peu au Nord, ils marcherent jusqu'à un ruisseau. Le 17<sup>e</sup> ayant marché au Nord, ils camperent entre deux petites collines. Le 18<sup>e</sup> faisant mesme route, ils vinrent à l'entrée de *Tareyri*. Le 19<sup>e</sup> marchant au Sud un peu vers l'Occident, ils camperent sur les bords d'un ruisseau au pied d'une montagne. Le 20<sup>e</sup> ils tirerent

40      *Lettres de quelques*  
au Nord vers la source de ce  
ruisseau, & ayant continué huit  
jours cette mesme route, ils ar-  
riverent au payis des *Taucas* qui  
est de la Nation des *Chiquites*,  
d'où l'on voit la montagne *Ag-*  
*napurahey* qui s'estend vers le  
Sud. Le 28<sup>e</sup> ils passerent vers le  
Sud à une autre Bourgade des  
*Taucas* plus voisine de cette mon-  
tagne. Le 29<sup>e</sup> ayant passé une  
montagne, & tirant vers l'Occi-  
dent, ils arriverent à un étang  
des *Pegnoquis* dans un grand  
champ. Le 30<sup>e</sup> ils suivirent la  
mesme route pour se rendre au  
bout de cet étang, où com-  
mence la chaisne des montagnes  
des *Pignocas*. Le 31<sup>e</sup> ils eurent de  
mauvais chemins dans un payis  
montagneux & tout couvert de  
palmiers, ils tirerent à l'Occi-  
dent un peu vers le Nord, & ils  
vinrent à la colline des *Quime-*

*Missionnaires de la C. de J.* 41  
*cas*, & ils continuerent la mesme  
route pendant quatre jours. Ce  
fut-là que quelques années au-  
paravant Jean Borallo de Alma-  
da Chef des Mamelus fut battu  
par les *Pegnoquis*. Le 35<sup>e</sup> tirant à  
l'Occident, ils arriverent à la  
riviere *Aperé*, autrement de S.  
Michel. Le 36<sup>e</sup> & le 37<sup>e</sup> ils mar-  
cherent sur des montagnes, &  
vinrent aux habitations des *Xa-*  
*marus*. Le 38<sup>e</sup> ils passerent la mon-  
tagne des *Pignocas* pour se ren-  
dre aux Bourgades des *Pegno-*  
*quis*, & ils passerent la riviere  
*Aperé*. Enfin ils finirent leur mar-  
che dans le pays des *Quimes*,  
puis ils s'emparerent de la Bour-  
gade de S. François Xavier chez  
les *Pignocas*, où ils furent entie-  
rement défaits, ainsi qu'on l'a  
rapporté cy-devant.

Le Portugais qui nous a don-  
né ce détail, déclara encore que

trois ans auparavant, il avoit fait une excursion avec ses compagnons, en remontant la riviere Paraguay, dans un vaste pays où est la nation des *Paresis*: que commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré, ils estoient arrivez en quatre jours à l'Isle des *Yaracs*: c'est un peuple que les Espagnols appellent, Grandes-oreilles, parce qu'ils se les percent, & y mettent des pendans de bois: qu'après avoir parcouru l'Isle, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la riviere *Yapuy* qui se jette du costé gauche dans la riviere Paraguay; que de-là en quatre autres journées ils arriverent à l'embouchure du *Isipoti*, & que continuant de naviger, ils se trouverent cinq jours après aux habitations des *Guarayus*, appelez *Caraberes* &

*Araaibaybas* ; qu'ils continuèrent leur chemin à pied pendant trois jours ; & qu'ayant suivi une assez longue chaîne de montagnes , ils entrèrent dans le pays des *Paresis* & des *Mboriyaras* , d'où par la même route ils s'en retournerent au Bresil.

L'entreprise toute recente des Mamelus , & la crainte qu'on eut qu'ils ne fissent dans la suite de nouvelles courses , porta les Missionnaires à changer de lieu ; ils quitterent donc la Bourgade de S. François Xavier , & ils la transporterent à *Pari* sur la riviere de S. Michel. Cét endroit n'est éloigné que de huit lieuës de S. Laurent. Les *Pignocas* & les *Xamarus* s'y assemblerent , y établirent une grosse Bourgade. Mais ils n'y furent pas longtemps tranquilles. Les Espagnols

44      *Lettres de quelques*  
de S. Laurent troubloient sou-  
vent leur repos & enlevoient  
des Indiens pour en faire des  
esclaves. Ils en vinrent même  
jusqu'à maltraiter les Mission-  
naires qui s'opposoient à leur  
violence. C'est ce qui obligea  
le P. Lucas Cavallero à changer  
encore une fois le lieu de sa Mis-  
sion , & à l'établir à 18. lieuës  
plus loin sur la mesme riviere.  
Ces divers changemens joints à  
la disette de toutes choses, & aux  
maladies qui survinrent , dimi-  
nuerent beaucoup le nombre des  
Neophytes ; quelques-uns se re-  
tirerent sur les montagnes, d'au-  
tres perirent de faim & de mi-  
sere. Neanmoins on a lieu de  
croire que cette Peuplade de-  
viendra en peu de temps très  
nombreuse. Les Nations voisines  
des *Quibiquias* , des *Tubasis* , des  
*Guapas* , aussi bien que plusieurs



*Missionnaires de la C. de J.* 45  
autres familles ont promis d'y  
venir demeurer pour se faire inf-  
truire, & estre admis au bap-  
tesme.

La seconde Mission, qui s'ap-  
pelle de S. Raphaël, est éloignée  
de la premiere de 34. lieuës vers  
l'Orient. Le P. de Cea & le P.  
François Herbas la formerent  
des Nations des *Tabicas*, des *Taus*  
& de quelques autres qui se réu-  
nirent ensemble, & composerent  
une Peuplade de plus de mille  
Indiens: mais la peste la désola  
deux années de suite & en dimi-  
nua beaucoup le nombre. C'est-  
pourquoy à la priere des Indiens  
on transporta cette Mission en  
l'année 1701. sur la riviere *Gua-*  
*bis*, qui se décharge dans la ri-  
viere Paraguay, à 40. lieuës de  
l'endroit où elle étoit d'abord.  
Cette situation est d'autant plus  
commode, qu'elle ouvre un che-

min de communication avec les Missions des *Guaranis*, & avec celles du Paraguay par la riviere qui porte ce nom.

La joye fut generale parmi ces Neophytes, lorsqu'en 1702. ils virent arriver sur cette riviere le P. Herbas & le P. de Yegros accompagnez de 40. Indiens qui s'estoient abandonnez à la providence & à la protection de la sainte Vierge en qui ils avoient mis leur confiance. Pendant plus de deux mois que dura leur voyage, ils fatiguerent beaucoup : il leur fallut traverser de rudes montagnes, se defendre des ennemis qu'ils trouvoient sur la route, & se frayer un chemin par des payis inconnus. Ils subsisterent pendant tout ce temps-là comme par miracle : dans leur chasse & dans leur pesche le gibier & le poisson venoient pres-

que se jeter entre leurs mains. Ce qui les consola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'est que dans leur route ils gagnerent trois familles d'Indiens, qui les années précédentes leur avoient fermé le passage.

Ces Indiens dont la langue est entierement differente de celle des Chiquites, connoissent le pays, & entendent parfaitement la navigation des rivieres. Ils ont déjà donné la connoissance des *Guates*, des *Curucuanes*, des *Barecies*, des *Sarabes*, & de plusieurs autres Nations qu'on trouve des deux costez de la riviere Paraguay, principalement en remontant vers sa source. Ainsi voilà une ample moisson qui se presente au zele des Ouvriers Evangeliques.

La troisieme Mission est celle de S. Joseph. Elle est située sur

48      *Lettres de quelques*  
de hautes collines au bas des-  
quelles coule un ruisseau , à dou-  
ze lieuës vers l'Orient de la Bour-  
gade de S. François Xavier. C'est  
le P. Philippe Suares qui la fon-  
da le premier en l'année 1697.  
Les Missionnaires ont eu beau-  
coup à y souffrir des maladies &  
de la disette des choses les plus  
nécessaires à la vie. C'est ce qui  
causa la mort au P. Antoine Fi-  
deli en l'année 1702. Cette Mis-  
sion est composée des familles  
des *Boros*, des *Penotos*, des *Caot-*  
*tos*, des *Xamarus*, & de quelques  
*Pignocas*. La Nation des *Tama-*  
*curas* qu'on vient de découvrir  
du costé du Sud , & qu'on espere  
convertir à la Foy, augmentera  
considérablement cette Peupla-  
de.

La Mission de S. Jean-Baptiste  
est la quatriéme. Elle est située  
vers l'Orient tirant un peu sur  
le

le Nord à plus de trente lieuës de la Mission de S. Joseph. Cette Peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'Orient en Occident, est principalement habitée par les *Xamarus*. Elle s'augmentera encore plus dans la fuite par plusieurs familles des *Tamipicas*, , *Cusicas*, & *Pequicas*, auxquelles on a commencé de prescher l'Evangile. C'est le P. Jean Fernandez qui en a soin, & c'est Dom Jean Fernandez Campero, ce Seigneur si zelé pour la conversion des Chiquites, qui a donné liberalement tout ce qui estoit necessaire pour orner l'Eglise, & y faire le Service avec décence.

On a découvert depuis peu plusieurs autres Nations, telles que sont celles des *Petas*, *Subercias*, *Piococas*, *Tocnicas*, *Purasi-*

50      *Lettres de quelques*  
*cas, Aruporceas, Borilos, &c. &*  
on a de grandes esperances de  
les soumettre au joug de l'Evan-  
gile ; ce seront de nouveaux su-  
jets pour la Couronne d'Espa-  
gne.

On peut juger aisément ce  
qu'il en couste aux Missionnai-  
res, & à quels dangers ils expo-  
sent leur vie pour rassembler des  
peuples non moins sauvages que  
les bestes, & qui n'ont pas moins  
d'horreur des Espagnols que des  
Mamelus du Bresil. Depuis qu'on  
les a réunis dans des Bourgades,  
on les a peu à peu accoustumez  
à la dépendance dont ils estoient  
si ennemis ; on a établi parmi  
eux une forme de gouverne-  
ment, & insensiblement on en a  
fait des hommes. Ils assistent tous  
les jours aux Instructions & aux  
Prieres qui se font dans l'Eglise,  
ils y recitent le Rosaire à deux

chœurs, ils y chantent les Litanies, ils goûtent nos saintes ceremonies, ils se confessent souvent, mais ils ne sont admis à la table Eucharistique qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du Paganisme. La jeunesse est bien élevée dans des Ecoles qu'on a établies à ce dessein, & c'est ce qui affermira à jamais le Christianisme dans ces vastes contrées.

Les Missions de Guaranis, où l'on trouve une Chrestienté florissante, sont sur les bords des fleuves *Parana* & *Uruguay*, qui arrosent les Provinces de *Paraguay* & *Buenos ayres*. Ces Missions seroient beaucoup plus peuplées, si les travaux des Ouvriers Evangeliques qui les ont établies & qui les cultivent, n'estoient pas traversez par l'ambition &

l'avarice des Mamelus du Bresil. Ces bandits ont désolé toutes ces Nations, & ont servi d'instrument au Démon pour ruiner de si saints établissemens dès leur naissance. On assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent plus de trois cent mille Indiens pour en faire des esclaves.

Le zele des Missionnaires loin de se rallentir par tant de contradictions & de violences, n'en devint que plus vif & plus ardent: Dieu a beni leur fermeté & leur courage. En cette année 1702. ils ont sur les bords de ces deux fleuves 29. grandes Missions où l'on compte 89501. Neophytes: sçavoir sur le fleuve *Parana* 14. Bourgades composées de 10253. familles qui font 41483. personnes: & sur le fleuve *Uruguay* 15. Bourgades, où il y a 12508. familles composées de 48018. personnes.



La joye que ces progrès donnent aux Missionnaires est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infidèles qui sont dans leur voisinage : ceux-cy ont leurs habitations entre les Bourgades dont je viens de parler, & la Colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis à vis de Buenos ayres. Ils se sont alliez aux Portugais, & ils en tirent des coutelas, des épées, & d'autres armes en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'est une contravention manifeste au traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701. ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui regnoit parmi toutes les Nations, s'emparèrent à main armée de la

Bourgade *Yapeyu*, autrement dite des SS. Rois : ils la pillerent, ils prophanerent l'Eglise, les Images & les Vases Sacrez, & ils enleverent quantité de chevaux & de troupeaux de vaches.

Ce brigandage obligea nos Neophytes de prendre les armes pour leur défense. Le Gouverneur de Buenos ayres leur donna pour Commandant un Sergeant Major avec quelques Soldats Espagnols, qui s'estant joints aux Indiens formerent un corps de deux mille hommes : ils allerent à la rencontre de leurs ennemis, & il se donna un combat où il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Les Infideles demanderent du secours aux Portugais, qui leur en donnerent. Ils livrerent un second combat qui dura cinq

*Missionnaires de la C. de J.* 55  
jours, & où ils furent entiere-  
ment défaits: tout ce qui ne fut  
pas tué fut fait prisonnier. Par-  
là il est aisé de voir à quel dan-  
ger cette Chrestienté naissante  
est exposée, si les Espagnols ne  
la protegent contre la fureur  
des Indiens & contre les violen-  
ces des Mamelus. Ceux-cy ne  
cherchent qu'à faire des esclaves  
de nos Neophytes pour les  
employer ou à labourer leurs  
terres, ou à travailler à leurs  
moulins à sucre. De pareilles vio-  
lences nuisent infiniment à la  
conversion de ces Peuples: l'in-  
quiétude continuelle où ils sont  
les disperse dans les forests &  
dans les montagnes, & il sera im-  
possible de les retenir dans les  
Bourgades où on les a rassemblez  
avec tant de peine, si on ne leur  
procure de la tranquillité & du  
repos.



## L E T T R E

D U

P E R E D E B O U R Z E S

Missionnaire de la Compagnie de J E S U S ,

*A Madame la Comtesse de Soudé.*

De la Mission de Maduré  
le 21. Sept. 1713.



M A D A M E ,

*La paix de N. S.*

Vous ne vous contentez pas de me donner des marques de vostre souvenir & de vos bon-

tez ordinaires, par les frequen-  
tes lettres que vous me faites  
l'honneur de m'écrire, vous les  
accompagnez encore de presens  
& de liberalitez: vostre pieté va  
chercher jusqu'aux extremitez  
du monde des Nations que le  
malheur de leur naissance a plon-  
gées dans l'Idolâtrie, & par le  
secours que vostre zele me pro-  
cure, vous contribuez autant  
qu'il dépend de vous, à leur  
conversion & à leur salut. Vos  
largesses ne se bornent pas mê-  
me à la vie présente, vous les  
portez au delà du tombeau, par  
les mesures que vous avez pri-  
ses, afin que les effets de vostre  
charité subsistent encore, lorf-  
qu'il aura plû à Dieu de vous  
retirer de ce monde. Il y a long-  
temps, Madame, que je ne trou-  
ve plus de termes pour vous ex-  
primer ma reconnoissance & cel-

le de nos Neophytes ; mais le Dieu dont vous procurez la gloire en augmentant le nombre de ses adorateurs, sçaura bien mieux recompenser vos bienfaits, que nous ne pouvons les reconnoître.

Pour vous satisfaire sur les diverses questions que vous me faites, je répondray par ordre à tous les articles de vostre lettre, mais je n'y répondray qu'en peu de mots : il me faudroit faire un volume entier, si j'entreprendois d'expliquer en détail tout ce qui concerne la Religion & les usages du Maduré. Peut-estre pourray-je un jour contenter une curiosité si loüable, & c'est à quoy je prétends consacrer mes premiers momens de loisir.

Vous me demandez d'abord si l'on voit icy, comme en Europe des distinctions de rang &

*Missionnaires de la C. de J.* 59  
de presseance. Ouy, Madame,  
comme il y a par tout des mon-  
tagnes & des vallées, des fleu-  
ves & des ruisseaux, par tout &  
aux Indes plus qu'ailleurs on voit  
des riches & des pauvres, des  
gens d'une haute naissance, &  
d'autres dont la naissance est vile  
& obscure. Pour ce qui est des  
pauvres, ils y sont en très grand  
nombre : une infinité de mal-  
heureux sont morts de faim de-  
puis quatre ou cinq ans : d'au-  
tres ont été contraints de ven-  
dre leurs propres enfans & de se  
vendre eux-mesmes afin de pou-  
voir vivre. Il y en a qui travail-  
lent toute la journée comme des  
forçats, & qui gagnent à peine  
ce qui suffit précisément pour  
subsister ce jour-là mesme eux &  
leur famille : on voit une multi-  
tude de veuves qui n'ont pour  
tout fonds & pour tout revenu

qu'une espece de roüet à filer : on en voit plusieurs autres tant hommes que femmes, dont l'indigence est telle, qu'ils n'ont pour se couvrir qu'un méchant morceau de toile tout en lambeaux, & qui n'ont pas mesme une nate pour se coucher. Les maisons des Payisans d'Europe sont des palais en comparaison des miserables taudis où la plupart de nos Indiens sont logez. Trois ou quatre pots de terre sont tous les meubles de leurs cabanes. Plusieurs de nos Chrestiens passent les années entieres sans venir à l'Eglise, faute d'avoir la petite provision de ris ou de millet necessaire pour vivre durant le voyage.

On ne laisse pas de trouver des personnes riches aux Indes : l'agriculture, le commerce, les charges sont des moyens ordi-



naires de s'enrichir. Mais le pauvre laboureur a bien de la peine à se sauver de l'oppression : la fraude & l'usure regnent dans le commerce ; & l'exercice des charges est un véritable brigandage. Le vol est un autre moyen plus court de devenir riche : il est icy fort en usage , & je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde , où les petits larcins soient plus détestez , & où les grands soient plus impunis. Le croiriez-vous, Madame, qu'on trouve parmi nos Indiens une Caste entiere qui ne rougit pas de porter le nom & de faire une profession publique de voleurs de grands chemins ? Les laboureurs doivent estre extrêmement attentifs , sur tout la nuit , pour qu'on ne leur enleve pas leurs bœufs & leurs vaches : ils ont beau y veiller, leurs pertes n'en

font gueres moins frequentes. On a crû arrester ces vols nocturnes en établissant des Gardes dans toutes les Peuplades, lesquels sont entretenus & payez par les laboureurs : mais le remede est devenu pire que le mal, ces Gardes sont plus voleurs que les voleurs mesmes.

Les Rois & les grands Seigneurs amassent de grandes richesses par leurs concussions : mais quel usage font-ils de ces tresors ? Vous en serez surprise, Madame ; ils les enterrent, & c'est ainsi que l'avarice des hommes rend à la terre, ce que leur cupidité leur a fait chercher jusqu'au fond de ses entrailles. Sans cela l'or seroit icy très commun. Le feu Roy de *Tanjaor* a ainsi enfoui quantité de millions. A ce tombeau de son avarice brûlent, dit-on, sans cesse quatre

ou cinq lampes, qu'on entretient pour conserver la memoire d'une action si memorable. On ajouste que ceux qui enterrent ainsi leurs tresors, immolent au Demon des victimes humaines, afin qu'il en prenne possession, & qu'il ne les laisse point passer en d'autres mains. Cependant plusieurs cherchent ces tresors, & pour les decouvrir, ils font au Demon d'autres sacrifices d'enfans & de femmes enceintes : quelques uns reussissent par-la, d'autres effrayez par les spectres qui leur apparoissent, ou par les coups qu'ils recoivent, abandonnent leur dessein. Il y en a eu dont l'avidite a este punie par une mort soudaine & violente.

Au regard de l'apparition des spectres, je ne puis douter qu'elle ne soit reelle. Un de nos Chrestiens homme plein de bon sens

& de vertu, m'a assuré que dans sa jeunesse & avant que d'avoir connu nostre sainte Loy, il avoit assisté à ces sacrileges cérémonies; qu'il avoit vû des Demons sous des formes épouvantables, & que les coups de hoyau de ceux qui fouïssient, au lieu de porter sur la terre, leur tomboient sur les pieds & sur les jambes, ce qui fit échoïer l'entreprise. Il m'ajousta que luy-mesme il avoit eu recours à certains secrets de magie, & que s'estant frotté les mains de je ne sçay quelle couleur, il voyoit au travers de sa main & jusques sous la terre les vases où estoient renfermez ces trésors.

Generalement parlant c'est icy un crime aux particuliers d'estre riches: il n'y a point d'accusation à laquelle on preste plus volontiers l'oreille, ny de crime

qui soit plus severement puni. On applique incontinent l'accusé à une question rigoureuse, pour le contraindre par la violence des tourmens à découvrir où il a caché son argent. Deux de mes Neophytes ont esté réduits par-là à la mendicité, & l'un d'eux en est resté long-temps estropié. De-là vient que les riches cachent leur bien avec soin, & que souvent avec de grandes richesses, ils ne sont ny mieux logez, ny mieux vêtus, ny mieux nourris que les plus indigens. De-là vient encore que bien qu'il y ait une infinité de veritables pauvres, il y en a beauconp d'autres qui affectent de le paroistre sans l'estre veritablement. Je ne parle point de certains faineans qui courent le pays en habit de *Pandaron*\*, & qui par l'austerité vraie ou apparente de leur vie

\* Penitent Indien.

66      *Lettres de quelques*  
touchent les peuples, & en ti-  
rent de grosses aumosnes. Je ne  
parle point non plus de certains  
Brames, qui estant d'une Caste  
plus noble & plus riche que tou-  
tes les autres, se font gloire  
neanmoins de demander & de  
recevoir l'aumosne : quelques-  
uns d'eux reçurent il y a quel-  
que temps un *fanon* qui vaut en-  
viron cinq sols de nostre mon-  
noye, le Brame qui estoit Gou-  
verneur du lieu & qui est tres-  
riche, voulut avoir part à l'au-  
mosne, & il n'eut pas honte de  
recevoir quelques pieces d'une  
basse monnoye de cuivre sembla-  
bles pour la valeur à nos dou-  
bles de France.

Mais si d'un costé on affecte  
aux Indes de paroistre pauvre au  
milieu des richesses, d'un autre  
costé on y est tres-jaloux des  
distinctions & du rang que don-

ne la naissance : il n'y a gueres de Nation qui ait tant de delicateſſe que celle-cy ſur ces fortes de prerogatives. Vous ſavez, Madame, que cette Nation ſe partage en pluſieurs Caſtes, c'eſt à dire en pluſieurs claſſes de perſonnes qui ſont d'un meſme rang & d'une égale naiſſance, qui ont leurs uſages, leurs couſtumes & leurs loix particulieres. Vous avez lû ſans doute dans l'Epitre qui eſt à la teſte du X. Recueil de nos Lettres, quelles ſont ces couſtumes & ces uſages, & il ſeroit inutile de vous repeter icy ce que vous ſçavez déjà. J'ajouteray ſeulement qu'on peut bien acquerir par de belles actions de l'honneur & des richelſſes, mais que la Nobleſſe ne ſ'acquier pas de meſme : c'eſt un pur don de la naiſſance : le Roy ne peut la donner, ny les particuliers l'a-

cheter. Le Roy n'a aucun pouvoir sur les Castes, il ne peut pas luy-mesme passer à une Caste superieure, celle du Roy d'aujourd'huy est des plus mediocres. On voit souvent des contestations & des disputes pour le rang entre ces Castes : actuellement il y en a deux de la lie du peuple qui sont aux mains au sujet de la presseance. Il y a telle Caste si basse & si méprisable, que ceux qui en sont, n'oseroient regarder en face un homme d'une Caste superieure ; & s'ils le faisoient, il auroit droit de les tuer sur le champ. Vous m'avouerez, Madame, que de pareilles loix sont fort risibles ; mais je leur passerois aisément ce qu'elles ont d'absurde & de ridicule, si elles n'estoient pas infiniment gênantes pour nos ministres.



Vous me demanderez peut-estre quel rang tiennent icy les Europeans : c'est un article qui est souvent traité dans nos Lettres ; il suffit de dire que rien n'est plus faux que ce que M. Robbe avance dans sa Geographie de la prétenduë estime que les Indiens font des Europeans. Cette estime est telle qu'un Chrestien de la lie du peuple s'accusoit un jour comme d'un grand peché d'avoir appelé un autre fils de *Prangui*, c'est à dire, fils de Portugais ou d'European. Toute nostre attention est de cacher à ces peuples que nous sommes ce qu'ils appellent *Pranguis* : le moindre soupçon qu'ils en auroient, mettroit un obstacle insurmontable à la propagation de la Foy. Il y auroit une infinité d'observations à faire sur les Castes, sur leurs usages,

sur leurs symboles, sur leurs offices ; mais cela me meneroit trop loin. Je passe à vostre seconde question qui regarde l'employ des hommes & des femmes.

Icy, comme en Europe, les hommes ont divers emplois : les uns servent le Prince, les autres cultivent la terre, ceux-cy s'appliquent au commerce, ceux-là travaillent aux arts mécaniques, & ainsi du reste. On ne voit aux Indes ny Financiers ny gens de Robbe : les Intendans ou Gouverneurs sont chargez tout à la fois & de l'administration de la justice, & de la levée des deniers, & du gouvernement militaire.

La justice se rend sans fracas & sans tumulte. La pluspart des affaires, sur tout celles qui sont de moindre importance, se terminent dans le village : chacun

plaide sa cause, & les principaux font l'office de Juge: on n'appelle gueres de leur Sentence, principalement si ces Juges font, comme il arrive presque toujours, des premiers de la Caste. Quand on a recours au Gouverneur, le procez se termine à peu près de la mesme sorte, si ce n'est que pour l'ordinaire il met les deux parties à l'amande. Il sçait le moyen de trouver coupables l'une & l'autre partie. Les presens font souvent pancher la balance d'un côté; mais elle devient égale, quand le Juge reçoit des deux costez.

Je ne suis pas autrement instruit de ce qui regarde le gouvernement militaire; ce que je sçay, c'est que tout est icy assez paisible. Les Gouverneurs levent de temps en temps des soldats selon les besoins où ils se

trouvent. Le Roy envoie quelquefois des corps d'armée dans les Provinces, mais ce n'est gueres que pour soumettre quelque Seigneur rebelle qui refuse de payer le tribut, ou pour châtier ceux qui font des injustices trop criantes. On assiege leurs forteresses, alors le canon jouë, mais bien froidement, & il se répand peu de sang de part & d'autre : pourvû que le coupable ait de l'argent, & qu'il veuille bien en venir à une composition honneste, on luy fait bon quartier : du reste à luy permis de se dédommager par de nouvelles vexations dont il accable le pauvre peuple. Ces Seigneurs dont je parle, sont comme de petits Souverains qui gouvernent absolument leurs terres, & dont toute la dépendance consiste dans le tribut qu'ils payent

payent au Roy : ils sont héréditaires , au lieu que les Gouverneurs & les Intendans se revoquent & se destituent au gré du Prince. Tel Gouverneur ne dure pas quatre jours , & dans ce peu de temps il ne laisse pas de s'enrichir s'il est habile. On met souvent ces Gouverneurs à la question pour leur faire rendre gorge , après quoy quelques vexations qu'ils aient commises , on ne laisse pas de les rétablir dans leurs charges.

La Justice criminelle ne s'exerce pas avec beaucoup de severité : j'ay dit plus haut qu'on estoit toujours coupable quand on estoit riche : je puis dire pareillement sans tomber dans aucune contradiction , que dès qu'on est riche on est toujours innocent. La levée des deniers publics est de la fonction des

Intendans : comme la taille est réelle , ils estiment le champ , & ils le taxent selon qu'il leur plaist : mais ils trouvent d'ordinaire tant de fortes d'expédiens pour chicaner le laboureur , & le piller tantost sous un prétexte & tantost sous un autre , que quelquefois il ne retire aucun fruit de toutes ses peines , & que la recolte , sur laquelle il fondoit ses esperances , passe toute en des mains étrangères. Outre la taille & plusieurs autres droits qu'on tire sur le peuple , il y a quantité de peages , & cette sorte d'impôst s'exige avec beaucoup d'injustice & de rigueur.

Pour ce qui est des femmes , elles sont moins les compagnes que les esclaves de leurs maris. Le stile ordinaire est que le mari tutoye sa femme , & que la femme ne parle jamais à son mari ny de son mari qu'en termes

les plus respectueux. Je ne sçay si c'est par respect ou par quelque autre raison que la femme ne peut jamais prononcer le nom de mari. Il faut qu'elle se serve en ces occasions de periphrases & de circonlocutions tout à fait risibles. On n'est point surpris que le mari batte sa femme & l'accable d'injures: si elle fait des fautes, ne faut-il pas la corriger, disent ils? La femme n'est jamais admise à la table du mari; nous n'osons presque dire qu'en Europe les usages sont tout differens. La femme sert le mari comme si elle estoit son esclave, & les enfans comme si elle estoit leur servante: de là vient que les enfans s'accoustument peu à peu à la regarder comme telle, à la tutoyer, à la traiter avec mépris, & quelquefois à porter la main sur elle. D'ailleurs la belle-mere

est une rude maistressè : elle se décharge toujours sur sa belle-fille de tout le travail domestique, & quand elle donne ses ordres, c'est toujours d'une manière dure & imperieuse. Cependant les femmes ne laissent pas de réduire assez souvent leurs maris, en s'enfuyant de la maison, & en se retirant chez leurs parens : ceux-cy ne manquent pas de prendre sa défense, & alors les injures, les imprécations, les paroles sales, les invectives les plus grossières ne sont point épargnées, car cette langue est féconde en de semblables termes. La femme ne retourne point à la maison, que le mari luy-mesme ou ses parens ne la viennent chercher, & elle leur fait faire quelquefois bien des voyages inutiles. Lorsqu'elle s'est renduë à ses prieres, on don-



ne un festin au mari, on le reconcilie avec sa femme, & elle le suit dans sa maison.

Les femmes s'occupent dans le domestique à aller chercher de l'eau, à ramasser du bois, à piler le ris, à faire la cuisine, à tenir la maison & la cour propres, à faire de l'huile, & d'autres choses de cette nature. L'huile se fait du fruit d'un arbrisseau nommé par quelques-uns de nos Arboristes *Palma Christi*. On fait cuire ce fruit légèrement, on l'expose deux ou trois jours au Soleil, on le pile jusqu'à le réduire en pâte, on délaye cette pâte dans l'eau versant deux mesures d'eau sur deux mesures du fruit qu'on a pilé, & on fait bien bouillir le tout. Quand l'huile surnage, on la tire ou avec une cuillier, ou par inclination. On lave ensuite

78 *Lettres de quelques*  
le sediment dans l'eau, & l'on en  
tire encore un peu d'huile.

La maniere dont on pile le ris  
a quelque chose de singulier. Le  
ris naist, comme vous sçavez,  
revestu d'une peau rude & dure  
comme celle de l'orge: le ris en  
cet estat se nomme icy *Nellou* ;  
on le fait cuire legerement dans  
l'eau, on le fait secher au Soleil,  
on le pile à plusieurs reprises :  
quand on l'a pilé pour la premie-  
re fois, il se degage de la grosse  
peau: la seconde fois qu'on le  
pile, il quitte la pellicule rouge  
qui est au-dessous, & fort plus ou  
moins blanc selon l'espece de  
*Nellou*: car il y en a de plus de  
trente fortes. Lorsqu'il est ainsi  
pilé, il se nomme *Arisi*. Deux li-  
trons de bon *Nellou* rendent un  
litron d'*Arisi*. Il ne fort pas fari-  
neux & concassé comme nostre  
ris d'Europe, mais il est beau &

entier : je ne croy pas néanmoins qu'il se conserve long-temps. Au reste le ris des Indes n'a pas la propriété de gonfler comme celui d'Europe, nos Indiens le souhaitteroient fort ; & ils sont étonnez, lorsque nous leur racontons le peu de ris qui suffit en Europe pour emplir une marmite.

Le temps que les femmes ont de reste après le travail du ménage, elles l'employent à filer, & c'est leur occupation ordinaire : elles ne font aucun travail à l'aiguille, elles ne sçavent pas mesme la manier. Il y a de certaines Castes où il n'est pas permis aux femmes de filer : d'autres où elles ne s'occupent qu'à faire des paniers & des nattes, & celles-cy ne peuvent pas mesme piler le ris : d'autres où elles ne peuvent pas aller querir de l'eau, c'est la fonction d'une es-

clave ou bien du mari: mais je n'aurois jamais fait s'il falloit rapporter toutes ces exceptions, & il suffit de parler de ce qui se fait le plus communement. En general le bel usage ne permet pas aux femmes d'apprendre à lire & à écrire: on laisse ce soin aux esclaves des Pagodes, afin qu'elles puissent chanter les loüanges du Demon, & les cantiques impurs dont ses Temples retentissent.

Vous me demandez en troisième lieu, Madame, quels sont les alimens ordinaires de ces Peuples. Je n'auray pas besoin de m'étendre beaucoup pour vous satisfaire sur cet article. L'eau est leur boisson ordinaire: ce n'est pas qu'on ne fasse des liqueurs enyvrautes, mais il n'y a que ceux de la lie du peuple qui en usent, les honnestes gens en

*Missionnaires de la C. de J.* 81  
ont horreur. La principale de  
ces liqueurs est celle qui décou-  
le des branches de palmier dans  
un vase qu'on y attache pour en  
recevoir le suc : on fait aussi avec  
une certaine écorce & de la cas-  
sonade de palmier, une eau-de-  
vie qui prend feu comme celle  
d'Europe. D'autres en faisant  
fermenter des graines que je ne  
connois pas, en font un vin qui  
enyvre. Pour nous, Dieu nous  
préserve de toucher à ces infam-  
mes liqueurs : nous sommes trop  
heureux quand nous pouvons  
trouver de l'eau qui soit tant soit  
peu bonne : elle ne se trouve pas  
par tout, principalement dans  
le Marava, où les eaux de puits  
& de source sont presque toutes  
mal saines. Le vin, dont nous  
nous servons pour le saint Sacri-  
fice de la Messe, nous vient d'Eu-  
rope : nous le cachons avec soin,

de crainte que s'il tomboit entre les mains des Gentils, ils ne s'imaginassent, comme il est arrivé quelquefois, que cette liqueur est semblable à leurs vins artificiels. Il y a environ trois ans qu'une de mes Eglises ayant esté pillée en mon absence, un Soldat y trouva une bouteille demi-pleine de vin: il s'applaudit aussi-tost de sa découverte, se persuadant qu'elle contenoit une drogue propre à faire de l'or: car ces Idolâtres qui voyent que sans avoir de revenus, nous ne laissons pas de faire de la dépense, soit pour l'entretien de nos Catechistes, soit pour la décoration de nos Eglises, se figurent aisément que nous avons le secret non de la pierre, mais de l'huile philosophale. Il prend donc la bouteille, il passe à son bras le cordon qui y estoit atta-

ché, monte à cheval, & l'emporte. Par malheur en passant près de-là sur une roche, le cordon se rompit, la bouteille se cassa, & toutes ses belles esperances s'évanouïrent.

Le ris est la nourriture la plus commune: mais vous voulez sçavoir apparemment comment il s'appreste, & le voicy: ceux qui font à leur aise luy font un court bouïllon, ou bien une fausse de viande, de poisson, ou de légumes: quelquefois ils le mangent avec des herbes cuites en forme d'épinars, ou bien avec une espece de petites feves qui se cuit comme nos feves de haricot. Mais tout cela s'appreste à l'Indienne, c'est à dire, fort mal. On le mange encore avec du lait, quelquefois on se contente d'y jeter un peu de beurre fondu. Pour ce qui est des pauvres

& des gens du commun, ils ne le mangent qu'avec quelques herbes cuites, ou avec du petit lait, ou simplement avec un peu de sel: la faim supplée au reste.

Ne croyez pas pourtant que tout le monde ait icy du ris: dans l'endroit où je suis actuellement on ne se nourrit que de millet: on y en voit de cinq ou six sortes, toutes inconnuës en Europe. On l'affaïsonne comme le ris, ou bien on le prend en forme de bouïllie. Il vient d'af-  
sez beau froment sur certaines montagnes, mais il n'y a gueres que les Turcs & les Europeans qui en usent. Les Turcs n'en font pas de pain que je sçache, mais ils en font une espece de galette en forme de gauffres, autant que j'en ay pû juger par ce qu'on m'en a rapporté. Les Europeans qui sont sur la coste, en font du



pain ou du biscuit tel à peu près que le biscuit de mer. Pour ce qui est de nous autres Missionnaires, nous ne sommes ni assez riches, ni assez peu occupez, pour penser mesme à faire du pain: d'ailleurs le levain n'estant point icy en usage, on y supplée par la liqueur du palmier, dont nous ne pouvons user sans scandale, & sans nous décréditer dans l'esprit de ces Peuples. C'est pour cette mesme raison que nous n'avons pas mesme de vinaigre pour manger de la sallade, quoyqu'on en fasse de fort bon de cette mesme liqueur, en l'exposant pendant quarante jours au soleil dans un vase bien fermé. Nous nous abstenons de tout ce qui a rapport à ces sortes de boissons à l'exemple de **S.** Paul, qui disoit qu'il aimeroit mieux ne manger jamais de viande que

86 *Lettres de quelques*  
de scandaliser son frere.

Pour répondre à vostre quatrième question, il me faut, Madame, entrer dans un petit détail des fruits & des animaux qui se trouvent en ce pays-cy. Il n'est pas autrement garni d'arbres fruitiers ; je n'y en ay vû presque aucun d'Europe à la réserve de quelques citrons aigres. Je m'estois imaginé, quand je suis venu dans cette Mission, que les oranges y estoient fort communes : depuis que j'y suis, je n'ay vû ny goûté aucune orange mûre. On ne laisse gueres meurir le peu de fruits qu'il y a : on les cueille tout verds, & on les fait confire dans quelque faumure aigre, pour les manger avec le ris, & en corriger la fadeur.

Le fruit le plus ordinaire est la banane ou figue d'Inde, mais

elle est bien differente de nos figues pour la couleur & la figure. Il y a encore des *Mangles* sur tout du costé des montagnes. Nous avons aussi, mais seulement dans nos jardins, quelques ates & quelques goyaves. Dans quelques-uns on voit des treilles qui se chargent assez de raisins, mais les oyseaux & les Ecureüils ne les laissent gueres parvenir à leur maturité.

Quant aux legumes, la terre y porte des citrouilles de plusieurs especes, des concombres, & diverses herbes qui sont propres du pays. On n'y connoist point l'oseille, mais elle est remplacée par le tamarin: il y a des ciboules, mais les choux, les raves, la laitüë sont des plantes étrangères, qui ne laissent pas de croistre assez bien quand on les seme. Comme nous sommes

presque toujours en voyage, & que d'ailleurs des choses trop importantes occupent tout nostre temps, nous n'avons ny la volonté ny le loisir de nous amuser au jardinage: outre que le terroir estant fort sec, il faudroit entretenir un jardinier qui n'eust d'autre soin que de cultiver & d'arroser sans cesse ces terres brûlantes: l'entretien des Catechistes nous est bien plus nécessaire. On ne voit icy ny chesnes, ny pins, ny ormes, ny noyers: il y a autant & plus de difference entre les arbres des Indes & ceux d'Europe qu'il y en a entre les habitans des deux Pays. Je dis à peu près la même chose des fleurs: à la reserve des tubereuses, des tournesols, des jasmins, des lauriers-roses, toutes les autres fleurs que j'ay vûës, sont inconnuës en Euro-

pe : on les cultive icy avec beaucoup de soin pour en orner les Idoles.

Venons aux animaux. On trouve dans les montagnes des éléphants, des tygres, des loups, des singes, des cerfs, des sangliers, des lievres ou lapins, car je ne les ay pas vûs d'assez près pour en faire le discernement : on laisse le gibier fort en repos, quoyque la chasse soit permise à tout le monde. Les Seigneurs chassent de temps en temps par divertissement, mais il s'en faut bien que ce soit avec cette passion qu'on a en Europe pour cet exercice. La chasse se fait aussi à l'oyseau, mais rarement.

Quelques Princes ont des éléphants privez & des chevaux. Les chevaux qui naissent dans le pays, sont petits & foibles, mais

on les a à bon marché. Pour ceux dont on se sert dans les armées, on les fait venir des pays étrangers, & ils coustent fort cher: on les achete d'ordinaire cinq ou six cens écus. Je doute que ce climat soit favorable à ces fortes d'animaux, il faut des soins infinis pour les conserver: il n'y a point de jour qu'il ne faille leur donner quelque drogue: avant que de les panser, & à la moindre pause qu'on leur fait faire en voyage, il faut les manier, leur passer la main sur tout le corps, leur presser la chair & les nerfs, leur soulever les pieds l'un après l'autre: si l'on y manque, leurs nerfs se retrecissent, & ils sont ruinez en peu de temps. Comme il n'y a point icy de prairies, & qu'on n'y recueille ny foin ny avoine, on ne donne aux chevaux que

de l'herbe verte, laquelle en certains endroits & en certains mois de l'année est très-difficile à trouver. Au lieu d'avoine on leur donne une espece de lentille qu'on fait cuire.

Les bœufs sont icy de grand usage, on ne mesure les richesses d'un chacun que par le nombre de bœufs qu'il a. Ils servent au labourage & aux voitures, on les attèle aussi aux charrettes. La plupart ont une grosse bosse sur le chignon du col. Quand on veut les mettre à la charrette, on leur passe une corde au col, on lie à cette corde une perche qui se met en travers, & qui porte sur le col des deux bœufs attelés: à cette perche est attaché le timon de la charrette.

Les charruës n'ont point de rouës, & le fer qui tient lieu de

coutre est si étroit, qu'il ne fait qu'égratigner la terre où l'on a coutume de semer le millet. Le ris demande beaucoup plus de travail & de culture: les champs où l'on le sème sont toujours au bord des étangs qu'on creuse exprés, afin de pouvoir y conserver l'eau de pluye, & arroser les campagnes dans les temps de sécheresse. On voit presque autant d'étangs que de Peuplades. Les charrettes ne sont pas mieux entenduës que les charruës; il y en a si peu, que je ne croy pas en avoir vû six depuis que je suis dans ce pays. Mais on voit beaucoup de chars qui sont assez bien travaillés: les rouës sont petites, elles se font de grosses planches qu'on emboëte les unes dans les autres: elles ne sont point ferrées, & elles n'ont d'autre moyeu qu'un trou qui est au milieu de



ce tissu de planches. Le corps du char est fort élevé, & tout chargé d'ornemens de menuiserie & de sculpture, & de figures fort indécentes. Ces chars ne servent qu'au triomphe du Demon, on y place l'Idole, & on la traîne en pompe par les ruës. On ne sçait icy ce que c'est que carosse, les grands Seigneurs se font porter en palanquin, mais ils doivent en avoir la permission du Prince.

On trouve encore au Maduré quantité de buffles qu'on employe au labourage & qu'on attelle de mesme que les bœufs: c'est un crime digne de mort que de tuer un bœuf, une vache, ou un buffle. Il n'y a pas encore deux ans qu'on fit mourir deux ou trois personnes de la mesme famille qui estoient coupables d'un semblable meur-

tre : je ne sçay si un homicide leur auroit attiré le mesme supplice. Dans une de nos Isles Françoises de l'Amerique, on défendit autrefois à peine de la vie de tuer les bœufs pour ne pas empêcher la multiplication de l'espece. Il est probable qu'une mesme raison de politique a porté les Indiens à faire de pareilles défenses. Les bœufs ne sont nulle part plus nécessaires qu'en ce pays cy, ils n'y multiplient que mediocrement, ils sont sujets à de frequentes maladies, & la mortalité se met souvent parmi eux. Le remede le plus ordinaire dont on se sert pour les guerir de leurs maladies est de les cauteriser. Au reste les Indiens ont autant d'horreur de la chair de ces animaux, que les Europeans en ont de la chair de cheval : il n'y a

que ceux des Castes les plus méprisables qui osent en manger quand ils meurent de leur mort naturelle.

Ils ne jugent pas de mesme des chauvesouris, des rats, des lezards, & mesme de certaines fourmis blanches. Lorsque les ailles viennent à ces fourmis, & que prenant l'effor elles vont se noyer dans les marais, les Indiens accourent pour les prendre: si on les en croit, c'est un mets délicieux. La chevre, le mouton, la poule sont les viandes d'usage. On voit icy une espece de poules dont la peau est toute noire aussi bien que les os; elles ne sont pas moins bonnes que les autres. Je n'ay point vû de poules d'Inde, ce sont apparemment les Indes Occidentales qui leur ont donné ce nom. Le poisson est aussi du goust des

Indiens : ils le font secher au soleil, mais ils ne le mangent gueres qu'il ne soit tout à fait gasté & corrompu : ils le trouvent alors excellent, parce qu'il est plus propre à corriger ce que le ris a d'insipide.

On trouve icy des asnes comme en Europe, & ils servent aux mesmes usages : il y a une remarque plaisante à faire sur cet animal & que je ne dois pas omettre. Vous ne vous imagineriez pas, Madame, que nous avons icy une Caste entiere qui prétend descendre en droite ligne d'un asne, & qui s'en fait honneur. Vous me direz qu'il faut que cette Caste soit des plus basses : point du tout, c'est une des bonnes, c'est celle même du Roy. Ceux de cette Caste traitent les asnes comme leurs propres freres, ils prennent leur

défense,

défense, ils ne souffrent point qu'on les charge trop, ou qu'on les batte excessivement. S'ils apercevoient quelqu'un qui fust assez inhumain pour se porter à de telles extrémités, on le traîneroit aussi-tost en Justice, & il y seroit condamné à l'amande. Il est bien permis de mettre un sac sur le dos de l'animal, mais on ne peut mettre aucune autre chose sur ce sac; & si cela arrivoit, les *Cavarravadouguer* (c'est le nom de ceux de cette Caste) feroient une grosse affaire à celui qui se seroit donné cette liberté. Ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette extravagance, c'est qu'ils ont souvent moins de charité pour les hommes qu'ils n'en ont pour ces sortes de bestes: dans un temps de pluye, par exemple, ils donneront le couvert à un asne, & le

98 *Lettres de quelques*  
refuseront à son conducteur, s'il  
n'est pas d'une bonne Caste.

Enfin, Madame, ( car il faut  
entrer dans le détail de tous les  
animaux de ce pays, puisque  
vous le souhaitez ) nous avons  
icy des chiens, mais qui sont ex-  
trêmement laids, nous avons  
des chats domestiques & sauva-  
ges, & des rats de plusieurs es-  
peces. Il ne faut pas oublier de  
vous dire, que nos Indiens vont  
à la chasse de ces rats, de mes-  
me qu'on va en Europe à la  
chasse des lapins. La campagne  
feroit pleine de ces illustres chaf-  
seurs, si l'on en trouvoit une  
aussi grande quantité, qu'il y en  
a eu dans cette Province dont  
vous me parlez, & où vous dites  
qu'ils ont fait tant de ravages.  
On en voit icy une espece qui  
ressemble assez à la taupe par la  
sinesse de son poil quoyqu'il ne

soit pas tout à fait si noir. Les Portugais le nomment Rat de senteur ; il fait , dit-on , la guerre au serpent. Il y en a encore une autre espece qui creuse sous terre comme la taupe , mais ce n'est gueres que dans les maisons que cette sorte de rat travaille.

On m'a parlé d'une espece de chat qui produit le musc , mais je n'en ay point vu , & je ne puis dire si c'est effectivement un chat , ny comment il produit cette substance odoriferante : on m'a rapporté qu'en se frottant contre un pieu , il y laisse le musc , & que c'est de ce pieu qu'on le retire. Parmi les chiens sauvages , il y en a un qu'on prendroit plustost pour un renard : les Indiens l'appellent *Nari* , & les Portugais *Adiba* : on m'a dit qu'il avoit ses heures

reglées pour heurler pendant la nuit, & que c'est de six en six heures : pour moy j'ay voyagé souvent la nuit, & je l'entendois heurler à toutes les heures.

Pour ce qui est des serpens, on en voit icy une infinité : quelques uns sont si venimeux, qu'une personne qui en a été mordue tombe morte au huitieme pas qu'elle fait ; & c'est pourquoy on le nomme Serpent de huit pas. Il y en a un autre que les Portugais appellent *Cobra de Capelo*, ce qui ne signifie pas Serpent à chapeau, comme l'ont crû quelques Européans ; mais Serpent à chaperon. On l'a nommé ainsi, parce que quand il se met en colere, qu'il s'éleve à mi-corps, & qu'il ne rampe que sur la queuë, alors son col s'élargit en forme de *damino*, sur



lequel paroissent trois taches noires, qui au sentiment des Indiens, donnent de la grace à ce serpent: de-là vient qu'ils l'ont appelé le beau ou le bon Serpent, car le terme Tamulique peut avoir ces deux significations. Lorsque je vous entretiendray dans quelque autre Lettre de la Religion des Indes, je parleray du respect superstitieux que les Gentils ont pour ce serpent: s'ils l'avoient tué, ils croiroient avoir commis un sacrilege.

Entre autres insectes on voit icy des mouches vertes qui luisent pendant la nuit: elles cherchent les endroits humides: lorsqu'il y en a beaucoup, & que la nuit est obscure, c'est un assez agreable spectacle de voir cette infinité de petites étoiles voltigeantes. On voit encore des fourmis de plusieurs especes: la plus

pernicieuse, est celle que les Européens ont nommée Fourmi blanche, que les Indiens appellent *Carreian*, & que nous appellons plus communement *Carria*. Cet insecte est la proye ordinaire des écureuils, des lézards, & de certains oyseaux dont je ne puis vous dire le nom. Pour se mettre à couvert de tant d'ennemis, il a l'adresse de se former une butte de terre de la hauteur à peu près d'un homme: pour cela du fond de la terre il charrie du mortier qu'il humecte, & peu à peu il élève son logis, & il le maçonne si bien, qu'il faut une pluye forte & presque continuelle pour y donner une atteinte sensible. Les campagnes sont remplies de ces buttes: les laboureurs ne les abbatent point, soit parce qu'elles sont extrêmement dures, soit

parce qu'en peu de jours elles seroient rétablies. Ces buttes sont pleines de compartimens en forme de canaux irréguliers : le Caria sort à certaines heures pour aller au fourage, il coupe l'herbe fort viste, & il l'emporte dans sa fourmilliere.

Il y a une autre espece de Caria qui est plus petit, & qui se tapit d'ordinaire dans les maisons. On trouve dans le centre de sa fourmilliere une espece de rayon presque semblable au rayon des mouches à miel : de là cet Insecte grimpe sur les toiets, mais il n'avance qu'en se couvrant à mesure, & en formant avec la terre qu'il charrie une espece de tuyau qui luy sert de chemin : il ronge les feüilles de palmier, la paille, & le chaume dont nos maisons & nos Eglises sont couvertes, ce qui fait

que l'édifice tombe au premier vent : il s'attache à toute espece de bois sec, & il le ronge peu à peu. Un si petit animal m'a obligé d'abandonner une assez belle Eglise, dont la situation estoit fort commode à mes Neophytes. Le lieu estoit si peuplé de ces Insectes, qu'un toict ne demuroit pas six mois en son entier. Les Chrestiens qui venoient à l'Eglise, & qui n'avoient point d'autre lict que la terre, trouvoient le matin leur nate & leur linge tout rongez. Nous avons aussi des abeilles, mais on ne se donne pas la peine de leur bastir des ruches ; on ne manque pourtant ny de cire ny de miel : l'un & l'autre se tirent des ruches que les abeilles sauvages se font à elles-mesmes sur les montagnes.

J'entre, comme vous voyez, Madame, dans le détail des plus

petites choses, afin de satisfaire à toutes vos demandes. Celle où il me paroist que vous insistez davantage, & sur laquelle vous desirez d'estre parfaitement instruite, regarde la maniere dont les Missionnaires sont vestus au Maduré, & la mode que suivent les Indiens dans leurs habillemens. Vostre curiosité ne seroit que mediocrement satisfaite, si je me contentois de vous en faire la description: les figures suivantes vous feront voir d'un coup d'œil, ce qu'il ne me seroit gueres possible de vous faire comprendre par le détail le plus exact.

Vous voyez d'abord quelle est la forme de l'habit que portent les Missionnaires: c'est une simple toile de coton, qui n'est ny rouge ny jaune, mais dont la couleur tient de l'un & de l'au-

tre. Le vase qu'ils portent à la main est de cuivre : comme on ne trouve pas de l'eau par tout, & que celle qu'on trouve n'est pas toujours potable, ils sont obligez d'en avoir toujours avec eux, pour se rafraischir sous un ciel aussi bruslant que celuy-cy. La chaussure vous paroistra extraordinaire : c'est une espece de focque assez semblable à celles dont se servent en France quelques Religieux de S. François : à la verité celles-cy s'attachent avec des courroyes, au lieu que les focques des Indes ne tiennent que par une cheville de bois qui se met entre l'orteil & le second doigt du pied. Cette maniere de se chauffer ne nous est pas particuliere : le Roy & les grands Seigneurs usent de focques comme nous : il y a cette difference que leurs focques



Missionnaire de la Compagnie de Jesus  
aux Indes





font d'argent, & que les nostres font de bois. Ils prétendent que cette chaussure est la plus propre & la plus commode qu'on puisse imaginer pour ce pays-cy. C'est la plus propre, disent-ils, parce qu'on peut en tout temps la laver & se laver les pieds, ce qui est nécessaire icy à cause de la chaleur; la plus commode parce que rien n'est plus facile à quitter & à reprendre. Il est vray qu'il en couste dans les commencemens, & qu'on ne peut s'y accoustumer sans beaucoup souffrir: mais avec le temps & de la patience il se forme des calus à cet endroit du pied, & on acquiert enfin l'habitude de marcher sans aucune incommodité.

Dans les voyages que nous faisons d'ordinaire à pied nous ne nous servons point de soc-

ques : mais je ne sçay ce qui est alors le plus pénible, ou d'aller pieds nuds sur ces terres bruflantes & semées de petits cailloux, ou d'user de sandales de cuir ainsi que font les naturels du pays. Ces sandales ne sont qu'une simple semelle sans empeigne, qui tient aux pieds par quelques courroyes : le sable & les pierres s'y glissent aisément, & causent beaucoup de douleur. Il n'est pas du bel usage de se servir de sandales, & c'est pourquoy on les quitte toujours lorsqu'on doit paroistre devant une personne qui merite du respect. Nos Images d'Europe où les Saints sont representez vêtus à la Romaine avec des sandales aux pieds, révoltent la politeffe Indienne : cependant plusieurs Brames ne font pas difficulté d'en porter.

Au regard des modes Indiennes, elles sont toujours les mesmes : ces peuples ne changent gueres leurs usages, sur tout pour la maniere de se vestir. J'ay déjà eu l'honneur de vous dire, Madame, que les gens du commun n'y font pas beaucoup de façon : ils s'entourent le corps d'une simple toile de coton, & il arrive souvent que les pauvres ont bien de la peine à avoir un morceau de cette toile pour se couvrir. Les grands Seigneurs, tels que ceux qui sont dépeints dans les deux figures qui suivent, s'habillent assez proprement selon leur goust & en égard à la chaleur du climat. Ils se couvrent d'une robe de toile de coton fort blanche & en mesme temps tres fine & transparente, qui leur descend jusqu'aux talons : ils ont un haut de chausses

& des bas de couleur rouge tout d'une piece, & qui ne vont que jusqu'au cou du pied. Ils sont chauffez d'une espece d'escarpins de cuir rouge brodé, les quartiers de derriere se plient sous les talons : ils portent des pendans d'oreille d'or ou de perle : la ceinture est d'une étoffe de soye brodée d'or, les brassellets sont d'argent : ils portent au col des chaines d'or, ou des especes de chappelets dont les grains sont d'or. Les Dames ont à peu près le mesme habillement, & on ne les distingue des hommes que par la maniere differente dont elles ornent leur teste.

Je finis cette Lettre, Madame, qui n'est peut-estre que trop longue, en répondant à vostre derniere question. Vous souhaitez sçavoir où nous nous reti-



RangaMouttou Fils d'un Roy de  
Maduré



A mounted warrior for the King of the  
-Mandya-



*Brame Premier Ministre de Madure'  
aux Indes*



Figure of a Hindu deity, the goddess  
of the goddess.



rons pendant le jour & la nuit, & si les gens de ce pays-cy consentent volontiers qu'on baptise leurs enfans. C'est sur quoy je vais vous satisfaire en peu de mots. Certainement il est nécessaire que nous ayions une demeure fixe : sans cela, où les Chrestiens & les Gentils iroient-ils nous chercher, lorsqu'ils ont besoin de nostre ministere ? Comment tiendrions-nous nos assemblées ? Comment celebrerions-nous nos Festes ? D'un autre costé il n'est pas à propos que nous demeurions toujours dans le mesme endroit ; ce ne seroit pas le moyen d'étendre la Foy, les Chrestiens seroient obligez de faire de fort longs voyages, plusieurs vieillards passeroient le reste de leur vie sans participer aux Sacremens : d'ailleurs un trop long séjour dans la mesme

contrée donneroit le temps aux ennemis du nom Chrestien de tramer des complots contre la Religion, & de luy susciter des persecuteurs. C'est - pourquoy comme chaque Mission comprend une grande étenduë de pays, où les Neophytes sont dispersez, nous y avons plusieurs Eglises dans lesquelles nous entretenons des Catechistes, qui instruisent les Chrestiens & les Catechumenes, & qui gagnent tous les jours quelques Idolâtres à J. C. Les conversions sont plus ou moins nombreuses chaque année, à proportion du nombre de Catechistes que nous avons le moyen d'entretenir. Soixante ou quatre-vingt francs suffisent pour l'entretien d'un Catechiste. Nous parcourons ces Eglises, & nous faisons dans chacune quelque séjour pour administrer les

Sacremens aux Fideles, & pour baptiser les Catechumenes. Nous avons auprès de chaque Eglise une cabane, & quelquefois un petit jardin : c'est-là que nous nous retirons. Pendant nos voyages qui sont fort frequens, nous allons chez les Chrestiens, quand il y en a dans le lieu, ou chez les Gentils qui veulent bien nous recevoir, ou dans les *Madams* publics. On appelle ainsi un bastiment dressé sur les chemins pour la commodité des passans, lequel supplée aux Hostelleries dont on ignore icy l'usage. Dans certains *Madams* on donne à manger aux Brame, dans d'autres on leur donne de la *canje*, on appelle ainsi l'eau où l'on a fait bouillir le ris : il y en a d'autres où l'on donne du petit lait. Communément on n'y trouve que de l'eau & du feu, & il y faut

porter le reste. Ainsi comme vous voyez, Madame, on ne voyage pas trop commodément en ce pays-cy : néanmoins ce n'est pas-là ce qu'il y a de plus rude, la chaleur excessive du climat nous incommode plus que tout le reste : nous ne faisons gueres de voyage que l'épiderme du visage ne soit tout à fait enlevée : on s'en console aisément, & il en renaist bientôt une autre à la place.

Pour ce qui regarde le Baptisme des enfans, vous sçavez, Madame, que l'usage observé de tout temps dans l'Eglise, est de ne point baptiser les enfans des Infideles à moins qu'ils n'y consentent, & qu'ils ne promettent de leur procurer une éducation chrestienne. C'est ce qu'on ne peut gueres esperer de ceux qui sont obstinez dans leur

aveuglement , & qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumiere de l'Evangile. Il y a pourtant un cas à excepter, c'est lorsque ces enfans sont en danger de mort , la pratique est de les baptiser sans en demander la permission à leurs parens qui ne manqueroient pas de la refuser. Les Catechistes & les Chrestiens sont parfaitement instruits de la formule du Baptesme , & ils le conferent aux enfans moribonds sous prétexte de leur donner des remedes. Il n'y a point d'année qu'ils ne mettent dans le Ciel un grand nombre de ces petits innocens qui ont eu le malheur de naistre dans le sein de l'infidelité. Quand il n'y auroit que ce bien là à faire dans cette Mission, les Missionnaires, & ceux qui comme vous, Madame, contribuënt par leurs libe-

ralitez à l'entretien des Catechistes, ne seroient-ils pas assez récompensez de leurs travaux & de leur zèle? Je ne vous parle point des Fideles, on ne peut pas douter qu'ils ne consentent que leurs enfans soient baptisez: hé quelle sorte de Chrestiens feroit-ce, s'ils ne venoient eux-mesmes offrir leurs enfans au Baptisme aussi tost qu'ils sont nez? C'est aussi à quoy ils ne manquent pas.

Je croy, Madame, avoir satisfait à tout ce que vous souhaittiez de moy: je vous scay bon gré de ne m'avoir pas fait un plus grand nombre de questions, car je n'aurois pû me résoudre à les laisser sans réponse, & cependant mes occupations presentes ne m'eussent gueres permis d'entrer dans un long détail de mille autres choses,

dont j'auray l'honneur de vous entretenir quand j'auray plus de loisir. Je vous prie néanmoins de remarquer que dans cette Lettre je ne parle que du pays où je me trouve, qui est vers la pointe du Cap de Comorin, & non pas de toutes les Indes en general. Comme en France chaque Province a quelque chose de particulier, de mesme chaque Royaume des Indes, & quelquefois divers endroits du mesme Royaume ont des coustumes toutes differentes. Le Malabar, par exemple, qui n'est séparé du Maduré que par une chaîne de montagnes, a des usages, des fruits, & d'autres choses qui ne se trouvent point icy: il a l'hyver quand nous avons l'esté, & l'esté quand nous avons l'hyver: car aux Indes ce n'est pas le cours du Soleil, ce

sont les pluyes qui reglent les saisons. Cette remarque est necessaire afin de concilier les contradictions apparentes qui se peuvent rencontrer dans les Lettres qu'on écrit du mesme pays. J'ay l'honneur d'estre avec un profond respect & une parfaite reconnoissance,

MADAME,

Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur en N. S.

DE BOURZES, Missionnaire  
de la Compagnie de JESUS.





# LETTRE

DU

PERE CHOLENEC,  
Missionnaire de la Compagnie  
de JESUS:

*Au Pere Augustin le Blanc de la même  
Compagnie, Procureur des Missions  
du Canada.*

Au Sault de S. Louis le 17.  
Août 1715.



ON REVEREND PERE,

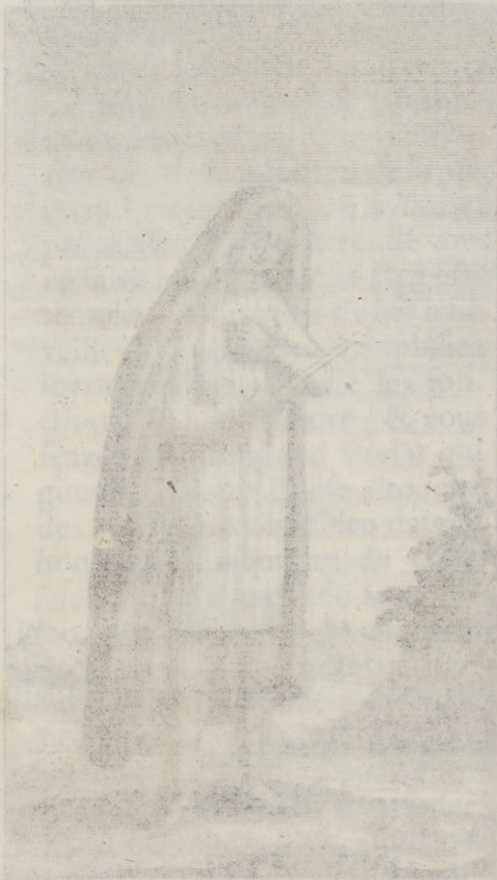
*La Paix de N. S.*

Les merveilles que Dieu opere  
tous les jours par l'intercession

d'une jeune Vierge Iroquoise, qui a vécu & qui est morte parmi nous en odeur de sainteté, m'auroient porté à vous informer des particularitez de sa vie, quand mesme vous ne m'auriez pas pressé par vos lettres de vous en faire le détail. Vous avez esté témoin vous mesme de ces merveilles, lorsque vous remplissiez icy avec tant de zele les fonctions de Missionnaire; & vous sçavez que le grand Prelat qui gouverne cette Eglise, touché des prodiges dont Dieu daigne honorer la memoire de cette sainte fille, l'a appellée avec raison la Geneviève de la nouvelle France. Tous les François qui habitent ces Colonies, de mesme que les Sauvages, ont une singuliere veneration pour elle: ils viennent de fort loin prier sur son tombeau, & plusieurs  
par



*Catherine Tegahkoiïta Iroquoise  
morte en Odeur de S'ainteté dans le Canada*



Engraving of a person in a long, dark, hooded garment, possibly a robe or cloak, standing and holding a long, thin object, likely a staff or a musical instrument. The figure is positioned in the center-left of the frame. The background is light and textured, suggesting an outdoor setting with some foliage on the right side. The overall image is very faded and lacks detail.

par son entremise ont été guéris sur le champ de leurs maladies, & ont reçu du Ciel d'autres faveurs extraordinaires. Je ne vous diray rien, mon R. P. que je n'aye vû moy-mesme, lorsque j'ay eu soin de sa conduite, ou que je n'aye appris du Missionnaire qui luy a conféré le saint Baptesme.

Tegahkoüita (c'est le nom de la sainte Fille dont j'ay à vous entretenir) naquit l'an 1656. à Gandaouagué, l'une des Bourgades des Iroquois inferieurs appelez *Agniez*. Son pere estoit Iroquois & infidele : sa mere, qui estoit Chrestienne, estoit Algonquine ; elle avoit esté baptisée dans la ville des trois Rivieres, où elle fut élevée parmi les François.

Dans le temps qu'on faisoit la guerre aux Iroquois, elle fut

122 *Lettres de quelques*  
prise par ces Barbares, & menée captive dans leur pays. On a scû depuis que dans le sein de l'infidelité mesme elle conserva sa foy jusqu'à la mort. Elle eut de son mariage deux enfans, un garçon, & une fille qui est celle dont je parle: mais elle eut la douleur de mourir sans leur procurer la grace du Baptesme. Une petite verole qui ravageoit le pays des Iroquois, l'enleva elle & son fils en peu de jours. Tegahkoüita en fut attaquée comme les autres, mais elle ne succomba point à la violence du mal. Elle se trouva donc orpheline à l'âge de quatre ans sous la conduite de ses Tantes & au pouvoir d'un Oncle qui estoit le plus distingué du village.

La petite verolle luy avoit affoibli les yeux, & cette incommodité l'empescha pendant quel-

que temps de paroistre au grand jour. Elle demeuroid les jours entiers retirée dans sa cabane: peu à peu elle s'affectionna à la retraite, & dans la suite elle fit par goust, ce qu'elle avoit fait auparavant par nécessité. Cette inclination pour une vie retirée si contraire au génie de la jeune Iroquoise, fut principalement ce qui conserva l'innocence de ses mœurs dans le séjour mesme de la corruption.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupoit dans le domestique à rendre à ses Tantes tous les services dont elle estoit capable, & qui convenoient à son sexe: elle piloit le blé, elle alloit querir de l'eau, elle portoit le bois; car c'est parmi nos Sauvages l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du temps elle le passoit à faire de

petits ouvrages , pour lesquels elle avoit une adresse extraordinaire. Par-là elle évitoit deux écueils également funestes à l'innocence ; l'oysiveté si ordinaire icy aux personnes du sexe , & qui est pour elles la source d'une infinité de vices ; & la passion extrême qu'elles ont de couler le temps dans des visites inutiles , de se montrer aux assemblées publiques , & d'y étaler leurs parures. Car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules Nations civilisées ; les femmes de nos Sauvages , & sur tout les jeunes filles affectent de paroître ornées de ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustemens consistent en certaines étoffes qu'elles achètent des Européens , en des manteaux de fourure , & en divers coquillages dont elles se



couvrent depuis la tête jufqu'aux pieds : elles s'en font des brasselets, des colliers, des pendans d'oreille, des ceintures : elles en garniffent mefme leurs fouliers, car ce font-là toutes leurs richesses, & c'est parmi elles à qui fe distinguera le plus par ces fortes d'ajustemens.

La jeune Tegahkoüita qui avoit naturellement de l'averfion pour toutes les parures propres de fon fexe, ne put réfifter aux perfonnes qui luy tenoient lieu de pere & de mere ; & pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornemens. Mais lorsqu'elle fut Chrestienne, elle s'en fit un grand crime, & elle expia cette complaifance qu'elle avoit eüe, par des larmes presque continues, & par une fevere pénitence.

M. de Thracy ayant esté envoyé de la Cour pour mettre à la raison les Nations Iroquoises qui desoloient nos Colonies, porta la guerre dans leur pays, & y brussa trois villages des *Agniez*. Cette expédition répandit la terreur parmi ces Barbares, & ils en vinrent à des propositions de paix qu'on écouta. Leurs Députez furent bien reçus des François, & la paix se conclut à l'avantage des deux Nations.

On saisit cette occasion qui paroissoit favorable pour envoyer des Missionnaires aux Iroquois. Ils avoient déjà quelque teinture de l'Evangile qui leur avoit esté presché par le P. Jogues, sur tout ceux d'*Onnontagué*, parmi lesquels ce Pere avoit fixé sa demeure. On sçait que le Missionnaire reçut alors la re-

compense qu'il devoit attendre de son zele : ces Barbares le tinrent dans une dure captivité, & luy mutilerent les doigts : ce ne fut que par une espece de miracle qu'il se déroba pour un temps à leur fureur. Il semble pourtant que son sang devoit estre la semence du Christianisme dans cette terre infidèle ; le P. Jogues ayant eu le courage d'aller l'année suivante continuer sa Mission auprès de ces Peuples qui l'avoient traité si inhumainement, finit sa vie Apostolique dans les supplices qu'ils luy firent endurer. Les travaux de ses deux Compagnons furent couronnez par une mort semblable ; & c'est sans doute au sang de ces premiers Apôtres de la Nation Iroquoise, qu'on doit attribuer les benedictions que Dieu répandit sur le zele de

ceux qui leur succéderent dans le ministère Evangélique.

Le P. Fremin, le P. Bruyas, & le P. Pierron qui sçavoient la langue du Pays, furent choisis pour accompagner les Deputez Iroquois dans leur retour, & pour confirmer de la part des François la paix qui venoit de leur estre accordée. On confia aux Missionnaires les presens que faisoit le Gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares. Ils y arriverent dans le temps que ces Peuples ont accoûtumé de se plonger dans toute sorte de débauches, & personne ne se trouva en estat de les recevoir.

Ce contretemps procura à la jeune Tegahkoüita l'avantage de connoître de bonne heure ceux dont Dieu vouloit se servir pour la conduire à une haute

perfection : elle fut chargée de loger les Missionnaires & de subvenir à leurs besoins : sa modestie, & la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, touchèrent les nouveaux hostes ; elle de son costé fut frappée de leurs manieres affables, de leur assiduité à la priere, & des autres exercices dont ils partageoient la journée. Dieu la dispofoit ainsi à la grace du Baptesme, qu'elle auroit demandée, si les Missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village.

Le troisiéme jour de leur arivée ils furent appellez à *Tionnontoguen*, où se fit leur reception : elle fut des plus solempnelles. Deux des Missionnaires s'établirent dans ce village : le troisiéme commença une Mission dans le village d'*Onneiout*, qui

est à trente lieuës au delà dans les terres. L'année suivante on forma une troisiéme Mission à *Annontagué*. La quatriéme fut establie à *Tsonnontouan*, & la cinquiéme au village de *Goiogoën*. Les Nations des *Agniez* & des *Tsonnontouans* estant nombreuses & séparées en plusieurs Bourgades, on fut obligé d'augmenter le nombre des Missionnaires.

Cependant *Tegahkoüita* entroit dans l'âge nubile, & ses parens estoient interressez à lay trouver un époux, parce que, selon la coustume du Pays, le gibier que le mari tuë à la chasse, est au profit de la femme, & de tous ceux de sa famille. La jeune Iroquoise avoit des inclinations bien opposées aux desseins de ses parens: elle avoit un grand amour pour la pureté,

avant mesme qu'elle pust connoistre l'excellence de cette vertu, & tout ce qui estoit capable de la souiller tant soit peu, luy faisoit horreur. Ainsi quand on luy proposa de s'establir, elle s'en excusa sous divers prétextes, elle allegua sur tout sa grande jeunesse, & le peu d'inclination qu'elle avoit alors pour le mariage.

Ses parens parurent gouster ses raisons, mais peu après ils résolurent de l'engager lorsqu'elle y penseroit le moins, sans mesme luy laisser le choix de la personne avec qui ils vouloient l'unir. Ils jetterent les yeux sur un jeune homme dont l'alliance leur paroissoit avantageuse, & ils luy en firent faire la proposition aussi-bien qu'à ceux de sa famille. L'affaire estant concluë de part & d'autre, le jeune hom-

me entra le soir dans la cabane de celle qui luy estoit destinée, & il vint s'asseoir auprès d'elle. C'est ainsi que se font les mariages parmi nos Sauvages : bien que ces Infideles poussent le libertinage & la dissolution jusqu'à l'excez, néanmoins il n'ya point de Nation qui garde si scrupuleusement en public les bienséances de la plus exacte pudeur. Un jeune homme seroit à jamais deshonoré, s'il s'arrestoit à converser publiquement avec une fille : quand il s'agit de mariage, c'est aux Parens à traiter l'affaire, & il n'est pas permis aux parties interessées de s'en mesler : il suffit mesme qu'on parle de marier un jeune Sauvage avec une jeune Indienne, pour qu'ils évitent avec soin de se voir & de se parler. Quand les Parens agréent de part & d'au-



tre le mariage, le jeune homme vient le soir dans la cabane de sa future épouse, & il s'assied auprès d'elle: c'est à dire, qu'il la prend pour femme, & qu'elle le prend pour mari.

Tegahkouita parut toute déconcertée quand elle vit ce jeune homme assis auprès d'elle: elle rougit d'abord, & se levant brusquement, elle sortit avec indignation de la cabane, & ne voulut point y rentrer que le jeune homme ne fust dehors. Cette fermeté outragea ses Parents qui crurent recevoir par-là un affront, & ils résolurent de n'en pas avoir le dementi. Ils tenterent encore d'autres stratagêmes qui ne servirent qu'à faire éclater davantage la fermeté de leur Niece.

L'artifice n'ayant pas réussi, on eut recours à la violence. On

la traitta comme une esclave, elle fut chargée de tout ce qu'il y avoit à faire de plus pénible & de plus rebutant, ses actions les plus innocentes estoient interpretées malignement, on luy reprochoit sans cesse son peu d'attachement pour ses Parens, ses manieres farouches, & sa stupidité, car c'est ainsi qu'on appelloit l'éloignement qu'elle avoit du mariage; on l'attribuoit à une haine secrette qu'elle portoit à la Nation Iroquoise, parce qu'elle estoit de race Algonquine. Enfin on mit tout en œuvre pour ébranler sa constance.

La jeune fille souffrit tous ces mauvais traitemens avec une patience invincible, & sans rien perdre de son égalité d'ame & de sa douceur naturelle, elle rendit tous les services qu'on exigeoit d'elle, avec une attention

& une docilité qui estoient au dessus de son âge & de ses forces. Peu à peu ses parens s'adoucirent, ils luy rendirent leurs bonnes graces, & ils ne l'inquieterent plus sur le parti qu'elle avoit pris.

En ce temps là le P. Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence au village de nostre jeune Iroquoise, & il reçut ordre de ses Superieurs de s'y arrester, bien qu'il semblât plus naturel que ce Pere allast se joindre à son frere qui avoit soin de la Mission des Iroquois d'*Onnontagué*. Tegahkoüita ne manqua pas d'assister aux Instructions & aux Prieres qui se faisoient tous les jours dans la Chapelle, mais elle n'osoit s'ouvrir sur le dessein qu'elle avoit depuis long-temps d'estre Chrestienne: soit qu'elle fust arrestée

par l'apprehension d'un Oncle de qui elle dépendoit absolument, & à qui des raisons d'intérêt donnoient de l'aversion pour les Chrestiens; soit que sa pudeur mesme la rendist trop timide, & l'empeschast de découvrir ses sentimens au Missionnaire.

Enfin l'occasion de déclarer le desir qu'elle avoit d'estre baptisée, se présenta à elle lorsqu'elle y pensoit le moins. Une blessure qu'elle s'estoit faite au pied l'avoit retenuë au village, tandis que la plupart des femmes faisoient dans les champs la recolte du bled d'Inde. Le Missionnaire prit ce temps-là pour faire sa tournée, & pour instruire à loisir ceux qui estoient restez dans leurs cabanes. Il entra dans celle de Tegahkoüita. Cette bonne fille ne put retenir

sa joye à la vûë du Missionnaire : elle commença d'abord par luy ouvrir son cœur en présence de ses compagnes mesme, sur l'empressement qu'elle avoit d'estre admise au rang des Chrestiens : elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle auroit à surmonter de la part de sa famille, & dans ce premier entretien elle fit paroître un courage au dessus de son sexe. La bonté de son naturel, la vivacité de son esprit, sa naïveté & sa candeur firent juger au Missionnaire qu'elle feroit un jour de grands progresz dans la vertu ; il s'appliqua particulièrement à l'instruire des veritez Chrestiennes, mais il ne crut pas devoir se rendre si-tost à ses instances, la grace du Baptesme ne devant s'accorder aux adultes, sur tout dans ce pays-cy, qu'avec précaution & après

de longues épreuves. Tout l'hiver fut employé à son instruction, & à une recherche exacte de ses mœurs.

Il est surprenant que malgré le penchant que les Sauvages ont à médire, sur tout les personnes du sexe, il ne s'en trouvast aucune qui ne fist l'éloge de la jeune Catéchumene: ceux mêmes qui l'avoient persécutée le plus vivement, ne purent s'empescher de rendre témoignage à sa vertu. Le Missionnaire ne balança plus à luy administrer le saint Baptesme qu'elle demandoit avec une sainte impatience. Elle le reçut le jour de Pasques de l'année 1676. & elle fut nommée Catherine; c'est ainsi que je l'appelleray dans la suite de cette Lettre.

La jeune Néophyte ne songea plus qu'à remplir les enga-

gemens qu'elle venoit de contracter. Elle ne voulut pas se borner à l'observation des pratiques communes, elle se sentoit appelée à une vie plus parfaite. Outre les Instructions publiques auxquelles elle assistoit regulierement, elle en demanda de particulieres pour sa conduite interieure. Ses prieres, ses deuotions, ses penitences furent réglées, & elle fut si docile à se former selon le plan de perfection qui luy avoit esté tracé, qu'en peu de temps elle devint un modele de vertu.

Elle passa de la sorte quelques mois assez paisiblement. Ses parens mesmes ne parurent pas desaprouver le nouveau genre de vie qu'elle menoit. Mais le Saint Esprit nous avertit par la bouche du Sage, que l'ame fidele qui commence de s'unir à

Dieu, doit se préparer à la tentation; & c'est ce qui se verifia en la personne de Catherine. Sa vertu extraordinaire luy attira des persecutions de ceux memes qui l'admiroient: ils regardoient une vie si pure comme un reproche tacite de leurs dereglemens; & dans le dessein de la décréditer, ils s'efforcèrent par divers artifices de donner atteinte à sa pureté. La confiance que la Néophyte avoit en Dieu, la défiance qu'elle avoit d'elle-mesme, son assiduité à la priere, sa délicatesse de conscience qui luy faisoit apprehender jusqu'à l'ombre mesme du péché, luy donnerent une victoire entiere sur les ennemis de sa pudeur.

L'exactitude avec laquelle elle se trouvoit les jours de Feste à la Chapelle, fut la source d'un



autre orage qui vint fondre sur elle du costé de ses proches. Le Chapellet recité à deux chœurs est un des exercices de ces saints jours : cette espece de psalmodie reveille l'attention des Néophytes, & anime leur dévotion. On y mesle des hymnes & des cantiques spirituels que nos Sauvages chantent avec beaucoup de justesse & d'agrement : ils ont l'oreille fine, la voix belle, & un goust rare pour la musique. Catherine ne se dispensoit jamais de cet exercice. On trouva mauvais dans la cabane, qu'elle s'abstinst ces jours-là d'aller travailler comme les autres à la campagne, on en vint à des paroles aigres, on luy reprocha que le Christianisme l'avoit amollie, & l'accoustumoit à une vie faineante; on ne luy laissa mesme rien à manger, pour la

contraindre du moins par la faim à suivre ses parens, & à les aider dans leur travail. La Néophyte supporta constamment leurs reproches & leurs mépris, & elle aima mieux se passer ces jours-là de nourriture, que de violer la loy qui ordonne la sanctification des Fêtes, & de manquer à ses pratiques ordinaires de piété.

Cette fermeté que rien n'ébranloit, irrita de plus en plus ses parens infideles. Quand elle alloit à la Chapelle, ils la faisoient poursuivre à coups de pierre par des gens yvres, ou qui faisoient semblant de l'estre; en sorte que pour se mettre à couvert de leurs insultes, elle estoit souvent obligée de prendre des chemins détournez. Il n'y avoit pas jusqu'aux enfans qui la monstroient au doigt, qui crioient

après elle, & qui l'appelloient par dérision la Chrestienne. Un jour qu'elle estoit retirée dans sa cabane, un jeune homme y entra brusquement les yeux étincelans de colere, & la hache à la main qu'il leva comme pour la frapper: peut-estre n'avoit-il d'autre dessein que de l'effrayer. Quoy qu'il en soit des intentions de ce Barbare, Catherine se contenta de baisser modestement la teste, sans faire paroistre la moindre émotion. Une intrepidité si peu attenduë étonna si fort le Sauvage, qu'il prit aussi-tost la fuite, comme s'il avoit esté épouvanté luy-mesme par quelque Puissance invisible.

Ce fut dans ces exercices de patience & de pieté que Catherine passa l'esté & l'automne qui suivirent son baptesme. L'hyver luy procura un peu plus de tran-

quillité : elle ne laissa pas néanmoins d'avoir à souffrir quelques traverses , sur tout de la part d'une de ses tantes ; c'estoit un esprit double & dangereux qui ne pouvoit souffrir la vie reguliere de sa niece , & qui censuroit jusqu'à ses actions & à ses paroles mesmes les plus indifferentes. C'est un usage parmi les Sauvages , que les oncles donnent le nom de filles à leurs nièces , & que reciproquement les nièces appellent leurs oncles du nom de pere : de-là vient que les cousins germains s'appellent communément freres. Il échappa une ou deux fois à Catherine d'appeller de son nom propre , & non pas de celuy de pere , le mari de sa tante : c'estoit tout au plus une méprise ou un manque de réflexion. Il n'en fallut pas davantage à cet esprit  
mal

mal fait pour fonder une calomnie des plus atroces : elle jugea que cette maniere de s'exprimer qui luy paroiffoit trop familiere, estoit l'indice d'une liaison criminelle, & à l'instant elle alla trouver le Missionnaire pour la décrier dans son esprit, & luy faire perdre les sentimens d'estime qu'il avoit pour la Néophyte. Hé bien, luy dit-elle en l'abordant, Catherine dont vous estimez tant la vertu, est pourtant une hypocrite qui vous trompe, elle vient en ma présence de solliciter mon mari au péché. Le Missionnaire qui connoiffoit cette femme pour un mauvais esprit, voulut sçavoir sur quoy fondé elle formoit une accusation de cette nature ; & ayant appris ce qui avoit donné lieu à un soupçon si odieux, il luy fit une severe réprimande, &

146 *Lettres de quelques*  
la renvoya bien confuse. Quand  
il en parla ensuite à la Néophy-  
te, elle luy répondit avec une  
candeur & une assurance qui ne  
s'emprunte gueres du menson-  
ge. Ce fut en cette occasion  
qu'elle déclara, ce qu'on auroit  
peut-estre ignoré, si elle n'avoit  
pas esté mise à cette épreuve,  
que par la misericorde du Sei-  
gneur elle ne se souvenoit pas  
d'avoir jamais terni la pureté de  
son corps, & qu'elle n'apprehen-  
doit point de recevoir aucun re-  
proche sur cet article au jour du  
Jugement.

Il estoit triste pour Catherine  
d'avoir tant de combats à souste-  
nir, & de voir son innocence ex-  
posée sans cesse aux outrages &  
aux railleries de ses compatrio-  
tes, d'ailleurs elle avoit tout à  
craindre dans un pays où si peu  
de gens goustoient encore les

maximes de l'Evangile : elle souhaittoit passionnément de se transplanter dans une autre Mission, où elle püst servir Dieu en paix & en liberté : c'estoit le sujet de ses prieres les plus ferventes, c'estoit aussi l'avis du Missionnaire : mais la chose n'estoit pas facile à executer. Elle estoit sous la puissance d'un oncle attentif à toutes ses démarches, & incapable de gouter sa résolution par l'aversion qu'il portoit aux Chrestiens. Dieu qui exauce jusqu'aux simples desirs de ceux qui mettent en luy toute leur confiance, disposa toutes choses pour le repos & la consolation de la Neophyte.

Il s'estoit formé depuis peu parmi les François une nouvelle Colonie d'Iroquois. La paix qui estoit entre les deux Nations, donnoit la liberté à ces Sauva-

148 *Lettres de quelques*  
ges de venir chasser sur nos terres : plusieurs d'entre eux s'estoient arrestez vers la prairie de la Madeleine : des Missionnaires de nostre Compagnie qui y demeuroient les rencontrèrent, & les entretinrent à diverses fois de la necessité du salut : Dieu agit en mesme temps sur leurs cœurs par l'impression de sa grace ; ces Barbares se trouverent tout à coup changez, & ils se rendirent sans peine à la proposition qu'on leur fit de renoncer à leur patrie, & de demeurer parmi nous. Ils reçurent le Baptesme après les instructions & les épreuves accoustumées.  
L'exemple & la pieté de ces nouveaux Fideles attirerent avec eux plusieurs de leurs compatriotes, & en peu d'années la Mission de saint François Xavier du Sault (c'est ainsi qu'elle s'ap-



pelle) devint célèbre par le grand nombre & par la ferveur extraordinaire des Néophytes. Pour peu qu'un Iroquois y eust fait de séjour, quoyqu'il n'eust d'autre dessein que de visiter ses parens & ses amis, il perdoit aussi-tost le desir de retourner dans sa patrie. La charité des Néophytes alloit jusqu'à partager avec les nouveaux venus les champs qu'ils n'avoient défrichés qu'avec beaucoup de peine: mais où elle éclatoit davantage, c'estoit dans l'empressement qu'ils faisoient paroître pour les instruire des veritez de la Foi: ils y employoient les jours entiers, & souvent une partie de la nuit. Leurs discours pleins d'onction & de pieté faisoient de vives impressions sur les cœurs de leurs hostes, & les transformoient, pour ainsi dire, en d'au-

150 *Lettres de quelques*  
tres hommes. Tel qui peu auparavant ne respiroit que le sang & la guerre devenoit doux, humble, docile, & capable des plus grandes maximes de la Religion.

Ce zele ne se bornoit pas à ceux qui venoient les trouver : il les portoit encore à faire des excursions dans les differentes Bourgades de leur Nation, & ils revenoient toujours accompagnez d'un grand nombre de leurs compatriotes. Le jour que Catherine reçut le Baptesme, le plus considerable des Agniez, après une excursion semblable, retourna à la Mission du Sault en compagnie de trente Iroquois de sa Nation, qu'il avoit gagnez à Jesus-Christ. La Néophyte eust bien voulu le suivre ; mais elle dépendoit, comme je l'ay dit, d'un oncle qui ne voyoit qu'à

regret le dépeuplement de la Bourgade, & qui se déclaroit ouvertement l'ennemi de ceux qui pensoient à aller demeurer parmi les François.

Ce ne fut que l'année suivante qu'elle trouva les facilitez qu'elle souhaittoit pour l'exécution de son dessein. Elle avoit une sœur adoptive qui s'étoit retirée avec son mari à la Mission du Sault. Le zele qu'avoient les nouveaux Fideles pour attirer leurs parens & leurs amis dans la nouvelle Colonie, luy inspira la mesme pensée à l'égard de Catherine : elle s'en ouvrit à son mari qui y donna les mains. Celly-cy se joignit aussi-tost à un Sauvage de Lorette, & à plusieurs autres Néophytes, qui sous pretexte d'aller faire la traite des Castors avec les Anglois, parcouroient les Bourgades Iro-

352 *Lettres de quelques*  
quoises à dessein d'engager ceux  
de leur connoissance à les suivre,  
& à participer au bonheur de  
leur conversion.

A peine fut-il arrivé dans la  
Bourgade de Catherine, qu'il  
l'avertit secrettement du sujet de  
son voyage, & du desir que sa  
femme avoit de l'avoir auprès  
d'elle dans la Mission du Sault,  
dont il lui fit l'éloge en peu de  
paroles. Comme la Néophyte  
parut transportée de joye à ce  
discours, il l'avertit de se tenir  
preste à partir aussi tost qu'il se-  
roit de retour d'un voyage qu'il  
ne faisoit chez les Anglois, que  
pour ne point donner d'ombra-  
ge à son oncle. Cet oncle de Ca-  
therine estoit alors absent, & n'a-  
voit garde d'entrer dans aucun  
soupçon du dessein de sa niece.  
Catherine alla sur le champ  
prendre congé du Missionnaire,

& le prier de la recommander aux Peres qui gouvernoient la Mission du Sault. Le Missionnaire de son costé qui ne pouvoit manquer d'approuver la résolution de la Néophyte, l'exhorta à mettre sa confiance en Dieu, & luy donna les conseils qu'il jugea luy estre necessaires dans la conjoncture presente.

Comme le voyage du beau-frere n'estoit qu'un pretexte pour mieux cacher son dessein, il fut bientost de retour à la Bourgade, & dez le lendemain de son arrivée il partit avec Catherine & avec le Sauvage de Lorette qui lui avoit tenu compagnie. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir dans le Village que la Néophyte avoit disparu, & l'on se douta qu'elle avoit suivi les deux Sauvages. On dépescha aussi tost un exprés vers son on-

cle pour luy en donner avis. Ce vieux Capitaine jaloux de l'accroissement de sa Nation fremit de colere à cette nouvelle : à l'instant il chargea son fusil de trois bales , & courut après ceux qui emmenoiert sa niece. Il fit tant de diligence , qu'il les joignit en peu de temps. Les deux Sauvages qui avoient prévû qu'on ne manqueroit pas de les poursuivre , avoient caché la Néophyte dans un bois épais , & s'estoient arrestez, comme s'ils eussent voulu prendre un peu de repos. Le vieillard fut bien étonné de ne pas trouver sa niece avec ces Sauvages : après un moment d'entretien qu'il eut avec eux , il se persuada qu'il avoit crû trop légèrement un premier bruit qui s'estoit repandu , & il retourna sur ses pas vers le Village. Catherine regarda cette retraite su-

bite de son oncle comme un effet de la protection de Dieu sur elle, & continuant sa route elle arriva à la Mission du Sault sur la fin de l'automne de l'année 1677.

Ce fut chez son beau-frere qu'elle alla loger. La cabane appartenoit à une Chrestienne des plus ferventes de ce lieu, nommée Anastasie dont le soin estoit d'instruire les personnes de son sexe qui aspiroient à la grace du Baptesme : le zele avec lequel elle remplissoit les devoirs de cet employ, ses entretiens, & ses exemples charmerent Catherine; mais ce qui l'édifia infiniment, ce fut la pieté de tous les Fideles qui composoient cette nombreuse Mission. Elle estoit sur tout frappée de voir des hommes devenus si differens de ce qu'ils avoient esté lorsqu'ils de-

156 *Lettres de quelques*  
meuroient dans son pays ; elle  
comparoit leur vie exemplaire  
avec la vie licentieufe qu'elle leur  
avoit vû mener , & reconnoiffant  
le doigt de Dieu dans un chan-  
gement fi extraordinaire , elle le  
beniffoit fans cefse de l'avoir con-  
duite dans cette terre de bene-  
diction.

Pour repondre à cette faveur  
du Ciel , elle crut qu'elle devoit  
se donner toute entiere à Dieu ,  
fans ufer d'aucune reserve , &  
fans se permettre le moindre re-  
tour fur elle-mefme. Le lieu faint  
fit dez lors toutes fes délices :  
elle s'y rendoit dez les quatre  
heures du matin , elle entendoit  
la Mefse du point du jour , & affi-  
ftoit enfuite à celle des Sauva-  
ges qui se dit au lever du foleil.  
Pendant le cours de la journée  
elle interrompoit de temps en  
temps fon travail , pour aller



s'entretenir avec J. C. aux pieds des Autels. Le soir elle revenoit encore à l'Eglise & n'en sortoit que bien avant dans la nuit. Quand elle estoit en prieres, elle paroissoit toute renfermée au dedans d'elle-mesme; le Saint Esprit l'éleva en peu de temps à un don si sublime d'oraison, qu'elle passoit souvent plusieurs heures de suite dans des communications intimes avec Dieu. ob ob

✕ A cet attrait pour la priere, elle joignit une application presque continuelle au travail; & elle se soustenoit dans le travail par de pieux discours qu'elle tenoit avec Anastasie, cette fervente Chrestienne dont j'ay parlé, & avec qui elle avoit lié une amitié très étroite. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur la douceur qu'on gouste au service de Dieu, sur les moyens de

luy plaire & d'avancer dans la vertu, sur quelque trait de la vie des Saints, sur l'horreur qu'on doit avoir du peché, & sur le soin d'expier par la pénitence ceux qu'on a eu le malheur de commettre. Elle finissoit la semaine par une recherche exacte de ses fautes & de ses imperfections, pour les effacer dans le Sacrement de Penitence dont elle approchoit tous les samedis au soir: elle s'y dispoit par diverses macerations dont elle affligeoit son corps; & quand elle s'accusoit des fautes mesme les plus legeres, c'estoit avec des sentimens si vifs de componction, qu'elle fondoit en larmes, & que ses paroles estoient entrecoupées de soupirs & de sanglots. La haute idée qu'elle avoit de la Majesté de Dieu, luy faisoit regarder la moindre of-

fenſe avec horreur, & quand il luy en eſtoit échappé quelque une, elle ne pouvoit ſe la pardonner.

Des vertus ſi marquées ne me permirent pas de luy refuſer plus long-temps la permiſſion qu'elle me demandoit inſtamment de faire ſa premiere Communion à la Feſte de Noël qui approchoit. C'eſt une grace qui ne s'accorde à ceux qui viennent de chez les Iroquois, qu'après bien des années & après beaucoup d'épreuves: mais la pieté de Catherine la mettoit au deſſus des regles ordinaires. Elle participa pour la premiere fois de ſa vie à la ſainte Euchariftie avec une ferveur qui égaloit l'eſtime qu'elle faiſoit de cette grace, & les empreſſemens qu'elle avoit eus de l'obtenir. Toutes les autres fois qu'elle approcha de la ſainte Ta-

ble, ce fut toujours avec les mêmes dispositions. Son simple extérieur inspiroit alors de la piété aux plus tièdes; & lorsqu'il se faisoit une Communion générale, les Néophytes les plus vertueuses s'empressoient à l'envi de se mettre auprès d'elle, parce que, disoient-elles, la seule vûë de Catherine leur servoit d'une excellente préparation pour communier dignement.

Après les Fêtes de Noël, la saison estant propre pour la chasse, elle ne put se dispenser de suivre dans les bois sa sœur & son beau-frere. Elle fit voir alors qu'on peut servir le Seigneur dans tous les lieux où sa Providence nous conduit, elle ne relascha rien de ses exercices ordinaires, sa piété luy suggera mesme de saintes pratiques, pour suppléer à celles qui estoient in-

compatibles avec le séjour des forêts. Son temps estoit réglé pour toutes ses actions. Dez le matin elle se mettoit en prieres, & elle ne les finissoit qu'avec celles que les Sauvages font en commun selon leur coustume. Le soir elle les continuoit bien avant dans la nuit. Quand les Sauvages prenoient leur repas pour se disposer à chasser tout le long du jour, elle se retiroit à l'écart pour faire oraison : c'estoit à peu près le temps qu'on a coustume d'entendre la Messe dans la Mission. Elle avoit placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvoit au bord d'un ruisseau : cet endroit solitaire luy tenoit lieu d'oratoire. Là elle se mettoit en esprit au pied des autels, elle unissoit son intention à celle du Prestre, elle prioit son Ange Gardien d'assister pour elle au

162 *Lettres de quelques*  
saint Sacrifice, & de luy en ap-  
pliquer tout le fruit. Le reste de  
la journée elle s'occupoit du tra-  
vail avec les autres personnes de  
son sexe; mais pour bannir les  
discours frivoles, & afin de s'en-  
retenir dans l'union avec Dieu,  
elle entamoit toujourns quelque  
discours de pieté, ou bien elle  
les invitoit à chanter des hym-  
nes & des cantiques à la louange  
du Seigneur. Ses repas estoient  
trés sobres, & souvent elle ne  
mangeoit qu'à la fin du jour: en-  
core mesloit-elle secrettement  
de la cendre aux viandes qu'on  
luy servoit, pour oster à son  
goust toute la pointe qui en fait  
le plaisir. C'est une mortification  
qu'elle pratiqua toutes les fois  
qu'elle pouvoit n'estre pas apper-  
çûë.  
Le sejour des bois ne plaisoit  
gueres à Catherine, bien qu'il

soit si agreable aux femmes des Sauvages, parce que debarassées des soins domestiques elles passent le temps dans les divertissemens & les festins. Elle soupiroit sans cesse après la saison où l'on a coustume de retourner au village. L'Eglise, la présence de J. C. dans l'auguste Sacrement de nos Autels, le saint Sacrifice de la Messe, les exhortations frequentes, & les autres exercices de la Mission dont on est privé tandis qu'on est occupé de la chasse, estoient les seuls objets qui la touchassent: Elle avoit du dégoût pour tout le reste. Ainsi quand elle se vit une fois de retour à la Mission, elle se fit une loy de n'en plus sortir. Elle y arriva vers le temps de la Semaine sainte, & c'est pour la premiere fois qu'elle assista aux cérémonies de ces saints jours.

Je ne m'arresteray pas, mon R. P. à vous décrire icy combien elle fut attendrie d'un spectacle aussi touchant que celuy des douleurs & de la mort d'un Dieu pour le salut des hommes; elle répandit des larmes presque continuelles, & elle forma la résolution de porter le reste de ses jours dans son corps la mortification de J. C. Depuis ce temps-là elle chercha toutes les occasions de se mortifier, soit pour expier des fautes legeres qu'elle regardoit comme autant d'attentats contre la Majesté Divine; soit pour retracer dans elle l'image d'un Dieu crucifié pour nostre amour. Les entretiens d'Anastasia qui luy parloit souvent des peines de l'enfer, & des rigueurs que les Saints ont exercées sur eux-mesmes, fortifierent l'attrait qu'elle avoit pour les



*Missionnaires de la C. de J.* 165  
austérité de la pénitence. Elle  
s'y sentit encore animée par un  
accident qui la mit en grand  
danger de perdre la vie. Elle  
coupoit un arbre dans le bois,  
qui tomba plustost qu'elle ne  
l'avoit prévu : elle eut assez de  
temps pour éviter en se retirant  
le gros de l'arbre, qui l'auroit  
écrasée par sa chute ; mais elle  
ne put échapper à une des bran-  
ches qui luy frappa rudement la  
tête, & qui la jetta évanouïe  
par terre. Elle revint peu après  
de son évanouïissement, & on  
luy entendit prononcer douce-  
ment ces paroles : *Je vous remer-*  
*cie, ô mon Jesus, de m'avoir se-*  
*courüe dans ce danger.* Elle ne dou-  
ta point que Dieu ne l'eust con-  
servée, pour luy donner le loisir  
d'expier ses pechez par la peni-  
tence : c'est ce qu'elle déclara à  
une Compagne, qui se sentoit

appelée comme elle à une vie austere, & avec qui elle fut dans une liaison si intime, qu'elles se communiquoient l'une à l'autre ce qui se passoit de plus secret dans leur interieur. Cette nouvelle Compagne a eu tant de part à la vie de Catherine, que je ne puis me dispenser de vous en parler.

Therese ( c'est ainsi qu'elle s'appelloit ) avoit esté baptisée par le P. Bruyas dans le pays des Iroquois: mais la licence qui regnoit parmi ceux de sa Nation, & les mauvais exemples qu'elle avoit sans cesse devant les yeux, luy firent bientôt oublier les engagements de son baptesme. Le séjour mesme qu'elle faisoit depuis quelque temps à la Mission du Sault, où elle estoit venu demeurer avec sa famille, n'avoit produit qu'un mediocre

changement dans ses mœurs. Une aventure des plus étranges qui luy arriva, opéra enfin sa conversion.

Elle estoit allée à la chasse avec son mari & un jeune neveu vers la riviere des *Outaouacs*: quelques autres Iroquois les joignirent en chemin, & ils formerent une troupe composée d'onze personnes, sçavoir de quatre hommes, de quatre femmes, & de trois jeunes gens. Therese seule estoit Chrestienne. La neige qui ne tomba que fort tard cette année-là, les mit hors d'estat de chasser: leurs provisions furent bientôt consommées, & ils se virent réduits à manger quelques peaux qu'ils avoient apportées pour se faire des souliers: ils mangerent ensuite leurs souliers mesmes, & enfin pressez par la faim, ils ne se nourrirent plus

168    *Lettres de quelques*  
que des herbes & de l'écorce  
des arbres. Cependant le mari  
de Therese tomba dangereuse-  
ment malade , & obligea les  
Chasseurs à s'arrester. Deux d'en-  
tre eux , sçavoir un *Agnié* & un  
*Tsonnontoïian* prirent le parti d'al-  
ler un peu au loin pour y cher-  
cher quelque beste , avec pro-  
messe d'estre de retour au plus  
tard dans dix jours. L'*Agnié* re-  
vint effectivement au temps mar-  
qué , mais il revint seul , & assu-  
ra que le *Tsonnontoïian* avoit peri  
de faim & de misere. On le soup-  
çonna de l'avoir tué & d'avoir  
vécu de sa chair : car il avoüoit  
qu'il n'avoit trouvé aucune be-  
ste , & cependant il estoit plein  
de force & de santé. Peu de jours  
après le mari de Therese mou-  
rut avec un grand regret de  
n'avoir pas reçu le baptesme , &  
le reste de la troupe se mit en  
chemin

chemin pour gagner le bas de la riviere , & se rendre aux Habitations Françoises. Après deux ou trois jours de marche , ils s'affoiblirent de telle sorte faute de nourriture qu'ils ne purent plus avancer. Le désespoir leur inspira une étrange résolution : ce fut de tuer quelques-uns de la bande afin de faire vivre les autres. On jetta les yeux sur la femme du Tsonnontouïan & sur ses deux enfans , qui furent égorgez l'un après l'autre. Ce spectacle effraya Therese : elle avoit lieu de craindre le mesme traitement : alors elle réfléchit sur le déplorable état de sa conscience : elle se repentit de s'estre engagée dans les forests, sans s'estre purifiée auparavant par une bonne confession ; elle demanda pardon à Dieu des désordres de sa vie : elle promit de s'en confes-

170 *Lettres de quelques*  
fer au plustost & d'en faire pen-  
nitence. Sa priere fut écoutée,  
après des fatigues incroyables el-  
le arriva enfin au Village avec  
quatre autres qui restoient de  
cette troupe. A la verité elle gar-  
da une partie de sa promesse,  
car elle se confessa aussi tost après  
son retour, mais elle fut plus len-  
te à réformer ses mœurs, & à  
embrasser les rigueurs de la pe-  
nitence.

Un jour qu'elle confideroit la  
nouvelle Eglise qu'on bastissoit  
au Sault, lorsqu'on y transporta  
la Mission qui estoit auparavant  
à la Prairie de la Madeleine, el-  
le y rencontra Catherine qui re-  
gardoit aussi cet édifice: elles se  
saluerent l'une l'autre pour la  
premiere fois; & pour entrer en  
conversation, Catherine luy de-  
manda quel lieu de l'Eglise estoit  
destiné pour les femmes. The-

refe luy montra l'endroit où elle jugeoit qu'on les devoit placer. Helas ! reprit Catherine en soupirant, ce n'est pas dans ce Temple materiel que Dieu se plaist davantage à demeurer ; c'est au dedans de nous mesmes qu'il veut habiter : nôtre cœur est le Temple qui luy est le plus agreable. Mais malheureuse que je suis, combien de fois l'ay-je forcé d'abandonner ce cœur où il vouloit regner luy seul, & ne meriterois-je pas que, pour me punir de mon ingratitude, on me fermast à jamais l'entrée de ce Temple qu'on éleve à sa gloire ?

Ce sentiment d'humilité toucha vivement le cœur de Therese : elle se sentit pressée en mesme temps par les remords de sa conscience d'exécuter enfin ce qu'elle avoit promis au Seigneur,

& elle ne douta point que Dieu ne luy eust adreſſé cette ſainte fille pour la ſouſtenir de ſes conſeils & de ſes exemples dans le nouveau genre de vie qu'elle vouloit embraffer. Elle s'ouvrit donc à Catherine ſur les ſaints deſirs que Dieu luy inſpiroit, & inſenſiblement l'entretien les porta à ſe faire part de leurs penſées les plus ſecrettes. Pour ſ'entretenir plus commodément, elles allerent ſ'afſeoir au pied d'une Croix qui eſt placée au bord du fleuve Saint Laurent. Cette premiere entrevûë, où ſe découvrit la conformité de leurs ſentimens & de leurs inclinations, commença à ferrer les liens d'une amitié ſainte qui dura juſqu'à la mort de Catherine. Depuis ce temps-là elles furent inſéparables, elles alloient enſemble à l'Egliſe, dans les bois, & au travail : elles s'a-

que habile Châſſeur par terre



en nimoient l'une l'autre au service de Dieu par des discours de pieté, elles se communiquoient leurs peines & leurs répugnances, elles s'avertissoient de leurs défauts, elles s'encourageoient à la pratique des vertus austeres, & par là elles se servirent infiniment l'une à l'autre à avancer de plus en plus dans les voyes de la perfection.

xi Dieu preparoit ainsi Catherine à un nouveau combat que son amour pour la virginité eut à soustenir. Des vûës interessées inspirerent à sa soeur le dessein de la marier: elle crut qu'il n'y avoit point de jeune homme dans la Mission du Sault, qui n'ambitionnast le bonheur d'estre uni à une fille si vertueuse, & qu'ayant à choisir dans tout le Village, elle auroit pour beau-frere quel-

roit l'abondance dans la cabane. Elle s'attendoit bien à trouver des difficultez de la part de Catherine, car elle n'ignoroit pas les persécutions que cette genereuse fille avoit déjà souffertes, & la constance avec laquelle elle les avoit soustenuës : mais elle se persuada que la force de ses raisons l'emporteroit sur sa résistance. Elle la prit donc un jour en particulier, & après luy avoir temoigné beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire, elle luy parla avec cette éloquence qui est si naturelle aux Sauvages, quand il s'agit de leur propre interest.

» Il faut l'avoüer, ma chere  
» sœur, luy dit elle avec un air  
» plein de douceur & d'affabili-  
» té, vous avez de grandes obli-  
» gations au Seigneur de vous  
» avoir tiré aussi bien que nous

de nostre malheureuse patrie, & de vous avoir conduite à la Mission du Sault, où tout vous porte à la pieté. Si vous avez de la joye d'y estre, je n'en ay pas moins de vous avoir auprès de moy : vous l'augmentez tous les jours cette joye par la sagesse de vostre conduite, qui vous attire l'estime & l'approbation generale. Il ne vous reste plus qu'une chose à faire qui mettra le comble à nostre bonheur, c'est de songer serieusement à vous establir par un bon & solide mariage. Toutes les filles prennent parmi nous ce parti, vous estes en âge de le prendre comme elles, & vous y estes obligée plus particulièrement que d'autres, soit pour éviter les occasions du peché, soit pour subvenir aux necessitez de la vie. Il est vray que

» nous nous faisons un plaisir  
» vostre beau frere & moy de  
» vous les fournir, mais vous sca-  
» vez qu'il est sur le penchant de  
» l'âge, & que nous sommes char-  
» gez d'une nombreuse famille.  
» Si nous venions à vous man-  
» quer, à qui auriez-vous recours?  
» Croyez-moy, Catherine, met-  
» tez-vous à couvert des mal-  
» heurs qui accompagnent l'in-  
» digence, pensez au plustost à  
» les prevenir pendant que vous  
» pouvez le faire si aisément &  
» d'une maniere si avantageuse  
» pour vous & pour nostre fa-  
» mille.

Catherine ne s'attendoit à rien moins qu'à une proposition de cette nature : mais sa complaisance & le respect qu'elle avoit pour sa sœur luy firent dissimuler sa peine, & elle se contenta de luy répondre en la remer-

ciant de ses avis, que la chose estoit de consequence, & qu'elle y penseroit serieusement. C'est ainsi qu'elle éluda cette premiere attaque. Aussi-tost elle vint me trouver pour se plaindre amérement des importunes sollicitations de sa sœur. Comme je ne paroissois pas me rendre tout à fait à ses raisons, & que pour l'éprouver j'appuyois sur celles qui pouvoient la faire pancher vers le mariage: Ah! mon Pere, me dit-elle, je ne suis plus à moy, je me suis donnée toute entiere à Jesus-Christ, il ne m'est pas possible de changer de maistre. La pauvreté dont on me menace ne me fait pas peur: il faut si peu de chose pour fournir aux besoins de cette miserable vie, que mon travail peut y suffire, & je trouveray toujours quelque mechant haillon

» pour me couvrir. Je la renvoyay en lui disant qu'elle se consultât bien elle-mesme, & que la chose meritoit qu'elle y fist des attentions serieuses.

A peine fut-elle de retour à la cabane que sa sœur impatiente de l'amener à son sentiment, la pressa de nouveau de fixer ses irresolutions par un establissement utile. Mais ayant jugé par la reponse de Catherine qu'il n'y avoit rien à gagner sur son esprit, elle scut mettre dans ses interests Anastasie que l'une & l'autre regardoient comme leur mere. Celle-cy crut aisément que Catherine prenoit trop legerement sa resolution, & elle employa tout l'ascendant que son âge & sa vertu luy donnoient sur l'esprit de cette jeune fille, pour luy persuader que le mariage estoit le seul parti qu'elle eust à prendre.

Cete démarche n'eut pas plus de succes que l'autre, & Anastasie qui avoit trouvé jusques-là tant de docilité dans Catherine, fut extrêmement surprise du peu de déference qu'elle avoit pour ses conseils. Elle luy en fit des reproches amers, & la menaça de m'en porter ses plaintes. Catherine la prevint, & après m'avoir raconté les peines qu'on luy faisoit pour la déterminer à prendre un parti qui estoit si peu de son goust, elle me pria de l'aider à consommer le sacrifice qu'elle vouloit faire d'elle-mesme à Jesus-Christ, & de la mettre à couvert des contradictions qu'elle avoit à souffrir de la part d'Anastasie & de sa sœur. Je louïay son dessein, mais en mesme temps je luy conseillay de prendre encore trois jours pour deliberer sur une affaire de cette impor-

tance, & de faire pendant ce temps là des prieres extraordinaires, afin de mieux connoistre la volonté de Dieu: après quoy si elle persistoit dans sa résolution, je luy promis de mettre fin aux importunités de ses parentes. Elle acquiesca d'abord à ce que je luy proposois, mais un demi-quart d'heure après elle revint me trouver. C'en est fait, me dit-elle en m'abordant, il n'est plus question de délibérer, mon parti est pris depuis long-temps; non, mon Pere, je n'auray jamais d'autre époux que Jesus-Christ. Je ne crus pas devoir m'opposer davantage à une resolution qui me paroissoit ne luy estre inspirée que par le Saint-Esprit: je l'exhortay donc à la perseverance, & je l'assuray que je prendrois sa défense contre tous ceux qui voudroient dé-



formais l'inquiéter sur cet article. Cette réponse luy rendit sa première tranquillité, & rétablit dans son ame cette paix intérieure qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie.

A peine se fut-elle retirée, qu'Anastasia vint se plaindre à son tour de ce que Catherine n'écoutoit aucun conseil, & ne suivoit que sa propre fantaisie. Elle alloit continuer, lorsque je l'interrompis en luy disant que j'estois instruit de son mécontentement, mais que je m'étonnois qu'une ancienne Chrestienne comme elle désapprouvât une action qui meritoit les plus grands éloges; & que si elle avoit de la foy, elle devoit connoistre quel est le prix d'un estat aussi sublime que celui de la virginité, qui rend des hommes fragiles semblables aux Anges mêmes.

A ces paroles Anastasie revint comme d'un profond assoupissement ; & comme elle avoit un grand fonds de pieté, elle se blasma aussi tost elle-mesme, elle admira le courage de cette vertueuse fille, & dans la suite elle fut la premiere à la fortifier dans la sainte resolution qu'elle avoit prise. C'est ainsi que Dieu tourna ces differentes contradictions au bien de sa servante. Ce fut aussi pour Catherine un nouveau motif de servir Dieu avec plus de ferveur : elle ajouta de nouvelles pratiques à ses exercices ordinaires de pieté ; toute infirme qu'elle estoit, elle redoubla son application au travail, ses veilles, ses jeusnes, & ses autres austeritez.

C'estoit alors la fin de l'automne, où les Sauvages ont accoustumé de se mettre en mar-

che pour aller chasser pendant l'hyver dans les forests. Le séjour que Catherine y avoit déjà fait, & la peine qu'elle avoit eüe de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvoit au Village, luy avoit fait prendre la résolution, comme je l'ay dit, de n'y jamais retourner de sa vie. Je crus cependant que le changement d'air & la nourriture qui est meilleure dans les forests, pourroit restablir sa santé laquelle estoit fort alterée : c'est pourquoy je luy conseillay de suivre sa famille & les autres qui alloient à la chasse. Elle me répondit avec cet air plein de pieté qui luy estoit si naturel : Il est vray, mon Pere, que le corps est traité délicatement dans les bois, mais l'ame y languit, & ne peut y rassasier sa faim : au contraire dans le Village le

» corps souffre , j'en conviens ,  
» mais l'ame trouve ses delices  
» auprès de Jesus-Christ. Hé bien  
» j'abandonne volontiers ce mi-  
» serable corps à la faim & à la  
» souffrance , pourvû que mon  
» ame ait sa nourriture ordinaire.

Elle resta donc pendant tout l'hyver au Village, où elle ne vécut que de bled d'Inde , & où elle eut effectivement beaucoup à souffrir. Mais non contente de n'accorder à son corps que des alimens insipides qui pouvoient à peine le soustenir , elle le livra encore à des austeritez & à des penitences excessives , sans prendre conseil de personne , se persuadant que lorsqu'il s'agissoit de se mortifier , elle pouvoit s'abandonner à tout ce que luy inspiroit sa ferveur. Elle estoit portée à ces saints excez par les grands exemples de mortifica-

*Missionnaires de la C. de J.* 185  
tion qu'elle avoit sans cesse de-  
vant les yeux. L'esprit de peniten-  
ce regnoit parmi les Chrestiens  
du Sault: les jeufnes, les discipli-  
nes sanglantes, les ceintures gar-  
nies de pointes de fer estoient des  
austeritez communes: quelques-  
uns d'eux se disposerent par ces  
macerations volontaires à souf-  
frir constamment les plus affreux  
supplices.

La guerre s'estoit allumée en-  
tre les François & les Iroquois:  
ceux-cy inviterent leurs compa-  
triotés qui estoient à la Mission du  
Sault à revenir dans leur pays,  
où ils leur promettoient une en-  
tiere liberté pour l'exercice de  
leur Religion. Le refus qui sui-  
vit de semblables offres, les trans-  
porta de fureur, & les Chrestiens  
Iroquois qui demeuroient au  
Sault furent déclarez aussi-tost  
ennemis de la patrie. Un parti

d'Iroquois qui en surprit quelques-uns à la chasse, les emmena dans leur pays : ils y furent bruslez à petit feu. Ces genereux Fideles au milieu des plus cuisantes douleurs preschoient Jesus-Christ à ceux qui les tourmentoient si cruellement, & les conjuroient d'embrasser au plus tost le Christianisme pour se délivrer des feux éternels. Un entre autres nommé Estienne signala sa constance & sa foy. Il estoit environné de flammes & de fers ardents : sans cesse il encourageoit sa femme qui souffroit le mesme supplice à invoquer avec luy le saint Nom de J E S U S. Estant prest d'expirer, il ranima tout ce qu'il avoit de force, & à l'exemple de son saint Patron, il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traittoient avec tant d'inhu-

*Missionnaires de la C. de J.* 187  
manité. Plusieurs de ces Barbares touchés d'un spectacle qui leur estoit si nouveau, abandonnerent leur pays, & vinrent à la Mission du Sault pour demander le Baptesme, & y vivre selon les loix de l'Evangile.

Les femmes ne cedoient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'elles faisoient paroistre pour une vie penitente: elles alloient mesme à des excez que nous avions soin de moderer quand ils venoient à nostre connoissance. Outre les instrumens ordinaires de mortification qu'elles employoient, elles trouvoient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se mettoient dans la neige lorsque le froid estoit le plus piquant, d'autres se dépoüilloient jusqu'à la ceinture dans des lieux écartez, & demeuroient long-temps ex-

posées aux rigueurs de la saison sur les bords d'une riviere glacée, où le vent souffloit avec fureur. Il y en a eu qui après avoir rompu la glace des étangs, s'y plongeoient jusqu'au col autant de temps qu'il en falloit pour reciter plusieurs dixaines de leur rosaire. Une entre autres s'y plongea trois nuits de suite, ce qui luy causa une fièvre si violente qu'elle en pensa mourir. Une autre me surprit extrêmement par sa simplicité : j'appris que non contente d'avoir usé de cette mortification, elle avoit aussi plongé sa fille qui n'avoit que trois ans dans une riviere glacée, & l'en avoit retirée à demi-morte. Comme je luy reprochois vivement son indiscretion, elle me répondit avec une naïveté surprenante, qu'elle n'avoit pas crû mal faire, & que



dans la pensée où elle estoit que sa fille pourroit bien un jour offenser le Seigneur, elle avoit voulu luy imposer par avance la peine que mériteroit son péché.

Quoyque ceux qui faisoient ces mortifications fussent attentifs à en dérober la connoissance au public, Catherine qui avoit l'esprit vif & penetrant, ne laissa pas sur diverses apparences de conjecturer ce qu'ils tenoient si secret; & comme elle étudioit tous les moyens de témoigner de plus en plus son amour à Jesus-Christ, elle s'attachoit à examiner tout ce qui se faisoit d'agréable au Seigneur, pour le mettre aussi-tost en pratique. C'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montreal, où elle vit pour la premiere fois des Religieuses, elle fut si charmée de leur piété & de leur modestie,

190 *Lettres de quelques*  
qu'elle s'informa curieusement  
de la maniere dont vivoient ces  
saintes filles, & des vertus qu'el-  
les pratiquoient. Ayant appris  
que c'estoit des Vierges chres-  
tiennes qui s'estoient consacrees  
à Dieu par un vœu de continen-  
ce perpetuelle, elle ne me don-  
na aucun repos que je ne luy eusse  
accordé la permission de faire le  
mesme sacrifice d'elle mesme,  
non plus par une simple resolu-  
tion de garder la virginité, com-  
me elle l'avoit déjà fait, mais par  
un engagement irrévocable, qui  
l'obligeast d'estre à Dieu sans re-  
tour. Je ne luy donnay mon con-  
sentement qu'après l'avoir bien  
éprouvée, & m'estre assuré de  
nouveau que c'estoit l'esprit de  
Dieu qui agissoit dans cette bon-  
ne fille, & qui luy inspiroit un  
dessein dont il n'y avoit jamais  
eu d'exemple parmi les Sauvages.

Elle choisit pour cette grande action le jour qu'on celebre la feste de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Un moment après que Nostre-Seigneur se fust donné à elle dans la sainte Communion, elle prononça avec une ferveur admirable le vœu qu'elle faisoit de virginité perpetuelle: elle s'adressa ensuite à la sainte Vierge à qui elle avoit une dévotion très-tendre, pour la prier de presenter à son Fils l'oblation qu'elle venoit de luy faire d'elle-mesme: après quoy elle passa plusieurs heures aux pieds des Autels dans un grand recueillement d'esprit & dans une parfaite union avec Dieu.

Depuis ce temps là Catherine ne tint plus à la terre, & elle aspira sans cesse au Ciel où elle avoit fixé tous ses desirs. Il sembloit mesme qu'elle goustoit par

192 *Lettres de quelques*  
avance les douceurs de ce bien-  
heureux séjour : mais son corps  
n'estoit pas assez robuste pour  
soustenir le poids de ses austeri-  
tez , & l'application continuelle  
de son esprit à se maintenir dans  
la présence de Dieu. Il luy prit  
une maladie violente dont elle  
ne s'est jamais bien restablie : il  
luy en resta toujourns un mal d'es-  
tomac accompagné de frequens  
vomissemens & d'une fièvre len-  
te qui la mina peu à peu , & la  
jeta dans une langueur qui la  
consuma insensiblement. Cepen-  
dant on eust dit que son ame  
prenoit de nouvelles forces à me-  
sure que son corps déperissoit :  
plus elle approchoit de son ter-  
me , plus on voyoit éclatter dans  
elle les vertus éminentes qu'elle  
avoit pratiquées avec tant d'é-  
dification. Je ne m'arresteray icy  
à vous rapporter que celles qui  
ont

*Missionnaires de la C. de J.* 193  
ont fait le plus d'impression, &  
qui estoient comme la source &  
le principe de toutes les autres.

Elle avoit un tendre amour  
pour Dieu : son unique plaisir  
estoit de se tenir recueillie en sa  
presence, de mediter ses gran-  
deurs & ses misericordes, de  
chanter ses loüanges, & de cher-  
cher continuellement les moyens  
de luy plaire. C'estoit principa-  
lement pour n'estre pas distraite  
par d'autres pensées qu'elle se  
plaisoit si fort à la solitude. Ana-  
stasie & Therese estoient les deux  
seules Chrestiennes avec qui el-  
le se trouvoit volontiers, parce  
qu'elles parloient bien de Dieu,  
& que leurs entretiens ne respi-  
roient que le divin amour.

De-là venoit cette dévotion  
particuliere qu'elle avoit pour la  
sainte Eucharistie & pour la Pas-  
sion du Sauveur. Ces deux mys-

terres de l'amour d'un Dieu caché sous les voiles eucharistiques & mourant sur une croix, occupoient sans cesse son esprit, & embrasoient son cœur des plus pures flammes de la charité. On la voyoit tous les jours passer des heures entières au pied des Autels immobile & comme transportée hors d'elle-mesme : ses yeux expliquoient souvent les sentimens de son cœur par l'abondance des larmes qu'ils répandoient, & elle trouvoit dans ces larmes de si grandes délices qu'elle estoit comme insensible à la froideur des plus rudes hyvers. Quelquefois la voyant transie de froid, je la renvoyois dans sa cabane pour s'y chauffer : elle obéissoit à l'instant, mais un moment après elle revenoit à l'Eglise, & y continuoit de longs entretiens avec Jesus. Christ.

Pour entretenir sa dévotion au mystere de la Passion du Sauveur, & l'avoir toujous presente à sa memoire, elle portoit au col un petit crucifix que je luy avois donné : elle le baifoit sans cesse avec des sentimens de la plus tendre compassion pour JESUS souffrant, & de la plus vive reconnoissance pour le bienfait de nostre rédemption. Un jour voulant particulièrement honorer Jesus-Christ dans ce double mystere de son amour, après avoir reçu la sainte Communion, elle fit une oblation perpetuelle de son ame à JESUS dans l'Eucharistie, & de son corps à JESUS attaché à la Croix : & dez lors elle fut ingenieuse à imaginer tous les jours de nouvelles manieres d'affliger & de crucifier sa chair.

Quand elle alloit dans les bois pendant l'hyver, elle suivoit de

loin ses compagnes, elle estoit  
ses souliers, & marchoit nuds  
pieds sur la glace & sur la nei-  
ge. Ayant ouï dire à Anastasie  
que de tous les tourmens celuy  
du feu estoit le plus affreux, &  
que la constance des Martyrs qui  
avoient souffert ce supplice pour  
défendre leur foy, devoit estre  
d'un grand merite auprès du Sei-  
gneur, la nuit suivante elle se  
brusla les pieds & les jambes  
avec un tison ardent à peu près  
de la mesme maniere que les Iro-  
quois bruslent leurs esclaves, se  
persuadant que par cette action  
elle se déclaroit l'esclave de son  
Sauveur. Une autre fois elle par-  
fema la natte où elle se couchoit,  
de grosses épines dont les poin-  
tes estoient fort aigues, & à l'e-  
xemple de saint Benoist & du  
bienheureux Louïs de Gonza-  
gue elle se roula trois nuits de



suite sur ces épines qui luy cau-  
ferent des douleurs très vives.  
Elle en eut le visage tout palle  
& tout défait, ce qu'on attribuoit  
à ses indispositions. Mais The-  
rese, cette compagne en qui el-  
le avoit pris tant de confiance,  
ayant découvert la source de cer-  
te paleur extraordinaire, luy en  
fit scrupule en luy déclarant que  
c'estoit offenser Dieu que de se  
livrer à ces sortes d'austeritez  
sans la permission de son Confes-  
seur. Catherine qui trembloit  
aux seules apparences du peché,  
vint aussi tost me trouver pour  
m'avouer sa faute & en deman-  
der pardon à Dieu. Je la blasmay  
de son indiscretion, & luy or-  
donnay d'aller jeter ces épines  
au feu: elle le fit aussi tost, car  
elle avoit une soumission aveu-  
gle aux volontez de ceux qui  
gouvernoient sa conscience, &

quelque éclairée qu'elle fust des lumieres dont Dieu la favorisoit, elle ne fit jamais paroistre le moindre attachement à son propre sens.

Sa patience estoit à l'épreuve de tout. Au milieu de ses infirmités continuelles, elle conserva toujours une paix & une égalité d'ame qui nous charmoient. Il ne luy échapa jamais ou de se plaindre ou de donner le moindre signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie ses souffrances furent extraordinaires : elle estoit obligée de se tenir jour & nuit dans la mesme posture, & le moindre mouvement luy causoit des douleurs très-aigues. Quand ces douleurs se faisoient sentir avec le plus de vivacité, c'estoit alors qu'elle paroissoit plus contente ; s'estimant heureuse, comme elle le disoit elle-

mesme , de vivre & de mourir sur la croix , & unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur.

Comme elle estoit remplie de foy , elle avoit une haute idée de tout ce qui a rapport à la Religion : c'est aussi ce qui luy inspiroit un respect particulier pour ceux que Dieu appelle au ministère évangélique. Son espérance estoit ferme , son amour désintéressé , servant Dieu pour Dieu mesme & par le seul desir de luy plaire. Sa dévotion estoit tendre jusqu'aux larmes , son union avec Dieu intime & continuelle , ne le perdant jamais de vûë dans toutes ses actions , ce qui l'éleva en peu de temps à un estat d'oraison très-sublime.

Enfin rien ne fut plus remarquable dans Catherine que cette pureté angelique dont elle fut

jalouse, & qu'elle conserva jusqu'au dernier soupir. Ce fut un miracle de la grace qu'une jeune Iroquoise ait eu tant d'attrait pour une vertu si peu connue dans son pays, & qu'elle ait vécu dans une si grande innocence de mœurs pendant vingt années qu'elle a demeuré dans le centre mesme du libertinage & de la dissolution. C'est cet amour pour la pureté qui produisoit dans son cœur cette tendre affection pour la Reine des Vierges. Catherine ne parloit jamais de Nostre-Dame qu'avec transport : elle avoit appris par cœur ses Litanies, & elle les recitoit tous les soirs en particulier après les prieres communes de la cabane. Elle portoit toujours sur elle un chapellet qu'elle recitoit plusieurs fois le jour Les Samedis & les autres jours qui sont particu-

lièrement consacrez à l'honorer, elle faisoit des austeritez extraordinaires, & elle s'attachoit à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ses vertus. Elle redoubloit sa ferveur lorsqu'on celebroit quelque-une de ses Fêtes, & elle choisissoit ces saints jours pour faire à Dieu quelque nouveau sacrifice, ou pour renouveler ceux qu'elle avoit déjà faits.

Une vie si sainte devoit estre suivie de la plus precieuse mort. Ce fut aussi dans les derniers momens de sa vie qu'elle nous édifia le plus par la pratique de ces vertus, & sur tout par sa patience & par son union avec Dieu. Elle se trouva fort mal vers le tems où les hommes sont à la chasse dans les forests, & où les femmes sont occupées depuis le matin jusqu'au soir dans la cam-

pagne. Alors ceux qui sont malades restent seuls le long du jour dans leur cabane avec un plat de bled d'Inde, & un peu d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte. Ce fut dans cet abandon que Catherine passa tout le temps de sa dernière maladie. Mais ce qui auroit accablé un autre de tristesse, contribuoit à augmenter sa joye en luy fournissant de quoy augmenter son merite. Accoustumée à s'entretenir seule avec Dieu, elle mettoit à profit sa solitude, & elle s'en servoit pour s'attacher davantage à son Créateur par des prieres & par des meditations ferventes.

Cependant le temps de son dernier sacrifice approchoit, & ses forces diminuoient chaque jour. Elle baissa considerablement le mardi de la Semaine

sainte, & je jugeay à propos de luy  
donner le saint Viatique, qu'elle  
reçut avec ses sentimens ordinai-  
res de pieté. Je voulois luy ad-  
ministrer en mesme temps l'Ex-  
trême-onction, mais elle me dit  
que rien ne pressoit encore, &  
sur sa parole je crus pouvoir dif-  
ferer jusqu'au lendemain matin.  
Elle passa le reste du jour & la  
nuit suivante dans de fervens en-  
tretiens avec Nostre-Seigneur,  
& avec la sainte Vierge. Le mer-  
credi matin elle reçut la dernie-  
re onction avec les mesmes sen-  
timens de pieté, & sur les trois  
heures après midi, après avoir  
prononcé les saints noms de JE-  
SUS & de MARIE, elle entra dans  
une douce agonie, après quoy  
elle perdit tout à fait l'usage de  
la parole. Comme elle conserva  
une parfaite connoissance jus-  
qu'au dernier soupir, je m'ap-

perçus qu'elle s'efforçoit de former intérieurement tous les actes que je luy suggerois. Après une petite demie heure d'agonie, elle expira paisiblement comme si elle fut entrée dans un doux sommeil.

Ainsi mourut Catherine Tegahkoïita dans la 24<sup>e</sup>. année de son âge, ayant rempli cette Mission de l'odeur de ses vertus, & de l'opinion qu'elle y laissa de sa sainteté. Son visage qui avoit esté extrêmement extenué par ses maladies & par ses austeritez continuelles, parut si changé & si agreable quelques momens après sa mort, que les Sauvages qui estoient presens ne pouvoient en marquer assez leur étonnement, & qu'on eust dit qu'un rayon de la gloire, dont il y avoit lieu d'esperer qu'elle venoit de prendre possession, rejaillissoit



jusques sur son corps. Deux François qui venoient de la Prairie de la Madeleine pour assister le Jeudy matin au service, la voyant étenduë sur sa natte avec ce visage si frais & si doux, se dirent l'un à l'autre: voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement. Mais ils furent bien surpris quand ils apprirent un moment après que c'estoit le corps de Catherine qui estoit décedée: ils retournerent aussi-tost sur leurs pas, ils se mirent à genoux à ses pieds, & se recommanderent à ses prières. Ils voulurent mesme donner une marque publique de la veneration qu'ils avoient pour la défunte, en faisant faire à l'instant un cercueil pour enfermer ces saintes reliques.

Je me sers de ce terme, Mon R. P. avec d'autant plus de confiance, que Dieu ne tarda pas à

honorer la memoire de cette vertueuse fille par une infinité de guérisons miraculeuses qui se font faites après sa mort, & qui se font encore tous les jours par son intercession. C'est ce qui est connu non seulement des Sauvages, mais encore des François qui sont à Quebec & à Montreal, & qui viennent souvent à son tombeau pour y accomplir leurs vœux, ou pour la remercier des graces qu'elle leur a obtenuës du Ciel. Je pourrois vous rapporter icy un grand nombre de ces guérisons miraculeuses qui ont esté attestées par des gens dont les lumieres & la probité ne peuvent estre suspectes : mais je me contente de vous faire part du témoignage de deux personnes remplies de vertu & de merite, qui ont éprouvé eux-mesmes le pouvoir que cette sainte fille a au-

prés de Dieu, & qui ont crû devoir en laisser un monument public à la posterité, pour satisfaire tout à la fois & leur pieté & leur reconnoissance.

Le premier témoignage est de Monsieur de la Colombiere Chanoine de la Cathedrale de Quebec, Grand-Vicaire du Diocèse. Il s'explique en ces termes :

Ayant esté malade à Quebec l'année passée depuis le mois de Janvier jusqu'au mois de Juin d'une fièvre lente, contre laquelle tous les remedes avoient esté inutiles, & d'un flux que l'Epikakouïena mesme n'avoit pû guérir; on jugea à propos que je voüasse, au cas qu'il plust à Dieu de faire cesser ces deux maladies, de monter à la Mission de Saint Francois Xavier pour prier sur le tombeau de Catherine Tegah-

» kouïta. Dez le jour mesme la  
» fievre cessa , & le flux estant  
» beaucoup diminué , je m'em-  
» barquay quelques jours après  
» pour m'acquitter de mon vœu.  
» A peine eus je fait le tiers du  
» chemin, que je me trouvay par-  
» fairement guéri. Comme ma  
» santé est quelque chose de si  
» inutile , que je n'aurois osé la  
» demander , si la déference que  
» je dois avoir pour les serviteurs  
» de Dieu, ne m'y avoit obligé, on  
» ne peut raisonnablement s'em-  
» pescher de croire, que Dieu en  
» m'accordant cette grace, n'a  
» point eu d'autre vûë, que cel-  
» le de faire connoistre le cre-  
» dit que cette bonne fille a au-  
» près de luy. Pour moy je crain-  
» drois de retenir la verité dans  
» l'injustice , & de refuser aux  
» Missions de Canada la gloire  
» qui leur est dûë, si je ne témoi-

gnois, comme je fais, que je suis «  
redevable de ma guérison à «  
cette Vierge Iroquoise. C'est «  
pourquoy je donne la presen- «  
te attestation avec tous les sen- «  
timens de reconnoissance dont «  
je suis capable, pour augmen- «  
ter, si je puis, la confiance que «  
l'on a en ma Bienfaitrice, mais «  
encore plus pour exciter le de- «  
sir d'imiter ses vertus. Fait à «  
Villemarie le 14. Septembre «  
1696. «

J. DE LA COLOMBIERE, «  
P. J. Chanoine de la Cathe- «  
drale de Quebec. «

Le second témoignage est de  
Monsieur du Luth Capitaine  
d'un Détachement de la Marine,  
& Commandant au Fort Fron-  
tenac. C'est ainsi qu'il parle :

Je souffigné certifie à qui il «  
appartiendra, qu'estant tour- «  
menté de la goutte depuis 23. «

» ans, avec de si grandes dou-  
» leurs qu'elle ne me donnoit pas  
» du repos l'espace de trois mois,  
» je m'adressay à Catherine Te-  
» gahkoüita Vierge Iroquoise,  
» décedée au Sault Saint Louis  
» en opinion de sainteté, & je  
» luy promis de visiter son tom-  
» beau, si Dieu me rendoit la  
» santé par son intercession. J'ay  
» esté si parfaitement guéri à la  
» fin d'une neuvaine que je fis  
» faire en son honneur, que de-  
» puis quinze mois je n'ay senti  
» aucune atteinte de mes gouttes.  
» Fait au Fort Frontenac ce 15.  
» Aoust 1696.

» J. DU LUTH, Capitaine  
» d'un Détachement de la Ma-  
» rine, Commandant au Fort  
» Frontenac.

J'ay crû que le recit des ver-  
tus de cette sainte fille née au mi-  
lieu de la Gentilité & parmi les

Sauvages, pourroit servir à édifier les personnes qui estant nées dans le sein du Christianisme, ont encore de plus grands secours pour s'élever à une haute sainteté. J'ay l'honneur d'estre &c.

**MON REVEREND PERE,**

Vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur en N. S.

**CHOLENEC,** Missionnaire de  
la Compagnie de JESUS.



## DESCRIPTION

A B R E G E E

DU FLEUVE MARAGNON,  
& des Missions establies aux  
environs de ce Fleuve.

*Tirée d'un Memoire Espagnol du P. Sa-  
muel Fritz Missionnaire de la Compa-  
gnie de JESUS.*



ET TE fameuse Rivie-  
re, dont la Carte vient  
de nous estre donnée en  
l'année 1707 par le P.  
Samuel Fritz Missionnaire Jesui-  
te, qui l'a navigée depuis sa sour-  
ce jusqu'à son embouchure, est  
la plus grande que l'on ait encore  
découverte. Les uns l'ont appel-







lée la riviere d'Orellana : d'autres luy ont donné le nom de Maragnon ; & quelques autres l'ont nommée la riviere des Amazones : c'est sans doute à cause des Amazones qui ont leurs habitations le long de son rivage , assez près de la nouvelle Grenade , & par consequent de la riviere d'Orinocque.

L'Orinocque en certains endroits ne paroist pas si grand que la riviere des Amazones , mais il l'est beaucoup plus vers l'Isle de la Sainte Trinité, où il se décharge dans la Mer par soixante-six embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures il y a une infinité d'Isles habitées par des Indiens infideles.

On rapporte des Amazones qu'elles font un divorce presque perpetuel avec leurs maris ; quelles ne les vont voir qu'une fois

pendant l'année, & que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante; que dans le temps de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils celebrent leurs mariages, ils coupent les mammelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, & combattre plus aisément leur ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-cy sont obligez de les nourrir, de leur preparer à manger, & de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve Maragnon a sa source dans le lac *Lauricocha*, assez près de la ville de *Guanuco*, dans le Royaume du Perou. Il va en serpentant: son cours est de 1800 lieues: il se décharge dans la Mer du Nord par 84. embouchures.

Là il a 84 lieuës de largeur, & il porte la douceur de ses eaux à plus de 30 lieuës en pleine mer. Un grand nombre de rivieres viennent s'y décharger du costé du Nord & du Midy. La plupart de ces rivieres ont leur source à plus de 100. lieuës de leur embouchure. On y trouve toute sorte de poissons, & beaucoup de gibier dans les campagnes voisines.

Ce grand fleuve est couvert d'une infinité d'Isles de differente grandeur: les moindres sont de quatre, cinq, dix, & vingt lieuës, elles sont assez proches les unes des autres: les inondations qui y arrivent tous les ans servent beaucoup à les fertiliser. Les peuples qui les habitent se font du pain des racines d'*Yuca*: quand ce pain est sec, ils le détrempe dans l'eau laquelle

après avoir bouilli à petit feu, se fermente, & forme un breuvage qui enyvre de mesme que le vin. Cette liqueur est fort en usage dans leurs festins.

Près de la ville de Borgia il se trouve un détroit qui se nomme *Pongo*: il a trois lieuës de longueur, & il se partage en vingt-cinq bras dans sa largeur. La riviere dans cet endroit est si rapide que les bateaux passent le détroit en un quart-d'heure. A 360. lieuës de la mer se trouve un autre détroit vers l'embouchure de la riviere *Tupinamba*, où le fleuve des Amazones est tellement rétréssi par les terres, qu'il n'a gueres qu'un quart de lieuë de largeur. En certains endroits il est large d'une lieuë.

L'un & l'autre rivage, depuis la ville de *Jaen*, où la riviere commence à porter bateau jusqu'à

qu'à la mer, sont couverts d'arbres fruitiers de toute espèce : les cacaotiers y abondent aussi bien que les cedres, & d'autres arbres propres du pays. On y voit des vignes sauvages, & une écorce aromatique qui sert à la teinture : il s'y trouve quantité de bocages qui produisent toute sorte de simples.

Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans cette rivière, il n'y en a point de plus remarquable ny de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *Pece Buey*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître sur le rivage, & se nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ses petits. On y trouve aussi beaucoup de tortuës, de serpens, de crocodiles, & une espèce de couleu-

218. *Lettres de quelques*  
vre qui devore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tygres, des sangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute espèce dont plusieurs sont inconnus en Europe, mais dont le goût est excellent; & dans les lacs quantité d'oyes & d'oyseaux de riviere. Outre cela ils ont diverses sortes de fruits, comme sont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes qui ressemblent assez à nos châtaignes, des dattes, des espèces de truffe, &c. Le pays est peuplé d'une infinité de Nations barbares, sur-tout le long des rivières. Les Portugais y ont quelques Colonies vers l'embouchure du fleuve, & en le remontant 600 lieues plus avant ils ont élevé un petit Fort à l'embouchure du *Rio negro*. Le Maragnon a



*Missionnaires de la C. de J.* 219  
dans ce vaste espace 20. à 30.  
brasses de profondeur.

Les Missions que les Jesuites  
ont establies aux environs du  
fleuve Maragnon sont très-pé-  
nibles : ils y entrerent en l'an-  
née 1658. Leur principal esta-  
blissement est dans la ville de  
Borgia, qui est comme la Capi-  
tale de la Province de *los May-  
nas*, laquelle est à 300. lieuës de  
Quito. Cette Province s'estend  
le long des rivieres de *Pastaça*,  
de *Guallaga*, & d'*Ucayale*.

Plusieurs des Missionnaires  
ont eu le bonheur de sceller de  
leur sang les veritez de l'Evan-  
gile qu'ils sont venus prescher  
dans ces terres infideles. Ces  
Barbares massacrerent entre au-  
tres le P. François de Figueroa  
près de *Guallaga* en l'année 1666.  
le P. Pierre Suarez dans le pays  
d'*Abijiras* en 1667. le P. Augustin

220 *Lettres de quelques*  
de Hurtado dans le pays des  
*Andoas* en 1677. le P. Henry Ri-  
chler dans le pays des *Piros* en  
1695. & en cette année 1707. on  
a confirmé la nouvelle de la  
mort du P. Nicolas Durango,  
qui a esté tué par les Infideles  
dans le pays de *Gayes*. Le lieu,  
où ces hommes Apostoliques ont  
répandu leur sang, est designé  
sur la Carte par une Croix.

Le P. Richler l'un des der-  
niers Missionnaires dont Dieu a  
couronné les travaux par une  
mort si glorieuse, naquit à Cof-  
lau en l'année 1653. Il se con-  
sacra au service de Dieu dans la  
Compagnie de JESUS à l'âge de  
16. ans. Tout le temps qu'il en-  
seigna les belles lettres & qu'il  
fit ses études de Theologie dans  
la Province de Boheme où il  
avoit esté reçu, il soupira après  
les Missions des Indes, auquel-

les il prit le dessein de se dévouer dans l'esperance d'obtenir du Seigneur la grace d'y verser son sang pour la Foy. Ce fut en l'année 1684. qu'il arriva dans cette laborieuse Mission. Il exerça d'abord son zele parmi les peuples de *los Maynas*, il fut envoye ensuite chez les Nations infideles qui habitent le long du grand fleuve *Ucayale*. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptoit neuf Peuplades très-nombreuses de Fideles, qu'il avoit formez au Christianisme, & qui vivoient dans une grande pureté de mœurs.

Il seroit difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit & dans leurs cœurs les maximes de l'Evangile. Il fit

pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve, dont la moindre estoit de deux cens lieuës: & dans ces courses il luy falloit pénétrer des forests épaisës, & traverser des rivieres extrêmement rapides. On a peine à concevoir qu'un seul Missionnaire chargé du soin de tant d'ames, ait pû trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demie lieuë par jour.

Dans tous ses voyages il comptoit uniquement sur la providence pour les besoins de la vie, & il ne voulut jamais porter avec luy aucune provision. Il marchoit pieds nuds dans des sentiers semez de ronces & d'épi-

nes, exposé aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux, dont les piqueures causent des ulcères qui mettent quelquefois la vie en danger: c'est ce qu'ont éprouvé plusieurs voyageurs, bien qu'ils prissent toute sorte de précautions pour se mettre à couvert de la persécution de ces petits animaux. Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour se couvrir, il estoit obligé d'aller à demi nud: ou bien il se voyoit réduit à se faire luy-mesme une robe d'écorce & de branches de palmier: c'estoit plustost un rude cilice qu'un vestement.

Cependant non content de ces rigueurs attachées à la vie Apostolique qu'il menoit, il affligeoit tous les jours son corps

par de nouvelles macerations. Son jeufne estoit continuel & très-auftere : dans ses plus longs voyages il ne vivoit que d'herbes champestres & de racines sauvages : c'estoit un grand regal pour luy quand il trouvoit quelque petit poisson. Une vie si pénible & si mortifiée devoit finir par la plus sainte mort : ce fut aussi la récompense que le Seigneur avoit attachée à ses travaux.

On avoit tenté plusieurs fois la conversion des *Xibares*, & toujours inutilement : c'est un peuple naturellement feroce & inhumain qui habite des montagnes inaccessibleles. Les Espagnols, dans la vûe de les soumettre à la Foy, avoient basti autrefois dans leur pays une ville nommée *Sogrona* ; mais ils ne purent tenir contre les cruantez

qu'exerçoient ces Infideles, & ils furent contraints de la ruiner. Dom Matthieu Comte de Leon President du Conseil Royal de *Quito*, homme né pour les grandes entreprises, & plein de zele pour la conversion des Idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des Missionnaires à ces Barbares: il en conféra avec l'Evesque de *Quito*, & le Viceroy du Perou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demanderent aux Superieurs des hommes capables d'executer une entreprise aussi pénible & aussi périlleuse qu'estoit celle-là; & pour ne pas les exposer témérairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la Foy les accompagnassent, & leur servissent comme d'escorte. Le P. Richler & le P. Gas-

par Vidal furent choisis pour cette expedition : ils partirent avec joye , & bien que l'experience du passé leur fit juger qu'il y avoit peu de chose à esperer pour l'avenir , ils crurent qu'ils feroient assez récompensez de leurs peines , pourvû qu'ils eussent le merite de l'obéissance.

Ce qu'ils avoient prévû arriva ; cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fideles qui accompagnoient les Missionnaires , se rebuterent de tant de marches & de tant de navigations pénibles ; ils en vinrent aux plaintes & aux murmures ; ils députerent secrettement quelques uns d'entre eux à Quito , pour supplier qu'on les rappellast , ou du moins qu'on leur envoyast à la place du P. Ri-



chler, un autre Missionnaire fort âgé qu'ils nommoient, ne pouvant, disoient-ils, résister plus long temps à tant de travaux, que le zele infatigable du P. Richler leur faisoit souffrir : enfin voyant qu'on ne se pressoit pas de les satisfaire, ils prirent le dessein de se délivrer eux memes du Missionnaire, & pour colorer leur révolte particuliere, ils inspirerent la haine secrette qu'ils luy portoient, à quelques-uns des peuples circonvoisins, dont ils prétendoient se servir pour se défaire de l'Homme Apostolique.

Dieu permit, pour augmenter la couronne de son Serviteur, que le chef de ceux qui conjurerent sa perte, fût celuy-là mesme sur la fidelité duquel il devoit le plus compter. Henry ( c'est son nom ) estoit un jeu-

ne Indien que le Missionnaire avoit élevé dès sa plus tendre enfance: il l'avoit baptisé & luy avoit donné son nom de Henry: il le regardoit comme un enfant cheri qu'il avoit engendré en J. C. & qu'il avoit formé aux vertus chrestiennes: il le tenoit toujours en sa compagnie, & le faisoit manger avec luy; il l'employoit mesme dans les fonctions Apostoliques. Ce perfide oubliant tant de bienfaits, se mit à la teste d'une troupe d'Indiens qu'il avoit séduits par ses artifices, pour oster la vie à son pere en J. C. & à son Maistre. Il prit le temps que le Pere alloit travailler à la conversion des *Piros*, & l'ayant joint dans le chemin, il luy donna le premier coup: c'estoit le signal qui avertissoit les Indiens de sa fuite de se jeter sur le Missionnaire, & de

luy arracher la vie.

Ces Barbares massacrerent en mesme temps deux Espagnols qui accompagnoient le Pere, l'un qui estoit de Quito, & l'autre qui estoit venu de Lima. Ils entrerent ensuite chez les *Chippes*, où ils exercerent le dernier acte de leur cruauté sur le Venerable Dom Joseph Vasquez Prestre Licentié, que son zele & sa vertu avoient porté depuis plusieurs années à se joindre aux Missionnaires Jesuites, & à travailler avec eux à la conversion des Gentils.

Telle fut la fin glorieuse du P. Richler, qui ayant passé des climats glacez du Septentrion dans les terres bruslantes de l'Inde Occidentale, a ouvert la porte du Ciel à plus de douze mille Infideles qu'il a convertis à la Foy.

Le P. Samuel Fritz, de qui nous avons la Carte & les particularitez du fleuve des Amazones, estoit venu aux Indes avec le P. Richler; il suivit le cours de la riviere Maragnon jusques vers son embouchure : on fut quelques années sans recevoir de ses nouvelles, ce qui fit croire ou qu'il avoit péri dans les eaux, ou que les Barbares l'avoient massacré : on avoit même enjoint pour luy dans la Compagnie les prieres ordinaires qui s'y font pour les deffunts. Il reparut enfin lorsqu'on ne s'attendoit plus à le revoir, & l'opinion qu'on avoit eüe de sa mort, le fit regarder comme un homme ressuscité. On sçut de luy que le Gouverneur d'une place Portugaise l'avoit pris pour un espion, & que l'ayant renfermé pendant deux ans dans une

étroite prison, il avoit eu bien de la peine après un temps si considerable à luy rendre la liberté. Ce Pere a établi sa Mission sur cette grande riviere, laquelle en plusieurs endroits ressemble à une vaste mer. Il a soin de trente Nations Indiennes qui habitent autant d'Isles de celles dont le Maragnon est couvert depuis l'endroit où sont les *Pelados* jusqu'à son embouchure.





## L E T T R E

D U P E R E

CLAUDE ANT. BARBIER  
Missionnaire de la Compagnie de J E S U S,

*Au Pere Petit de la même Compagnie,  
cy-devant Missionnaire des Indes.*

A Pinneypundi ce 1.  
Decembre 1711.



ON REVEREND PERE,

*La Paix de N. S.*

J'ay eu l'avantage peu après  
mon arrivée aux Indes d'entrer

dans le Carnate, & d'estre chargé par mes Superieurs du gouvernement de la Mission que vous aviez quittée un an auparavant pour passer en Europe. C'est pour moy une raison de vous adresser la premiere lettre que j'écris en France, afin de vous rendre compte de ce qui s'est passé de plus remarquable dans une Mission dont vous estes regardé comme le pere.

Je ne vous diray rien, mon R. P. de la joye secrette que j'ay sentie en embrassant ce nouveau genre de vie : vous avez éprouvé vous-mesme avec quelle bonté Dieu nous dédommage du petit sacrifice qu'on luy fait en cette occasion. Du moins le Seigneur a eu compassion de ma foiblesse, & il a bien voulu me faciliter toutes les choses, qui dans les commencemens d'une

234 *Lettres de quelques*  
vie si extraordinaire révoltent  
le plus la nature.

Après le tribut ordinaire d'une maladie qu'il m'a fallu payer les premiers mois, je me suis trouvé tellement accoustumé à cette nouvelle maniere de vivre, de se vestir, & de marcher, qu'il ne me venoit aucun doute que je ne fusse veritablement destiné de Dieu à travailler dans cette Mission. La difficulté inséparable de l'étude de ces langues ne m'a pas permis encore de parler avec cette facilité qui seroit nécessaire pour traiter librement avec les Gentils : mais graces à Dieu j'en sçais assez pour instruire par moy-mesme les Néophytes.

Ce fut le 1. jour de Mars de cette année que j'entray dans la Mission de Carnate. Je n'y avois encore demeuré que quelques



semaines, lorsque les Catechistes m'amenerent de divers endroits un grand nombre de Catechumenes fort bien instruits, & disposez à recevoir le saint Baptême. Qu'il est consolant pour un nouveau Missionnaire de commencer les fonctions par administrer le Baptême à près de deux cens personnes ! Je recueillois ainsi la moisson que vous aviez semée : la joye & la consolation estoit pour moy toute entiere, tandis que le travail, & par conséquent le merite estoient vostre partage.

Je ferois violence à vostre modestie, mon R. P. si je marquois dans un plus grand détail les traces de vostre zele que je trouvois presque à chaque pas, en parcourant les endroits où vous avez demeuré : mais du moins vous ne serez pas insensible aux

regrets de vos Néophytes , qui demandent sans cesse au Seigneur dans leurs prieres les plus frequentes le prompt retour de leur Pasteur & de leur Pere.

Comme la Feste de Pasques approchoit dans le temps que j'arrivay à *Pinneypondi* , je ne crus pas devoir si-tost entreprendre aucun voyage : en effet je fus assez occupé à contenter la dévotion des Chrestiens qui se rendirent en foule à mon Eglise. On est frappé & attendri tout à la fois , lorsqu'arrivant nouvellement d'Europe , on voit la ferveur avec laquelle ces bons Néophytes font huit & neuf journées de chemin à pied , pour avoir le bonheur d'entendre une Messe. Bien plus encore , quand on est témoin de l'assiduité avec laquelle ces pauvres gens , après tant de fatigues, se trouvent aux

Instructions & aux Prieres qui se font dans l'Eglise presque tout le jour, & une grande partie de la nuit. Ils se retirent ensuite pour prendre quelques heures de sommeil sous le premier arbre qu'ils rencontrent: encore y en a-t-il plusieurs parmi eux qui employent ce temps-là à des penitences extraordinaires. Vous aurez vû sans doute comme moy, mon R. P. des Chrestiens de l'un & de l'autre sexe passer plusieurs heures de la nuit à faire sur leurs genoux le tour de l'Eglise en recitant des prieres vocales, & en méditant la Passion du Sauveur.

Après la cérémonie du Vendredy Saint, m'estant retiré pour prendre un peu de repos, on vint m'avertir du danger où estoit un enfant de cinq ans qu'on avoit porté à l'Eglise pour y estre baptisé. Il venoit d'estre

attaqué tout à coup d'une maladie violente dont on ne pouvoit découvrir la cause : on jugeoit pourtant par le mouvement irrégulier de ses yeux & par les convulsions de tout son corps, qu'il avoit esté mordu de quelque serpent, & on ne luy donnoit plus que quelques instans à vivre. Je courus aussi tost à l'Eglise, & je le baptisay. Durant la cérémonie & sur-tout lorsque je luy mis le sel beni dans la bouche, cet enfant que ses parens tenoient entre leurs bras à demi mort, parut à l'instant se ranimer : il se mit à pleurer, & ensuite il s'endormit. Deux heures après il se réveilla en parfaite santé, & il alla se ranger avec les autres enfans de son âge. Les Chrétiens ne douterent point qu'une si prompte guerison ne fust l'effet du S. Baptême, & ils

en rendirent graces au Seigneur comme d'une faveur speciale.

Je comptois d'aller après les Festes de Pasques à *Adichenelour* pour y célébrer la Feste de la Pentecoste dans la nouvelle Eglise que vous y avez fait construire : mais j'appris qu'elle avoit esté tout à fait ruinée par une inondation qui arriva l'hyver passé. Je fus bien dédommagé de la peine que me causa ce contre-temps, par le bonheur que j'eus de gagner seurement une ame à Dieu le propre jour de cette Feste. J'estois occupé à entendre les confessions des Chrestiens qui estoient venus de fort loin & en grand nombre, lorsqu'un Gentil se presenta à la porte de l'Eglise avec sa femme qui apportoit son fils de quatre grandes lieuës, dans l'esperance qu'on luy avoit donnée qu'il re-

cevroit quelque foulagement à l'Eglise des Chrestiens. Cet enfant estoit à l'extrémité. Je fis comprendre à ses parens que le Baptesme estoit le seul remede dont il eust besoin, & que si leur fils venoit à mourir, ils auroient du moins la consolation d'estre assurez qu'il vivroit éternellement dans la gloire. Ils y consentirent, & je baptisay l'enfant. A peine s'estoient-ils retirez qu'il mourut entre les bras de sa mere. Un quart-d'heure plus tard il eut esté privé à jamais du bonheur de voir Dieu. Ces bonnes gens me rapportèrent le corps de leur enfant que je fis enterrer avec solemnité, & ils me parurent disposez eux-mêmes à renoncer à l'Idolâtrie, & à embrasser nostre sainte Religion. Vous sçavez mieux que personne, mon R. P. combien  
ces

ces traits de la Providence sont consolans pour un Missionnaire.

Je suis occupé actuellement à faire instruire une famille entiere dont la conversion a commencé par un bon vieillard qui en est le chef. Le mauvais temps obligea un de mes Catechistes d'entrer dans une Peuplade voisine : il fut touché des plaintes qu'il entendit faire dans la maison d'un Gentil, il y entra, & trouvant toute la famille éplorée, il connut par leurs larmes & par leurs gemissemens qu'ils estoient sur le point de perdre leur pere qui se mouroit ; il approcha du lieu où estoit ce vieillard, & il remplit alors la fonction d'un zélé Catechiste. Il annonça JESUS-CHRIST à ce pauvre moribond, & il l'instruisit des veritez du salut. La grace qui agissoit en mesme temps

dans son cœur, le porta à demander le Baptesme : & comme le peril estoit pressant, il luy fut conseré sur l'heure par le Catechiste. Les forces semblerent reuenir au malade, ou plustost la fermeté de sa foy luy fit tirer des forces de sa propre foiblesse. Il se fit porter le jour suivant à l'Eglise, & là entre les bras de ses enfans il reçût les saintes Onctions. A peine l'eurent-ils reporté dans sa maison qu'il expira.

Cette mort donna lieu à une grande contestation qui s'éleva entre les enfans & les parens du deffunt. Ceux-cy qui estoient accreditez dans la Bourgade, prétendoient que le corps fust bruslé selon la coustume de leur Caste. Les enfans tout Gentils qu'ils estoient s'y opposerent ; & dirent que leur pere estant mort



Chrestien, il seroit enterré suivant la coustume qui s'observoit dans l'Eglise des Chrestiens. Comme cette contestation faisoit de l'éclat, elle vint bien-tost à la connoissance du Raja d'*Aneycoulam*. Vous n'ignorez pas, mon R. P. que nous avons dans cette Cour de puissans ennemis. Cependant la Providence ménagea si bien les choses, que la Religion eut le dessus. Le Raja répondit que puisqu'il honoroit de sa bien-veillance le Sanias de *Pinneypondi*, & qu'il luy permettoit d'avoir des Disciples, il vouloit qu'on le laissast vivre selon ses usages. Les enfans du deffunt me firent scavoir cette réponse dont je rendis graces à nostre Seigneur. La cérémonie de l'enterrement se fit à l'ordinaire, & maintenant la veuve avec ses enfans se disposent à recevoir le

Baptême. Je rapporte ces faits, mon R. P. parce qu'ils ont quelque chose de singulier; car pour les fruits ordinaires que l'on recueille dans cette Mission, il seroit inutile de les écrire à une personne qui en a plus vû & plus fait que ne peut sçavoir un nouveau Missionnaire.

Après les continuelles occupations que m'avoient données les grandes Fêtes, Dieu m'éprouva par la maladie dont je vous ay parlé au commencement de cette lettre. Mon expérience m'apprit alors, ce que je n'avois pû comprendre sur le recit d'autrui, de la nature d'une fluxion dont on est tourmenté dans ce pays. C'est une si grande abondance de sérositez qui tombent du cerveau, & qui s'écoulent continuellement par les yeux, qu'il est impossible de

les tenir fermes pendant un temps considerable. Ouvrez-les, c'est encore pis : chaque rayon de lumiere est une espee de dard qui vient frapper la prunelle : il n'y a pas jusqu'au mouvement naturel des paupieres qui ne cause un nouveau supplice, parce que l'humeur qui decoule etant fort gluante, forme par sa consistance des pointes qui picotent sans cesse la membrane de l'œil. Je passay ainsi huit jours, sans pouvoir prendre un moment de repos : cette insomnie me causa la fièvre accompagnée d'un degoust extreme pour toute sorte d'alimens. Mais nostre Seigneur qui sçait proportionner les maux à nostre foiblesse, me rendit la sante au bout de six semaines.

J'entrepris aussi-tost le voyage que j'avois projeté de faire à

l'Oüest, pour visiter la Chrestienté de *Courtempettey*, & repasser par le Sud pour recueillir les debris de l'Eglise que vous y avez bastie. Cette tournée me parut estre de prés de quatre-vingt lieuës, prenant depuis *Pinneypondi* jusqu'à *Chingama*, d'oü passant au Sud par *Adiche-nelour*, on visite les habitations qui bordent la riviere de *Ponaron*, puis on revient par l'Est de *Gingi*. Dans cette excursion j'éprouvay aux pieds & aux jambes les douleurs que ces nouvelles courses ne manquent pas de causer. A la fin je me suis fait à la fatigue, & graces à Dieu, il faut maintenant que les épines, dont vous sçavez que ces prairies sont toutes semées, soient bien longues & bien aiguës, pour ne pas ceder à la fermeté & à l'assurance avec laquelle je les foule.

Il est vray que la vûë des lieux consacrez par les sueurs & par les souffrances des anciens Missionnaires a bien de quoy encourager leurs successeurs, & en particulier le souvenir de la prison que vous avez eu à souffrir dans l'endroit mesme où je passois alors, a beaucoup contribué à me soustenir dans ce voyage.

A peine fus-je arrivé à *Courtempettey*, qu'on me fit le récit des outrages & des insultes que le Pere Mauduit avoit essuyées quelques années auparavant, lorsqu'on l'arresta prisonnier à *Chingama*. On me menaçoit d'une destinée toute pareille: mais Nostre-Seigneur ne prodigue pas ces fortes de faveurs à tout le monde, il faut les meriter par une ferveur extraordinaire, & par une fidelité plus grande que

la mienne. Du moins si en les desirant on pouvoit s'en rendre digne, il me semble que j'estois disposé à tout. Je pensois souvent que le R. P. Laynez, à present Evêque de Saint Thomé & Fondateur de la Mission de *Courtempettey*, avoit esté pris il y a quelques années dans ce lieu-là mesme, & y avoit reçu des playes dont il conserve encore les cicatrices mille fois plus glorieuses pour luy, que les pierres precieuses qui ornent la mitre que le souverain Pontife l'a forcé tout récemment d'accepter. Mais enfin le séjour que j'y ay fait a esté tranquille, & les Gentils ne m'ont point inquieté.

Cependant la conversion d'un fameux Gentil de ce pays me fit croire que j'allois essuyer une rude persécution. Cet Idolâtre,

pour m'assurer que son changement estoit sincere , m'avoit remis son Idole infâme , qui n'est redevable du culte que luy rendent les Indiens , qu'au déreglement & à la corruption de leurs cœurs. Ses parens faisoient déjà beaucoup de bruit , mais Dieu permit que cet orage n'eut pas de suite.

Je pris ma route vers *Tandarey* , où je dressay un Oratoire sur les débris d'une Chapelle qui fut bastie autrefois par le venerable Pere Jean de Britto martyrifié dans le Royaume de *Marava*. Si mes facultez me l'eussent permis, j'aurois relevé cette Eglise , tant à cause de la veneration que nous devons avoir pour ce saint homme , qu'à cause de la situation du lieu mesme , où les Chrestiens peuvent s'assembler

commodément. Mon dessein est d'employer à cet usage le premier secours qui me viendra d'Europe.

En passant à *Tirounamaley*, j'eus le chagrin d'y voir triompher la superstition par la beauté des édifices consacrez aux Idoles, par la magnificence des portiques où une imagination ridicule fait nourrir & honorer une multitude prodigieuse de singes, & beaucoup plus encore par les monumens que l'impiété élève chaque jour aux endroits où l'on a obligé les femmes à se brusler toutes vives après la mort de leurs maris. Il y en avoit sept ou huit tout récents qui me pénétrèrent de la plus sensible douleur.

Au sortir de *Tandarey*, le voisinage de *Gingi* & d'autres grandes villes me fit garder plus de ménagemens pour secourir les



Chrestiens, sans m'exposer à estre découvert. Je n'eus plus d'autre demeure que les bois, encore estois-je obligé d'y faire mes fonctions durant la nuit, me contentant pendant le jour d'entretenir les Infideles, que la curiosité attiroit au lieu de ma retraite.

Enfin après avoir fait le tour de cette Mission, & y avoir recueilli une moisson beaucoup plus abondante que je n'osois l'esperer, je suis revenu icy pour y celebrer la Feste de tous les Saints. Je puis vous assurer, en finissant cette lettre, que vos chers Disciples conservent precieusement le souvenir des instructions qu'ils ont reçûs de leur Maistre, & que leur ferveur, loin de s'affoiblir, augmente de plus en plus chaque jour. Priez Dieu que vostre

252 *Lettres de quelques, &c.*  
ouvrage ne déperisse pas entre  
mes mains. Je me recommande à  
vos saints Sacrifices, en l'union  
desquels je suis avec beaucoup de  
respect,

MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-  
obéissant serviteur en N. S.  
C. A. BARBIER, Missionnaire  
de la Compagnie de JESUS.



# LET T R E

D U

PERE D'ENTRECOLLES,  
Missionnaire de la Compagnie  
de J E S U S :

*Au Pere Orry de la mesme Compagnie,  
Procureur des Missions de la Chine  
& des Indes.*

A Jao tcheou ce 1. Sept. 1712.



MON REVEREND PERE,

*La paix de N. S.*

Le séjour que je fais de temps  
en temps à *Kim te tchim* pour les

besoins spirituels de mes Néophytes, m'a donné lieu de m'instruire de la maniere dont s'y fait cete belle porcelaine qui est si estimée, & qu'on transporte dans toutes les parties du monde. Bien que ma curiosité ne m'eust jamais porté à une semblable recherche, j'ay crû cependant qu'une description un peu détaillée de tout ce qui concerne ces fortes d'ouvrages, seroit de quelque utilité en Europe.

Outre ce que j'en ay vû par moy-mesme, j'ay appris beaucoup de particularitez des Chrestiens, parmi lesquels il y en a plusieurs qui travaillent en porcelaine, & d'autres qui en font un grand commerce. Je me suis encore assuré de la verité des réponses qu'ils ont faites à mes questions, par la lecture des livres Chinois qui traittent de cet-

te matiere ; & par ce moyen là je croy avoir acquis une connoissance assez exacte de toutes les parties de ce bel art , pour en parler avec quelque confiance.

Parmi ces livres j'ay eu entre les mains l'Histoire ou les Annales de *Feou leam* , & j'ay lû avec soin dans le quatriéme Tome l'article qui regarde la porcelaine. *Kim te tchim* qui dépend de *Feou leam* , n'en est éloigné que d'une bonne lieuë ; & *Feou leam* est une ville de la dépendance de *Fao tcheou*. C'est un usage à la Chine que chaque ville imprime l'histoire de son district : cette histoire comprend la situation , l'étendue , les limites , & la nature du pays , avec les endroits les plus remarquables , les mœurs de ses habitans , les personnes qui s'y sont distinguées par les armes & par les lettres ,

ou celles qui ont esté d'une probité au-dessus du commun. Les femmes mesme y ont leur place ; celles , par exemple , qui par attachement pour leur mari défunt ont gardé la viduité. Souvent on achete l'honneur d'estre cité dans ces Annales. C'est pourquoy le Mandarin avec ceux dont il prend conseil , les revoit tous les quarante ans ou environ , & alors il en retranche où il y ajoûte ce qu'il juge à propos.

On rapporte encore dans cette Histoire les événemens extraordinaires , les prodiges qui arrivent , les monstres qui naissent en certains temps : ce qui arriva , par exemple , il n'y a que deux ans à *Fou tcheou* , où une femme accoucha d'un serpent qui la tétait ; de mesme ce qui se vit à *Kim te tchim* , où une truie mit bas un petit ele-

phant avec sa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'élephans dans le pays; ces faits seront probablement rapportez dans les Annales de ces deux villes. Peut-estre mesme mettra-t'on dans celles de *Feou leam* qu'une de nos Chrestiennes y accoucha d'un fils au seizième mois de sa grossesse.

Sur-tout on marque dans ces histoires les marchandises & les autres denrées qui sortent du pays ou qui s'y débitent. Si la Chine en general, ou si la ville de *Feou leam* en particulier n'avoit pas esté sujette à tant de révolutions différentes, j'aurois trouvé sans doute ce que je cherchois dans son histoire sur l'origine de la porcelaine: quoy qu'à dire vray c'est pour des Chinois que se font ces Recueils, & non pas pour les Europeans; & les

K

Chinois ne s'embarassent gueres de ces fortes de connoissances.

Les Annales de *Feou leam* rapportent que depuis la seconde année du regne de l'Empereur *Tam ou te* de la Dynastie des *Tam*, c'est à dire selon nous depuis l'an 442. de Jesus-Christ, les ouvriers en porcelaine en ont toujourns fourni aux Empereurs; qu'un ou deux Mandarins envoyez de la Cour presidoient à ce travail : on décrit ensuite fort au long la multitude & la variété des logemens destinez dez ces premiers temps aux ouvriers qui travailloient à la porcelaine imperiale : c'est tout ce que j'ay trouvé sur l'antiquité de son origine. Il est pourtant vray semblable qu'avant l'année 442. la porcelaine avoit déjà cours, & que peu à peu elle a esté portée à un point de perfection capa-



ble de déterminer les plus riches Européens à s'en servir. On ne dit point qui en a esté l'inventeur, ny à quelle tentative ou à quel hazard on est redevable de cette invention. Anciennement, disent les Annales, la porcelaine estoit d'un blanc exquis, & n'avoit nul défaut: les ouvrages qu'on en faisoit, & qui se transportoient dans les autres Royumes, ne s'y appelloient pas autrement que les bijoux précieux de *Fao tcheou*. Et plus bas on ajoute: la belle porcelaine qui est d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleste, fort toute de *Kim te tchim*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle est bien différente soit pour la couleur, soit pour la finesse.

En effet sans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine, & auxquels on

ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques Provinces, comme celles de *Fou-Kien* & de *Canton* où l'on travaille en porcelaine : mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre : celle de *Fou-Kien* est d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, & qui n'est point mélangé de couleurs. Des Ouvriers de *Kim te tchim* y portèrent autrefois tous leurs matériaux, dans l'esperance d'y faire un gain considerable, à cause du grand commerce que les Europeans font à *Emouy* ; mais ce fut inutilement, ils ne purent jamais y réussir. L'Empereur regnant, qui ne veut rien ignorer, a fait conduire à Peking des Ouvriers en porcelaine, & tout ce qui s'employe pour ce travail ; ils n'oublierent rien pour réussir sous ses yeux : cependant on assure que leur ouvrage manqua.

Il se peut faire que des raisons d'intérêt ou de politique eurent part à ce peu de succès : quoy qu'il en soit, c'est uniquement *Kim te tchim* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même en vient acheter à la Chine.

Je ne puis me dispenser après cela, mon R. P. de vous faire icy la description de *Kim te tchim*. Il ne luy manque qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de Ville, & pour estre comparé aux Villes mêmes de la Chine les plus vastes & les plus peuplées. Ces endroits nommez *tchim* qui sont en petit nombre, mais qui sont d'un grand abord & d'un grand commerce, n'ont point coutume d'avoir d'enceinte, peut-estre afin qu'on puisse les étendre & les agrandir au-

262      *Lettres de quelques*  
tant que l'on veut ; peut-estre  
aussi afin qu'il y ait plus de faci-  
lité à embarquer & débarquer  
les marchandises.

On compte à *Kim te tchim* dix-  
huit mille familles. Il y a de gros  
Marchands dont le logement  
occupe un vaste espace , & con-  
tient une multitude prodigieuse  
d'ouvriers ; aussi l'on dit commu-  
nément qu'il y a plus d'un million  
d'ames, qu'il s'y consomme cha-  
que jour plus de dix mille char-  
ges de ris, & plus de mille co-  
chons. Au reste *Kim te tchim* a  
une grande lieuë de longueur  
sur le bord d'une belle riviere.  
Ce n'est point un tas de maisons,  
comme on pourroit se l'imagi-  
ner : les ruës sont tirées au cor-  
deau, elles se coupent & se croi-  
sent à certaines distances, tout  
le terrain y est occupé, les mai-  
sons n'y sont mesme que trop

ferrées & les ruës trop étroites : en les traversant on croit estre au milieu d'une foire : on entend de tous costez les cris des Portefaix qui se font faire passage. On y voit un grand nombre de Temples d'Idoles qui ont esté bastis à beaucoup de frais. Un riche Marchand, après avoir traversé de vastes mers pour son commerce, a cru avoir échapé d'un naufrage par la protection de la Reine du Ciel, laquelle, à ce qu'il dit, luy apparut au fort de la tempeste. Pour accomplir le vœu qu'il fit alors, il vient de mettre tout son bien à luy construire un Palais, qui l'emporte pour la magnificence sur tous les autres Temples. Dieu veuille que ce que j'en ay dit à mes Chrestiens se verifie un jour, & que ce Temple devienne effectivement une Basilique dediée à

la véritable Reine du Ciel. Ce nouveau Temple a esté basti des piastres amassez dans les Indes ; car cette monnoye Européane est icy fort connue, & pour l'employer dans le commerce, il n'est pas nécessaire de la fondre comme on fait ailleurs.

La dépense est bien plus considérable à *Kim te tchim* qu'à *Fao tcheou*, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consume, & même jusq'au bois nécessaire pour entretenir le feu des fourneaux. Cependant nonobstant la cherté des vivres, *Kim te tchim* est l'asile d'une infinité de pauvres familles qui n'ont point de quoy subsister dans les Villes des environs : on y trouve à employer les jeunes gens & les personnes les moins robustes. Il n'y a pas même jusq'aux aveugles & aux estropiez qui y gagnent

*Missionnaires de la C. de F.* 265  
gagnent leur vie à broyer les  
couleurs. Anciennement, dit  
l'Histoire de *Feou leam*, on ne  
comptoit que 300. fourneaux à  
porcelaine dans *Kim te tchim*,  
presentement il y en a bien trois  
mille. Il n'est pas surprenant  
qu'on y voye souvent des incen-  
dies : c'est pour cela que le Ge-  
nie du feu y a plusieurs Temples.  
Le Mandarin d'aujourd'huy en  
a élevé un qu'il luy a dedié, &  
ce fut en ma consideration qu'il  
exempta les Chrestiens de cer-  
taines corvées, aufquelles on obli-  
ge le menu peuple, quand on  
bastit ces fortes d'édifices. Le  
culte & les honneurs qu'on rend  
à ce Genie ne rendent pas les  
embrasemens plus rares : il y a  
peu de temps qu'il y eut huit  
cens maisons de bruslées : elles  
ont dû estre bien-tost rétablies,  
à en juger par la multitude des

Charpentiers & des Maçons qui travailloient dans ce quartier. Le profit qui se tire du loüage des boutiques, rend ces peuples extrêmement actifs à réparer ces fortes de pertes.

*Kim te tchim* est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes : celle qui est à l'Orient & contre laquelle il est adossé, forme en dehors une espece de demi cercle ; les montagnes qui sont à costé donnent issuë à deux rivieres qui se réünissent : l'une est assez petite, mais l'autre est fort grande, & forme un beau Port de près d'une lieuë dans un vaste bassin, où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de barques à la queue les unes des autres. Tel est le spectacle qui se presente à la vûë,



lorsqu'on entre par une des gorges dans le Port : des tourbillons de flamme & de fumée qui s'élevent en differens endroits, font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur, & les contours de *Kim te tchim* : à l'entrée de la nuit on croit voir une vaste Ville toute en feu, ou bien une grande fournaise qui a plusieurs soupiraux. Peut-estre cette enceinte de montagnes forme-t-elle une situation propre aux ouvrages de porcelaine.

On sera étonné qu'un lieu si peuplé où il y a tant de richesses, où une infinité de barques abondent tous les jours, & qui n'est point fermé de murailles, soit cependant gouverné par un seul Mandarin, sans qu'il y arrive le moindre desordre. A la verité *Kim te tchim* n'est qu'à une lieuë de *Feou leam*, & à 18.

268. *Lettres de quelques*  
lieuës de *Fao tcheou* : mais il faut  
avoïer que la police y est admi-  
rable : chaque ruë a un Chef  
establi par le Mandarin ; & si  
elle est un peu longue, elle en  
a plusieurs : chaque Chef a dix  
Subalternes qui répondent cha-  
cun de dix maisons. Ils doivent  
veiller au bon ordre, accourir  
au premier tumulte, l'appaiser,  
en donner avis au Mandarin  
sous peine de la bastonnade, qui  
se donne icy fort liberalement.  
Souvent mesme le Chef du quar-  
tier a beau avertir du trouble  
qui vient d'arriver, & assurer  
qu'il a mis tout en œuvre pour  
le calmer, on est toujous dis-  
posé à juger qu'il y a de sa faute,  
& il est difficile qu'il échape au  
chastiment. Chaque ruë a ses  
barricades qui se ferment du-  
rant la nuit : les grandes ruës  
en ont plusieurs. Un homme du

quartier veille à chaque barricade, & il n'oseroit ouvrir la porte de sa barriere qu'à certains signaux. Outre cela la ronde se fait souvent par le Mandarin du lieu, & de temps en temps par des Mandarins de *Feou leam*. De plus il n'est gueres permis aux étrangers de coucher à *Kim te tchim* : il faut ou qu'ils passent la nuit dans leurs barques, ou qu'ils logent chez des gens de leur connoissance qui répondent de leur conduite. Cette police maintient tout dans l'ordre, & établit une sureté entiere dans un lieu, dont les richesses réveilleroient la cupidité d'une infinité de voleurs.

Après ce petit détail sur la situation & sur l'état present de *Kim te tchim*, venons à la porcelaine qui en fait toute la ri-

chesse. Ce que j'ay à vous en dire, mon R. P. se réduit à ce qui entre dans sa composition, & aux préparatifs qu'on y apporte : aux différentes especes de porcelaines, & à la maniere de les former : à l'huile qui luy donne de l'éclat, & à ses qualitez : aux couleurs qui en font l'ornement, & à l'art de les appliquer : à la cuisson, & aux mesures qu'on prend pour luy donner le degré de chaleur qui convient. Enfin je finiray par quelques reflexions sur la porcelaine ancienne, sur la moderne, & sur certaines choses qui rendent impraticables aux Chinois des ouvrages dont on a envoyé, & dont on pourroit envoyer des desseins. Ces ouvrages où il est impossible de réüssir à la Chine, se feroient peut estre facilement en Europe, si l'on y trou-

voit les mesmes materiaux.

Avant que de commencer, ne seroit-il pas à propos de détromper ceux qui croiroient peut-estre que le nom de Porcelaine vient du mot Chinois? A la verité il y a des mots, quoyqu'en petit nombre, qui sont François & Chinois tout ensemble. Ce que nous appellons Thé, par exemple, a pareillement le nom de Thé dans la Province de *Fo Kien*, quoyqu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine. *Papa* & *Mama* sont aussi des noms qui en certaines Provinces de la Chine, & à *Kim te tchim* en particulier, sont dans la bouche des enfans pour signifier pere, mere, & grand-mere. Mais pour ce qui est du nom de porcelaine, c'est si peu un mot Chinois, qu'aucune des syllabes qui le compose, ne peut ny estre pro-

noncé ny estre écrit par des Chinois, ces sons ne se trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'est des Portugais qu'on a pris ce nom; quoy-que parmi eux *porcellana* signifie proprement une tasse ou une écuelle, & que *loça* soit le nom qu'ils donnent generalement à tous les ouvrages que nous nommons *porcelaine*. L'usage est le maistre des langues, c'est à chaque Nation à nous apprendre l'idée qu'elle attache à ses mots. La porcelaine s'appelle communément à la Chine *tséki*.

La matiere de la porcelaine se compose de deux fortes de terres, l'une appellée *pe tun tse*, & l'autre qu'on nomme *kao lin*. Celle-cy est parsemée de corpuscules qui ont quelque éclat: l'autre est simplement blanche & très fine au toucher. En mes-

me temps qu'un grand nombre de grosses barques remontent la riviere de *Fao tcheou* à *Kim te tchim* pour se charger de porcelaines, il y en descend de *Ki muen* presque autant de petites, qui sont chargées de *pe tun tse* & de *kao lin* réduits en forme de briques: car *Kim te tchim* ne produit aucun des materiaux propres à la porcelaine. Les *pe tun tse* dont le grain est si fin, ne sont autre chose que des quartiers de rochers qu'on tire des carrieres, & auxquels on donne cette forme. Toute pierre n'y est pas propre, sans quoy il seroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieuës dans la Province voisine. La bonne pierre, disent les Chinois, doit tirer un peu sur le verd.

Voicy quelle est la premiere preparation. On se sert d'une

massuë de fer pour briser ces quartiers de pierre, après quoy on met les morceaux brisez dans des mortiers, & par le moyen de certains leviers qui ont une teste de pierre armée de fer, on acheve de les réduire en une poudre très-fine. Ces leviers jouient sans cesse ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau; de la mesme maniere que font les martinets dans les moulins à papier. On prend ensuite cette poussiere, on la jette dans une grande urne remplie d'eau, & on la remuë fortement avec une pesle de fer. Quand on l'a laissé reposer quelques momens, il surnage une espece de cresse épaisse de quatre à cinq doigts: on la leve & on la verse dans un autre vase plein d'eau. On agite ainsi plusieurs fois l'eau de la premiere



urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'est formé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le gros marc, que son poids précipite d'abord: on le tire, & on le pile de nouveau.

Au regard de la seconde urne où a esté jetté ce qui a esté recueilli de la premiere, on attend qu'il se soit formé au fond une espece de paste: lorsque l'eau paroist au dessus fort claire, on la verse par inclination pour ne pas troubler le sediment, & l'on jette cette paste dans de grands moules propres à la secher. Avant qu'elle soit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux qui s'achetent par centaines. Cette figure & sa couleur luy ont fait donner le nom de *pe tun tse*.

Les moules où se jette cette paste, sont des especes de quais-

ses fort grandes & fort larges. Le fond est rempli de briques placées selon leur hauteur, de telle sorte que la superficie soit égale. Sur ce lit de briques ainsi rangées on étend une grosse toile qui remplit la capacité de la quaiſſe : alors on y verse la matière, qu'on couvre peu après d'une autre toile, sur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des autres : tout cela sert à exprimer l'eau plus promptement, sans que rien se perde de la matière de la porcelaine, qui en se durcissant reçoit aisément la figure des briques. Il n'y auroit rien à ajouter à ce travail, si les Chinois n'estoient pas accoustumés à alterer leurs marchandises : mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans la poussière de poivre pour les en cou-

vrir, & les mesler avec du poivre veritable, n'ont garde de vendre des *pe tun tse* sans y mesler du marc: c'est pourquoy on est obligé de les purifier encore à *Kim te tchim* avant que de les mettre en œuvre.

Le *kao lin* qui entre dans la composition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *pe tun tse*: la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le sein de certaines montagnes, qui sont couvertes au dehors d'une terre rougeastre. Ces mines sont assez profondes; on y trouve par grumeaux la matiere en question, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en observant la mesme methode que j'ay marquée par rapport aux *pe tun tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de

Malthe, qu'on appelle la terre de saint Paul, auroit dans sa matrice beaucoup de rapport avec le *kao lin* dont je parle, quoy qu'on n'y remarque pas les petites parties argentées, dont est semé le *kao lin*.

C'est du *kao lin* que la porcelaine fine tire toute sa fermeté: il en est comme les nerfs. Ainsi c'est le mélange d'une terre molle qui donne de la force aux *pe tun tse*, lesquels se tirent des plus durs rochers. Un riche Marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois (car le nom Chinois est commun aux deux Nations) firent acheter il y a quelques années des *pe tun tse*, qu'ils emportèrent dans leur pays, pour y faire de la porcelaine; mais que n'ayant point pris de *kao lin*, leur entreprise échoua, comme ils l'ont avoué

depuis. Sur quoy le Marchand Chinois me disoit en riant: ils vouloient avoir un corps dont les chairs se soutinssent sans ofsemens.

Outre les barques chargées de *pe tun tse* & de *kao lin* dont le rivage de *Kim te tchim* est bordé, on en trouve d'autres remplies d'une substance blancheâtre & liquide. Je sçavois depuis longtemps que cette substance estoit l'huile qui donne à la porcelaine sa blancheur & son éclat; mais j'en ignorois la composition que j'ay enfin apprise. Il me semble que le nom Chinois *yeou*, qui se donne aux différentes sortes d'huile, convient moins à la liqueur dont je parle, que celuy de *tse*, qui signifie vernis, & je crois que c'est ainsi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis se tire de la pierre

la plus dure, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on prétend que les pierres se forment principalement des sels & des huiles de la terre, qui se meslent & qui s'unissent étroitement ensemble.

Quoyque l'espece de pierre dont se font les *pe tun tse*, puisse estre employée indifferemment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui est la plus blanche, & dont les taches sont les plus vertes. L'Histoire de *Feou leam*, bien qu'elle ne descende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile est celle qui a des taches semblables à la couleur de la feuille de cyprès, *pe chu ye pan*, ou qui a des marques rousses sur un fond un peu brun, à peu près comme la linaire *ju tchi ma tam*. Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoy on y appor-

te les mesmes préparations que pour les *pe tun tse* : quand on a dans la seconde urne ce qui a esté tiré de plus pur de la premiere, après toutes les façons ordinaires, sur cent livres ou environ de cette cresse, on jette une livre de pierre ou d'un mineral semblable à l'alun, nommé *che kao* : il faut le faire rougir au feu, & ensuite le piler : c'est comme la presure qui luy donne de la consistance, quoy qu'on ait soin de l'entretenir toujours liquide.

Cette huile de pierre ne s'employe jamais seule, on y en melle une autre qui en est commé l'ame. En voicy la composition : on prend de gros quartiers de chaux vive, sur lesquels on jette avec la main un peu d'eau pour les dissoudre & les réduire en poudre. Ensuite on fait une cou-

che de fougere seche, sur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, après quoy on met le feu à la fougere. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougere seche: cela se fait au moins cinq ou six fois de suite, on peut le faire plus souvent, & l'huile en est meilleure. Autrefois, dit l'Histoire de *Feou leam*, outre la fougere on y employoit le bois d'un arbre dont le fruit s'appelle *se tse*: à en juger par l'âcreté du fruit quand il n'est pas meur, & par son petit couronnement, je croirois que c'est une espece de neffle: on ne s'en sert plus maintenant, à ce que m'ont dit mes Néophytes, apparemment parce qu'il est devenu fort rare



en ce pays cy. Peut-estre est-ce faute de ce bois que la porcelaine qui se fait maintenant, n'est pas si belle que celle des premiers temps. La nature de la chaux & de la fougere contribuë aussi à la bonté de l'huile, & j'ay remarqué que celle qui vient de certains endroits, est bien plus estimée que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux & de fougere jusqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne pleine d'eau. Sur cent livres il faut y dissoudre une livre de *che kao*, bien agiter cette mixtion, ensuite la laisser reposer jusqu'à ce qu'il paroisse sur la surface un nuage ou une croûte qu'on ramasse & qu'on jette dans une seconde urne, & cela à plusieurs reprises. Quand il s'est formé une espece de pas-

te au fond de la seconde urne, on en verse l'eau par inclination, on conserve ce fonds liquide, & c'est la seconde huile qui doit se mesler avec la précédente. Pour un juste meslange il faut que ces deux especes de purée soient également épaissies : afin d'en juger, on plonge à diverses reprises dans l'une & dans l'autre de petits carreaux de *pe tunte*, en les retirant on voit sur leur superficie si l'épaississement est égal de part & d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux sortes d'huile. Pour ce qui est de la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mesler dix mesures d'huile de pierre, avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux & de fougere: ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois mesures. Les Marchands qui

vendent cette huile, pour peu qu'ils ayent d'inclination à tromper, ne sont pas fort embarrassés à en augmenter le volume : ils n'ont qu'à jeter de l'eau dans cette huile, & pour couvrir leur fraude, y ajouster du *che kao* à proportion, qui empesche la matiere d'estre trop liquide.

Avant que d'expliquer la maniere dont cette huile ou plustost ce vernis s'applique, il est à propos de décrire comment se forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui se fait dans les endroits les moins frequentez de *Kim te tchim*. Là dans une enceinte de murailles on bastit de vastes appartements, où l'on voit étage sur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'est dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'ouvriers qui ont

286 *Lettres de quelques*  
chacun leur tasche marquée.  
Une piece de porcelaine, avant  
que d'en sortir pour estre por-  
tée au fourneau, passe par les  
mains de plus de vingt person-  
nès, & cela sans confusion. On  
a sans doute éprouvé que l'ou-  
vrage se fait ainsi beaucoup plus  
viste.

Le premier travail consiste à  
purifier de nouveau le *pe tun tse*  
& le *kao lin* du marc qui y reste  
quand on les vend. On brise les  
*pe tun tse*, & on les jette dans  
une urne pleine d'eau; ensuite  
avec une large espatule on ache-  
ve en remuant de les dissoudre:  
on les laisse reposer quelques  
momens, après quoy on ramas-  
se ce qui surnage, & ainsi du res-  
te, de la maniere qui a esté ex-  
pliquée cy-dessus.

Pour ce qui est des pieces de  
*kao lin*, il n'est pas necessaire de

les briser : on les met tout simplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau : le *kao lin* s'y fond aisément de luy-mesme. Il reste d'ordinaire un marc qu'il faut jeter. Au bout d'un an ces rebuts s'accumulent, & font de grands monceaux d'un sable blanc & spongieux dont il faut vider le lieu où l'on travaille. Ces deux matieres de *pe tun tse* & de *kao lin* ainsi préparées, il en faut faire un juste meslange : on met autant de *kao lin* que de *pe tun tse* pour les porcelaines fines : pour les moyennes, on employe quatre parts de *kao lin* sur six de *pe tun tse*. Le moins qu'on en mette, c'est une part de *kao lin* sur trois de *pe tun tse*.

Après ce premier travail on jette cette masse dans un grand creux bien pavé & cimenté de

toutes parts : puis on la foule & on la pestrit jusqu'à ce qu'elle se durcisse ; ce travail est fort rude : ceux des Chrestiens qui y sont employez , ont de la peine à se rendre à l'Eglise : ils ne peuvent en obtenir la permission , qu'en substituant quelques autres en leur place , parce que dès que ce travail manque , tous les autres ouvriers sont arrestez.

De cette masse ainsi préparée on tire differens morceaux qu'on étend sur de larges ardoises. Là on les pestrit & on les roule en tous les sens , observant soigneusement qu'il ne s'y trouve aucun vuide , ou qu'il ne s'y mesle aucun corps étranger. Un cheveu , un grain de sable perdrait tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette masse , la porcelaine se fesse , éclatte , coule , & se de-jette. C'est de ces premiers éléments

mens que sortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns se font à la rouë, les autres se font uniquement sur des moules, & se perfectionnent ensuite avec le ciseau.

Tous les ouvrages unis se font de la premiere façon. Une tasse, par exemple, quand elle sort de dessus la rouë, n'est qu'une espece de calotte imparfaite, à peu près comme le dessus d'un chapeau qui n'a pas encore esté appliqué sur la forme. L'ouvrier luy donne d'abord le diametre & la hauteur qu'on souhaite, & elle sort de ses mains presque aussi-tost qu'il l'a commencée: car il n'a que trois deniers de gain par planche, & chaque planche est garnie de 26. pieces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de terre de la grosseur du diametre qu'il doit

avoir, & qui se creuse avec le ciseau, lorsque la tasse est seche, & qu'elle a de la consistance, c'est-à-dire, après qu'elle a reçu tous les ornemens qu'on veut luy donner. Effectivement cette tasse au sortir de la rouë est d'abord reçûë par un second ouvrier qui l'asseoit sur sa base. Peu après elle est livrée à un troisiéme qui l'applique sur son moule, & luy en imprime la figure. Ce moule est sur une espece de tour. Un quatriéme ouvrier polit cette tasse avec le ciseau, surtout vers les bords, & la rend déliée autant qu'il est nécessaire pour luy donner de la transparence : il la racle à plusieurs reprises, la mouillant chaque fois tant soit peu si elle est trop seche, de peur qu'elle ne se brise. Quand on retire la tasse de dessus le moule, il faut la rouler



doucement sur ce mesme moule sans la presser plus d'un costé que de l'autre, sans quoy il s'y fait des cavitez, ou bien elle se dejette. Il est surprenant de voir avec quelle vifesse ces vases passent par tant de differentes mains. On dit qu'une piece de porcelaine cuite a passé par les mains de soixante-dix ouvriers. Je n'ay pas de peine à le croire après ce que j'en ay vû moy-mesme : car ces grands laboratoires ont esté souvent pour moy comme une espece d'Areopage, où j'ay annoncé celuy qui a formé le premier homme du limon, & des mains duquel nous sortons pour devenir des vases de gloire ou d'ignominie.

Les grandes pieces de porcelaine se font à deux fois : une moitié est élevée sur la rouë par trois ou quatre hommes qui la

soutiennent chacun de son costé pour luy donner sa figure : l'autre moitié estant presque seche s'y applique : on l'y unit avec la matiere mesme de la porcelaine délayée dans l'eau, qui sert comme de mortier ou de colle. Quand ces pieces ainsi collées sont tout-à-fait seches, on polit avec le couteau en dedans & en dehors l'endroit de la réunion, qui par le moyen du vernis dont on le couvre, s'égale avec tout le reste. C'est ainsi qu'on applique aux vases des ances, des oreilles, & d'autres pieces rapportées. Cecy regarde principalement la porcelaine qu'on forme sur les moules ou entre les mains, telles que sont les pieces canelées, ou celles qui sont d'une figure bisarre, comme les animaux, les grotesques, les Idoles, les bustes que les Europeans

ordonnent, & d'autres semblables. Ces sortes d'ouvrages moulez se font en trois ou quatre pieces qu'on ajouste les unes aux autres, & que l'on perfectionne ensuite avec des instrumens propres à creuser, à polir, & à rechercher differens traits qui échappent au moule. Pour ce qui est des fleurs & des autres ornemens qui ne sont point en relief, mais qui sont comme gravées, on les applique sur la porcelaine avec des cachets & des moules: on y applique aussi des reliefs tout préparez, de la mesme maniere à peu près qu'on applique des galons d'or sur un habit.

Voicy ce que j'ay vû depuis peu touchant ces sortes de moules. Quand on a le modele de la piece de porcelaine qu'on desire, & qui ne peut s'imiter sur la rouë entre les mains du Potier,

on applique sur ce modele de la terre propre pour les moules : cette terre s'y imprime, & le moule se fait de plusieurs pieces dont chacune est d'un assez gros volume : on le laisse durcir quand la figure y est imprimée. Lorsqu'on veut s'en servir, on l'approche du feu pendant quelque temps, après quoy on le remplit de la matiere de porcelaine à proportion de l'épaisseur qu'on veut luy donner : on presse avec la main dans tous les endroits, puis on presente un moment le moule au feu. Aussi tost la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu, qui consume un peu de l'humidité qui colloit cette matiere au moule. Les différentes pieces d'un tout tirées séparément, se réunissent ensuite avec de la matiere de porcelaine un

peu liquide. J'ay vû faire ainsi des figures d'animaux qui estoient toutes massives : on avoit laissé durcir cette masse, & on luy avoit donné ensuite la figure qu'on se propoisoit, après quoy on la perfectionnoit avec le ciseau, où l'on y ajoustoit des parties travaillées separément. Ces sortes d'ouvrages se font avec grand soin, tout y est recherché. Quand l'ouvrage est fini, on luy donne le vernis, & on le cuit : on le peint ensuite, si l'on veut, de diverses couleurs, & on y applique l'or, puis on le cuit une seconde fois. Des pieces de porcelaines ainsi travaillées se vendent extrêmement cher. Tous ces ouvrages doivent estre mis à couvert du froid : leur humidité les fait éclater quand ils ne sechent pas également. C'est pour parer à cet in-

convenient qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Ces moules se font d'une terre jaune, grasse, & qui est comme en grumeaux : je la crois assez commune, on la tire d'un endroit qui n'est pas éloigné de *Kim te tchim*. Cette terre se païtrit, & quand elle est bien liée & un peu durcie, on en prend la quantité nécessaire pour un moule, & on la bat fortement. Quand on luy a donné la figure qu'on souhaite, on la laisse secher : après quoy on la façonne sur le tour. Ce travail se paye chèrement. Pour expedier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moules, afin que plusieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois. Quand on a soin de ces moules, ils durent très-long-temps. Un Mar-

chand qui en a de tout prests pour les ouvrages de porcelaine qu'un European demande, peut donner sa marchandise bien plustost, à meilleur marché, & faire un gain plus considerable qu'un autre qui auroit à faire ces moules. S'il arrive que ces moules s'écorchent ou qu'il s'y fasse la moindre breche, ils ne sont plus en estat de servir, si ce n'est pour des porcelaines de la mesme figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors sur le tour, & on les rabotte, afin qu'ils puissent servir une seconde fois.

Il est temps d'ennoblir la porcelaine en la faisant passer entre les mains des Peintres. Ces *Hoa pei* ou Peintres de porcelaine ne sont gueres moins gueux que les autres ouvriers: il n'y a pas de quoy s'en étonner, puisqu'à la réserve de quelques-uns d'eux,

ils ne pourroient passer en Europe que pour des apprentis de quelques mois. Toute la science de ces Peintres, & en general de tous les Peintres Chinois, n'est fondée sur aucun principe, & ne consiste que dans une certaine routine aidée d'un tour d'imagination assez bornée. Ils ignorent toutes les belles regles de cet art. Il faut avoüer pourtant qu'ils peignent des fleurs, des animaux, & des payifages qui se font admirer sur la porcelaine, aussi bien que sur les éventails, & sur les lanternes d'une gase très-fine.

Le travail de la peinture est partagé dans un mesme laboratoire entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a soin uniquement de former le premier cercle coloré qu'on voit près des bords de la porcelaine, l'autre



trace des fleurs que peint un troisième: celui-cy est pour les eaux & les montagnes, celui-là pour les oyseaux & pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées; certains payisages & certains plans de ville enluminez qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois, sur la maniere dont ils se representent dans leurs peintures.

Pour ce qui est des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On n'en voit gueres en Europe que de celle qui est d'un bleu vif sur un fond blanc. Je crois pourtant que nos Marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond est semblable à celui de nos miroirs ardents: il y en a d'entièrement rouges, & parmi celles-là,

les unes sont d'un rouge à l'huile, *yeou li hum* ; les autres sont d'un rouge soufflé, *tchoui hum*, & sont semées de petits points à peu près comme nos mignatures. Quand ces deux sortes d'ouvrages réüssissent dans leur perfection, ce qui est assez difficile, ils sont infiniment estimez & extrêmement chers.

Enfin il y a des porcelaines où les payifages qui y sont peints, se forment du mélange de presque toutes les couleurs relevées par l'éclat de la dorure. Elles sont fort belles, si l'on y fait de la dépense : autrement la porcelaine ordinaire de cette espece n'est pas comparable à celle qui est peinte avec le seul azur. Les Annales de *Kim te tchim* disent qu'anciennement le peuple ne se servoit que de porcelaine blanche : c'est apparemment parce

qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de *Fao tcheou* un azur moins précieux que celui qu'on employe pour la belle porcelaine, lequel vient de loin & se vend assez cher.

On raconte qu'un Marchand de porcelaine ayant fait naufrage sur une coste deserte, y trouva beaucoup plus de richesses qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit sur la coste, tandis que l'équipage se faisoit un petit bâtiment des debris du vaisseau, il apperçut que les pierres propres à faire le plus bel azur y estoient très-communes: il en apporta avec luy une grosse charge; & jamais, dit-on, on ne vit à *Kim te tchim* de si bel azur. Ce fut vainement que le Marchand Chinois s'efforça dans la suite de retrouver cette coste, où le hasard l'avoit conduit.

36 Telle est la maniere dont l'azur se prépare : on l'enfêvelit dans le gravier qui est à la hauteur d'un demi pied dans le fourneau : il s'y rôtit durant 24. heures, ensuite on le réduit en une poudre impalpable, ainsi que les autres couleurs, non sur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond est sans vernis, de mesme que la teste du pilon qui sert à broyer.

37 Le rouge se fait avec la couperose, *tsao fan* : peut estre les Chinois ont-ils en cela quelque chose de particulier, c'est pourquoy je vais rapporter leur methode. On met une livre de couperose dans un creuset qu'on lutte bien avec un second creuset : au dessus de celuy-cy est une petite ouverture, qui se couvre de telle sorte qu'on puisse aisément la découvrir s'il en est

besoin. On environne le tout de charbon à grand feu, & pour avoir un plus fort reverbere, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'éleve fort noire, la matiere n'est pas encore en estat; mais elle l'est aussi tost qu'il sort une espece de petit nuage fin & délié. Alors on prend un peu de cette matiere, on la délaye dans l'eau, & on en fait l'épreuve sur du sapin. S'il en sort un beau rouge, on retire le brasier qui environne & couvre en partie le creuset. Quand tout est refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'est formé au bas du creuset. Le rouge le plus fin est attaché au creuset d'enhaut. Une livre de couperose donne quatre onces du rouge dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine soit

blanche de sa nature, & que l'huile qu'on luy donne serve encore à augmenter sa blancheur ; cependant il y a de certaines figures en faveur desquelles on applique un blanc particulier sur la porcelaine qui est peinte de différentes couleurs. Ce blanc se fait d'une poudre de caillou transparent, qui se calcine au fourneau de mesme que l'azur. Sur demie once de cette poudre, on met une once de ceruse pulverisée : c'est aussi ce qui entre dans le meslange des couleurs : par exemple pour faire le verd, à une once de ceruse & à une demie once de poudre de caillou, on ajouste trois onces de ce qu'on nomme *tom hoa pien*. Je croirois, sur les indices que j'en ay, que ce sont les scories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le verd préparé devient la matrice du violet, qui se fait en y ajoutant une dose de blanc. On met plus de verd préparé à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune se fait en prenant sept dragmes du blanc préparé comme je l'ay dit, auxquelles on ajoute trois dragmes du rouge de couperose. Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine déjà cuite après avoir esté huilée, ne paroissent vertes, violettes, jaunes, ou rouges, qu'après la seconde cuisson qu'on leur donne. Ces diverses couleurs s'appliquent, dit le Livre Chinois, avec la ceruse, le salpêtre, & la couperose. Les Chrestiens qui font du mestier, ne m'ont parlé que de la ceruse, qui se mesle avec la couleur quand on la dissoud dans l'eau gommée.

us Le rouge appliqué à l'huile se prépare en meslant le rouge *tom lou hum*, ou mesme le rouge dont je viens de parler, avec l'huile ordinaire de la porcelaine, & avec une autre huile faite de cailloux blancs préparée comme la premiere espece d'huile: on ne m'a pas sçu dire la quantité de l'une & de l'autre, ny combien on délayoit de rouge dans ce meslange d'huiles: divers essais peuvent découvrir le secret. On laisse ensuite secher la porcelaine, & on la cuit au fourneau ordinaire. Si après la cuisson le rouge sort pur & brillant, sans qu'il y paroisse la moindre tache, c'est alors qu'on a atteint la perfection de l'art. Ces porcelaines ne resonnent point lorsqu'on les frappe.

3 L'autre espece de rouge soufflé se fait ainsi: on a du rouge



tout préparé, on prend un tuyau dont une des ouvertures est couverte d'une gase fort ferrée, on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gase se charge, après quoy on souffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. Cette sorte de porcelaine est encore plus chere & plus rare que la précédente, parce que l'exécution en est plus difficile, si d'on y veut garder toutes les proportions requises.

La porcelaine noire a aussi son prix & sa beauté: on l'appelle *ou mien*: ce noir est plombé & semblable à celui de nos miroirs ardents. L'or qu'on y met luy donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine lorsqu'elle est seche, & pour cela on mesle trois onces

*Lettres de quelques*  
d'azur avec sept onces d'huile  
ordinaire de pierre. Les épreu-  
ves apprennent au juste quel doit  
estre ce meflange, selon la cou-  
leur plus ou moins foncée qu'on  
veut luy donner. Lorsque cette  
couleur est feche, on cuit la por-  
celaine ; après quoy on y appli-  
que l'or, & on la recuit de nou-  
veau dans un fourneau particu-  
lier.

Il se fait icy une autre sorte de  
porcelaine que je n'avois pas en-  
core vûë : elle est toute percée à  
jour en forme de découpure :  
au milieu est une coupe propre  
à contenir la liqueur. La coupe  
ne fait qu'un corps avec la dé-  
coupure. J'ay vû d'autres por-  
celaines où des Dames Chinoi-  
ses & Tartares estoient peintes  
au naturel. La draperie, le teint,  
& les traits du visage, tout y es-  
toit recherché. De loin on eut

*Missionnaires de la C. de F.* 309  
pris ces ouvrages pour de l'é-  
mail.

Il est à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine, que celle qui se fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une espece particuliere, qu'on appelle icy *tsoui ki*. Elle est toute marbrée, & coupée en tous les sens d'une infinité de veines: de loin on la prendroit pour une porcelaine brisée, dont toutes les pieces demeurent dans leur place; c'est comme un ouvrage à la Mosaïque. La couleur que donne cette huile, est d'un blanc un peu cendré. Si la porcelaine est toute azurée, & qu'on luy donne cette huile, elle paroistra également coupée & marbrée, lorsque la couleur sera seche.

Quand on veut appliquer l'or, on le broye, & on le dissoud au

310 *Lettres de quelques*  
fond d'une porcelaine, jusqu'à  
ce qu'on voye au dessous de l'eau  
un petit ciel d'or. On le laisse se-  
cher, & lorsqu'on doit l'em-  
ployer, on le dissoud par par-  
tie dans une quantité suffisante  
d'eau gommée: avec trente par-  
ties d'or on incorpore trois par-  
ties de ceruse, & on l'applique  
sur la porcelaine de mesme que  
les couleurs.

Enfin il y a une espece de por-  
celaine qui se fait de la maniere  
suivante: on luy donne le vernis  
ordinaire, on la fait cuire, en-  
suite on la peint de diverses cou-  
leurs, & on la cuit de nouveau.  
C'est quelquefois à dessein qu'on  
réserve la peinture après la pre-  
miere cuisson: quelquefois aussi  
on n'a recours à cette seconde  
cuisson, que pour cacher les dé-  
fauts de la porcelaine, en appli-  
quant des couleurs dans les en-

droits défectueux. Cette porcelaine qui est chargée de couleurs ne laisse pas d'estre au goust de bien des gens. Il arrive d'ordinaire qu'on sent des inégalitez sur ces sortes de porcelaine, soit que cela vienne du peu d'habileté de l'ouvrier, soit que cela ait esté nécessaire pour suppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture est seche aussi-bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, & mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces sortes de fourneaux peuvent estre de fer, quand ils sont petits, mais d'ordinaire ils sont de terre. Celuy que j'ay vû estoit de la hauteur d'un homme, & presque aussi large que nos plus

grands tonneaux de vin : il estoit fait de plusieurs pieces de la matiere mesme dont on fait les quaiſſes de la porcelaine : c'estoit de grands quartiers épais d'un travers de doigt , hauts d'un pied , & longs d'un pied & demi. Avant que de les cuire on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir : ils estoient placez les uns sur les autres , & bien cimentez : le fond du fourneau estoit élevé de terre d'un demi pied ; il estoit placé sur deux ou trois rangs de briques épaisses , mais peu larges : au tour du fourneau estoit une enceinte de briques bien maçonnée , laquelle avoit en bas trois ou quatre soupiraux qui sont comme les soufflets du foyer. Cette enceinte laissoit jusqu'au fourneau un vuide d'un demi pied , excepté en trois ou quatre endroits qui estoient remplis ,

plis, & qui faisoient comme les éperons du fourneau. Je croy qu'on éleve en mesme temps & le fourneau & l'enceinte, sans quoy le fourneau ne sçauroit se soutenir. On remplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une seconde fois, en mettant en pile les petites pieces dans les grandes, ainsi que je l'ay dit. Quand tout cela est fait, on couvre le haut du fourneau de pieces de poterie semblables à celles du costé du fourneau: ces pieces qui enjambent les unes dans les autres, s'unissent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempee. On laisse seulement au milieu une ouverture pour observer quand la porcelaine est cuite. On allume ensuite quantité de charbon sous le fourneau, on en allume pareillement sur la couverture,

d'où l'on en jette des monceaux dans l'espace qui est entre l'enceinte de brique & le fourneau. L'ouverture qui est au dessus du fourneau se couvre d'une piece de pot cassé. Quand le feu est ardent, on regarde de temps en temps par cette ouverture, & lorsque la porcelaine paroist éclatante & peinte de couleurs vives & animées, on retire le brasier, & ensuite la porcelaine.

Il me vient une pensée au sujet de ces couleurs qui s'incorporent dans une porcelaine déjà cuite & vernissée par le moyen de la ceruse, à laquelle, selon les *Annales de Feou leam*, on joignoit autrefois du salpêtre & de la couperose: si l'on employoit pareillement de la ceruse dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, & qu'ensuite on leur donnast une espece



de seconde cuisson, cette ceruse ainsi employée, ne pourroit-elle pas nous rendre le secret qu'on avoit autrefois de peindre le verre, sans luy rien oster de sa transparence? C'est dequoy on pourra juger par l'épreuve.

Ce secret que nous avons perdu, me fait souvenir d'un autre secret que les Chinois se plaignent de n'avoir plus: ils avoient l'art de peindre sur les costez d'une porcelaine, des poissons, ou d'autres animaux, qu'on n'appercevoit que lorsque la porcelaine estoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette espece de porcelaine *kiat sim*, c'est à dire, azur mis en presse, à cause de la maniere dont l'azur est placé. Voicy ce qu'on a retenu de ce secret, peut-estre imaginera-t-on en Europe ce qui est ignoré des Chinois. La porce-

laine qu'on veut peindre ainsi, doit estre fort mince : quand elle est seche, on applique la couleur un peu forte, non en dehors selon la coustume, mais en dedans sur les costez : on y peint communément des poissons, comme s'ils estoient plus propres à se produire lorsqu'on remplit la tasse d'eau. La couleur une fois sechée, on donne une legere couche d'une espece de colle fort déliée faite de la terre mesme de la porcelaine. Cette couche serre l'azur entre ces deux especes de lames de terre. Quand la couche est seche, on jette de l'huile en dedans de la porcelaine : quelque temps après on la met sur le moule & au tour. Comme elle a reçû du corps par le dedans, on la rend par dehors la plus mince qui se peut, sans percer jusqu'à la couleur :

ensuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorsque tout est sec, on la cuit dans le fourneau ordinaire. Ce travail est extrêmement délicat, & demande une adresse que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils taschent néanmoins de temps en temps de retrouver l'art de cete peinture magique, mais c'est en vain. L'un d'eux m'a assuré depuis peu qu'il avoit fait une nouvelle tentative, & qu'elle luy avoit presque réüssi.

Quoyqu'il en soit, on peut dire qu'encore aujourd'huy le bel azur renaist sur la porcelaine après en avoir disparu. Quand on l'a appliqué, sa couleur est d'un noir pâle : lorsqu'il est sec, & qu'on luy a donné l'huile, il s'éclipse tout à fait, & la porcelaine paroist toute blanche : les couleurs sont alors ensevelies

sous le vernis : le feu les en fait éclorre avec toutes leurs beautés, de mesme à peu près que la chaleur naturelle fait sortir de la coque les plus beaux papillons avec toutes leurs nuances. J'ajousteray une circonstance qui n'est pas à omettre, c'est qu'avant que de donner l'huile à la porcelaine, on acheve de la polir, & de luy oster les plus petites inégalitez. On se sert pour cela d'un pinceau fait de petites plumes très-fines, on humecte le pinceau avec un peu d'eau, & on le passe par tout d'une main legere.

Au reste il y a beaucoup d'art dans la maniere dont l'huile se donne à la porcelaine, soit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, soit pour la répandre également de tous costez. A la porcelaine qui est fort mince & fort déliée,

on donne à deux fois deux couches legeres d'huile : si les couches estoient trop épaisses, les foibles parois de la tasse ne pourroient les porter, & ils plieroient sur le champ. Ces deux couches valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine qui est plus robuste. Elles se mettent l'une par aspersión, & l'autre par immersion. D'abord on prend d'une main la tasse par le dehors, & la tenant de biais sur l'urne où est le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis pour l'arroser par tout. Cela se fait de suite à un grand nombre de tasses : les premieres se trouvant seches en dedans, on leur donne l'huile au dehors de la maniere suivante : on tient une main dans la tasse, & la soustenant avec un

petit baston sous le milieu de son pied, on la plonge dans le vase plein de vernis, d'où on la retire aussi tost.

J'ay dit plus haut que le pied de la porcelaine demeueroit massif: en effet ce n'est qu'après qu'elle a reçu l'huile & qu'elle est seche, qu'on la met sur le tour pour creuser le pied, après quoy on y peint un petit cercle, & souvent une lettre Chinoise. Quand cette peinture est seche, on vernisse le creux qu'on vient de faire sous la raffe, & c'est la dernière main qu'on luy donne, car aussi tost après elle se porte du laboratoire au fourneau pour y estre cuite.

J'ay esté surpris de voir qu'un homme tienne en équilibre sur ses épaules deux planches longues & étroites sur lesquelles sont rangées les porcelaines, &

qu'il passe ainsi par plusieurs ruës fort peuplées sans briser sa marchandise. A la verité on évite avec soin de le heurter tant soit peu, car on seroit obligé de réparer le tort qu'on luy auroit fait : mais il est étonnant que le porteur luy-mesme regle si bien ses pas & tous les mouvemens de son corps, qu'il ne perde rien de son équilibre.

L'endroit où sont les fourneaux presente une autre scene. Dans une espece de vestibule qui precede le fourneau, on voit des tas de quaiſſes & d'étuis faits de terre, & destinez à renfermer la porcelaine. Chaque piece de porcelaine, pour peu qu'elle soit considerable, a son étuy, les porcelaines qui ont des couvercles comme celles qui n'en ont pas. Ces couvercles qui ne s'attachent que foiblement à la par-

tie d'en-bas durant la cuisson, s'en détachent aisément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui est des petites porcelaines, comme sont les tasses à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une quaiſſe commune à plusieurs. L'ouvrier imite icy la nature, qui pour cuire les fruits & les conduire à une parfaite maturité, les renferme sous une enveloppe, afin que la chaleur du Soleil ne les pénétre que peu à peu, & que son action au dedans ne soit pas trop interrompuë par l'air qui vient de dehors durant les fraischeurs de la nuit.

Ces étuis ont au dedans une espece de petit duvet de sable; on le couvre de poussiere de *kao lin*, afin que le sable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui se place sur ce lit de sable, après



l'avoir pressé en luy donnant la figure du fond de la porcelaine laquelle ne touche point aux parois de son étuy. Le haut de cet étuy n'a point de couvercle : un second étuy de la figure du premier garni pareillement de sa porcelaine, s'enchasse dedans de telle sorte, qu'il le couvre tout à fait sans toucher à la porcelaine d'en-bas : & c'est ainsi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de quaiſſes de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, & si j'ose m'exprimer ainsi, le teint de la porcelaine n'est point halé par l'ardeur du feu.

Au regard des petites pieces de porcelaine qui sont renfermées dans de grandes quaiſſes rondes, chacune est posée sur une sous coupe de terre de l'épaisseur de deux écus, & de la

largeur de son pied : ces bases sont aussi semées de poussière de *kaolin*. Quand ces quaiſſes sont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y feroit trop éloignée des costez, que par-là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir, & s'enfoncer, ce qui feroit du ravage dans toute la colonne. Il est bon de sçavoir que ces quaiſſes ont le tiers d'un pied en hauteur, & qu'en partie elles ne sont pas cuites non plus que la porcelaine. Neanmoins on remplit entierement celles qui ont déjà esté cuites, & qui peuvent encore servir.

Il ne faut pas oublier la maniere dont la porcelaine se met dans ces quaiſſes : l'ouvrier ne la touche pas immediatement de la main ; il pourroit ou la casser, car rien n'est plus fragile, ou la

faner, ou luy faire des inégalitez. C'est par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de dessus la planche. Ce cordon tient d'un costé à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croisez & ouverts selon la largeur de la porcelaine : c'est ainsi qu'il l'environne, qu'il l'éleve doucement, & qu'il la pose dans la quaisse sur la petite sous coupe. Tout cela se fait avec une vitesse incroyable.

J'ay dit que le bas du fourneau a un demi pied de gros gravier : ce gravier sert à asséoir plus sûrement les colonnes de porcelaine, dont les rangs qui sont au milieu du fourneau ont au moins sept pieds de hauteur. Les deux quaiesses qui sont au bas de cha-

que colonne sont vuides, parce que le feu n'agit pas assez en bas, & que le gravier les couvre en partie. C'est par la mesme raison que la quaisse qui est placée au haut de la pile demeure vuides. On remplit ainsi tout le fourneau, ne laissant de vuide qu'à l'endroit qui est immédiatement sous le soupirail.

On a soin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine : dans le fonds, celles qui le sont moins ; & à l'entrée, on met celles qui sont un peu fortes en couleur, qui sont composées d'une matiere où il entre autant de *pe tun tse* que de *kao lin*, & auxquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rousses, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles sont placées fort

près les unes des autres, & liées en haut, en bas, & au milieu avec quelques morceaux de terre qu'on leur applique, de telle sorte pourtant que la flamme ait un passage libre pour s'insinuer également de tous costez : & peut-estre est-ce là à quoy l'œil & l'habileté de l'ouvrier servent le plus pour réüssir dans son entreprise, afin d'éviter certains accidens à peu près semblables à ceux que causent les obstructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'est pas propre à construire les quaiſſes qui renferment la porcelaine ; il y en a de trois sortes qu'on met en usage : l'une qui est jaune & assez commune ; elle domine par la quantité & fait la base. L'autre s'appelle *lao tou*, c'est une terre forte. La troisième qui est une terre huileuse, se nomme *yeou*

*ton.* Ces deux sortes de terre se tirent en hyver de certaines mines fort profondes, où il n'est pas possible de travailler pendant l'esté. Si on les mesloit parties égales, ce qui cousteroit un peu plus, les quaiſſes dureroient long-temps. On les apporte toutes préparées d'un gros Village qui est au bas de la riviere à une lieuë de *Kim te tchim*. Avant qu'elles soient cuites elles sont jaunastres : quand elles sont cuites, elles sont d'un rouge fort obscur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, & c'est ce qui fait que les quaiſſes ne durent gueres que deux ou trois fournées, après quoy elles éclatent tout à fait. Si elles ne sont que legerement fessées ou fenduës, on les entoure d'un cercle d'osier, le cercle se brusle & la quaiſſe sert encore cette

fois là , sans que la porcelaine en souffre. Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de quaiſſes neuves , lesquelles n'ayent pas encore ſervi : il y en faut mettre la moitié qui ayent déjà eſté cuites. Celles-cy ſe placent en haut & en bas , au milieu des piles ſe mettent celles qui ſont nouvellement faites. Autrefois , ſelon l'Histoire de *Feou leam* , toutes les quaiſſes ſe cuiſoient à part dans un fourneau , avant qu'on s'en ſerviſt pour y faire cuire la porcelaine : ſans doute parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépenſe qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en eſt pas tout à fait de meſme à preſent , & cela vient apparemment de ce que le nombre des ouvriers en porcelaine s'eſt multiplié à l'infini.

Venons maintenant à la con-

struction des fourneaux. On les place au fonds d'un assez long vestibule qui sert comme de soufflets, & qui en est la décharge. Il a le mesme usage que l'arche des Verreries. Les fourneaux sont presentement plus grands qu'ils n'estoient autrefois. Alors, selon le Livre Chinois, ils n'avoient que six pieds de hauteur & de largeur : maintenant ils sont hauts de deux brasses & ont près de quatre brasses de profondeur. La voute aussi bien que le corps du fourneau est assez épaisse pour pouvoir marcher dessus sans estre incommodé du feu : cette voute n'est en dedans ny plate ny formée en pointe : elle va en s'allongeant, & elle se retraissit à mesure qu'elle approche du grand soupirail qui est à l'extrémité, & par où sortent les tourbillons de flamme &



de fumée. Outre cette gorge le fourneau a sur sa teste cinq petites ouvertures qui en font comme les yeux : on les couvre de quelques pots cassez , de telle sorte pourtant qu'ils soulagent l'air & le feu du fourneau. C'est par ces yeux qu'on juge si la porcelaine est cuite : on découvre l'œil qui est un peu devant le grand soupirail , & avec une pincette de fer l'on ouvre une des quaiſſes. La porcelaine est en estat , quand on voit un feu clair dans le fourneau , quand toutes les quaiſſes sont embrasées , & sur-tout quand les couleurs saillissent avec tout leur éclat. Alors on discontinuë le feu , & l'on acheve de murer pour quelque temps la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute sa largeur un foyer profond & large d'un ou de deux pieds , on le passe

sur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, & y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure aussi tost la porte, n'y laissant que l'ouverture nécessaire pour y jeter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais assez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour & une nuit, ensuite deux hommes qui se relevent, ne cessent d'y jeter du bois: on en brusle communément pour une fournée jusqu'à cent quatre-vingt charges. A en juger par ce qu'en dit le Livre Chinois, cette quantité ne devoit pas estre suffisante: il assure qu'anciennement on brusloit deux cens quarante charges de bois, & vingt de plus si le temps estoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fussent moins grands de la moitié que

ceux-cy. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant sept jours & sept nuits ; le huitième jour on faisoit un feu très ardent ; & il est à remarquer que les quaiſſes de la petite porcelaine estoient déjà cuites à part avant que d'entrer dans le fourneau : aussi faut-il avoüer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne. On observoit encore une chose qui se negligé aujourd'huy : quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne démueroit la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, & après cinq jours pour les petites : maintenant on diffère à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, & à en retirer les grandes pieces de porcelaine, car sans cette précaution elles éclateroient : mais pour ce qui est

des petites, si le feu a esté éteint à l'entrée de la nuit, on les retire dès le lendemain. Le dessein apparemment est d'épargner le bois pour une seconde fournée. Comme la porcelaine est bruslante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes penduës à son col.

J'ay esté surpris d'apprendre qu'après avoir bruslé dans un jour à l'entrée du fourneau jusqu'à cent quatre-vingt charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvoit point de cendres dans le foyer. Il faut que ceux qui servent ces fourneaux soient bien accoustuméz au feu: on dit qu'ils mettent du sel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent sans en estre incommodéz; j'ay peine à comprendre comment il se peut faire que

cette liqueur salée les desaltere.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit pas estre surpris que la porcelaine soit si chere en Europe : on le sera encore moins, quand on sçaura qu'outre le gros gain des Marchands Europeans, & celuy que font sur eux leurs Commissionnaires Chinois, il est rare qu'une fournée réüssisse entierement, que souvent elle est toute perduë, & qu'en ouvrant le fourneau on trouve les porcelaines & les quaiſſes réduites à une masse dure comme un rocher, qu'un trop grand feu ou des quaiſſes mal conditionnées peuvent tout ruiner, qu'il n'est pas aisé de regler le feu qu'on leur doit donner, que la nature du temps change en un instant l'action du feu, la qualité du sujet sur lequel il agit, & celle du bois qui

l'entretient. Ainsi pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui se ruinent, & qui ne laissent pas de tenter fortune, dans l'esperance dont ils se flattent de pouvoir amasser dequoy lever une boutique de Marchand.

D'ailleurs la porcelaine qu'on transporte en Europe, se fait presque toujours sur des modeles nouveaux, souvent bisarres, & où il est difficile de réüssir : pour peu qu'elle ait de défaut, elle est rebutée des Europeans qui ne veulent rien que d'achevé, & dès-là elle demeure entre les mains des ouvriers, qui ne peuvent la vendre aux Chinois parce qu'elle n'est pas de leur goust. Il faut par conséquent que les pieces qu'on prend portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'Histoire de *Kim te tchim*  
le

le gain qu'on faisoit autrefois estoit beaucoup plus considerable que celuy qui se fait maintenant ; c'est ce qu'on a de la peine à croire , car il s'en faut bien qu'il se fist alors un si grand débit de porcelaine en Europe. Je croy pour moy que cela vient de ce que les vivres sont maintenant bien plus chers , de ce que le bois ne se tirant plus des montagnes voisines qu'on a épuisées, on est obligé de le faire venir de fort loin & à grands frais ; de ce que le gain est partagé maintenant entre trop de personnes ; & qu'enfin les ouvriers sont moins habiles qu'ils ne l'estoient dans ces temps reculez , & que par-là ils sont moins seurs de réüssir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins , qui occupant beaucoup d'ouvriers à ces sortes d'ouvrages , dont ils

338 *Lettres de quelques*  
font des presens à leurs Protec-  
teurs de la Cour, payent mal les  
ouvriers, ce qui caüé le renche-  
rissement des marchandises & la  
pauvreté des Marchands.

J'ay dit que la difficulté qu'il  
y a d'executer certains modeles  
venus d'Europe, est une des cho-  
ses qui augmente le prix de la  
porcelaine : car il ne faut pas  
croire que les ouvriers puissent  
travailler sur tous les modeles  
qui leur viennent des pays é-  
trangers. Il y en a d'impratica-  
bles à la Chine, de mesme qu'il  
s'y fait des ouvrages qui surpren-  
nent les étrangers, & qu'ils ne  
croient pas possibles. En voicy  
quelques exemples. J'ay vû icy  
un fanal ou une grosse lanterne  
de porcelaine qui estoit d'une  
seule piece, au travers de laquel-  
le un flambeau éclairoit toute  
une chambre : cet ouvrage fut



commandé il y a sept ou huit ans par le Prince héritier. Ce même Prince commanda aussi divers instrumens de Musique, entre autres une espece de petite orgue appelée *tsem*, qui a près d'un pied de hauteur, & qui est composée de quatorze tuyaux, dont l'harmonie est assez agréable: mais ce fut inutilement qu'on y travailla. On réussit mieux aux flustes douces, aux flageollets, & à un autre instrument qu'on nomme *yun lo*, qui est composé de diverses petites plaques rondes un peu concaves, dont chacune rend un son particulier: on en suspend neuf dans un cadre à divers étages qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon; il se fait un petit carillon qui s'accorde avec le son des autres instrumens, & avec la voix des

340 *Lettres de quelques* M  
Musiciens. Il a fallu, dit on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaisseur & le degré de cuisson convenables, pour avoir tous les tons nécessaires à un accord. Je m'imaginois qu'on avoit le secret d'inferer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les sons: mais on m'a détrompé; le métal est si peu capable de s'allier avec la porcelaine, que si l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce denier venant à se fondre perceroit toutes les quaiſſes & toutes les porcelaines de la colonne, qui se trouveroient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui est renfermé dans le fourneau: aussi assure-t-on que tout y est comme fluide & flottant.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réussissent principalement dans les grotesques & dans la représentation des animaux : les ouvriers font des canards & des tortuës qui flottent sur l'eau. J'ay vû un chat peint au naturel, on avoit mis dans sa teste une petite lampe dont la flamme formoit les deux yeux, & l'on m'assura que pendant la nuit les rats en estoient épouvantez. On fait encore icy beaucoup de statuës de *Kouan in* (c'est une Déesse celebre dans toute la Chine) on la presente tenant un enfant entre ses bras, & elle est invoquée par les femmes steriles qui veulent avoir des enfans. Elle peut estre comparée aux statuës antiques que nous avons de Venus & de Diane, avec cette difference que les statuës de *Kouan in* sont très-modestes.

Il y a une autre espece de porcelaine dont l'execution est très-difficile , & qui par-là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine est extrêmement délié , & la surface en est très unie au dedans & au dehors : cependant on y voit des moulures gravées , un tour de fleurs , par exemple , & d'autres ornemens semblables. Voicy de quelle maniere on la travaille : au sortir de dessus la rouë on l'applique sur un moule , où sont des gravûres qui s'y impriment en dedans : en dehors on la rend la plus fine & la plus déliée qu'il est possible en la travaillant au tour avec le ciseau ; après quoy on luy donne l'huile , & on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les Marchands Europeens demandent quelquefois aux ouvriers Chinois des plaques de

porcelaine, dont une piece faſſe le deſſus d'une table & d'une chaise, ou des quadres de tableau: ces ouvrages ſont impoſſibles: les plaques les plus larges & les plus longues ſont d'un pied ou environ: ſi on va au delà, quelque épaiſſeur qu'on leur donne, elles ſe déjettent: l'épaiſſeur meſme ne rendroit pas plus facile l'exécution de ces fortes d'ouvrages, & c'eſt pourquoy au lieu de rendre ces plaques épaiſſes, on les fait de deux ſuperficies qu'on unit en laiſſant le dedans vuide: on y met ſeulement une traverse, & l'on fait aux deux coſtez deux ouvertures pour les enchaffer dans des ouvrages de menuiſerie, ou dans le dossier d'une chaise; ce qui a ſon agrément.

L'Histoire de *Kim te tchim* parle de divers ouvrages ordonnez

par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'exécuter. Le pere de l'Empereur regnant commanda des urnes à peu près de la figure des quaiſſes où nous mettons des oranges : c'estoit apparemment pour y nourrir de petits poissons rouges, dorez & argentez ; ce qui fait un ornement des maisons : peut-estre aussi vouloit il s'en servir pour y prendre le bain, car elles devoient avoir trois pieds & demi de diametre, & deux pieds & demi de hauteur : le fonds devoit estre épais d'un demi-pied, & les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de suite à ces ouvrages, & on fit jusqu'à deux cens urnes sans qu'une seule pust réüſſir. Le mesme Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte ; chaque plaque devoit estre haute de

trois pieds , large de deux pieds & demi , & épaisse d'un demi-pied : tout cela , disent les Annales de *Kim te tchim* , ne put s'exécuter , & les Mandarins de cette Province presenterent une Requête à l'Empereur , pour le supplier de faire cesser ce travail.

Cependant les Mandarins qui sçavent quel est le genie des Européens en fait d'invention , m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des desseins nouveaux & curieux , afin de pouvoir presenter à l'Empereur quelque chose de singulier. D'un autre costé les Chrestiens me pressoient fort de ne point fournir de semblables modeles , car les Mandarins ne sont pas tout à fait si faciles à se rendre que nos Marchands , lorsque les ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impraticable,

& il y a souvent bien des bastonnades données, avant que le Mandarin abandonne un dessein dont il se promettoit de grands avantages.

Comme chaque profession a son Idole particuliere, & que la divinité se communique icy aussi facilement, que la qualité de Comte & de Marquis se donne en certains payis d'Europe, il n'est pas surprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine. Le *Pou sa* (c'est le nom de cette Idole) doit son origine à ces sortes de desseins qu'il est impossible aux ouvriers d'exécuter. On dit qu'autrefois un Empereur voulut absolument qu'on lui fist des porcelaines sur un modele qu'il donna : on luy representa diverses fois que la chose estoit impossible ; mais toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter



*Missionnaires de la C. de F.* 347  
de plus en plus son envie. Les  
Empereurs font durant leur vie  
les Divinitez les plus redoutées  
à la Chine, & ils croyent sou-  
vent que rien ne doit s'opposer  
à leurs desirs. Les Officiers re-  
doublerent donc leurs soins, &  
ils usèrent de toute sorte de ri-  
gueur à l'égard des ouvriers. Ces  
malheureux dépensoient leur ar-  
gent, se donnoient bien de la  
peine, & ne recevoient que des  
coups. L'un d'eux dans un mou-  
vement de désespoir se lança  
dans le fourneau allumé, & il y  
fut consumé à l'instant. La por-  
celaine qui s'y cuisoit en sortit,  
dit-on, parfaitement belle & au  
gré de l'Empereur, lequel n'en  
demanda pas davantage. Depuis  
ce temps-là cet infortuné passa  
pour un Heros, & il devint dans  
la suite l'Idole qui preside aux  
travaux de la porcelaine. Je ne

ſçache pas que ſon élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la meſme route en vûë d'un ſemblable honneur.

La porcelaine étant dans une ſi grande eſtime depuis tant de ſiecles, peut eſtre ſouhaiteroit-on ſçavoir en quoy celle des premiers temps differe de celle de nos jours, & quel eſt le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ſes Antiquaires, qui ſe préviennent en faveur des anciens ouvrages. Le Chinois meſme eſt naturellement porté à reſpecter l'antiquité : on trouve pourtant des défenſeurs du travail moderne : mais il n'en eſt pas de la porcelaine comme des medailles antiques, qui donnent la ſcience des temps reculez. La vieille porcelaine peut eſtre ornée de quelques caracteres Chinois, mais qui

ne marquent aucun point d'histoire : ainsi les Curieux n'y peuvent trouver qu'un goust, & des couleurs, qui la leur font préférer à celle de nos jours. Je crois avoir ouï dire lorsque j'estois en Europe, que la porcelaine, pour avoir sa perfection, devoit avoir esté long-tems ensevelie en terre: c'est une fausse opinion dont les Chinois se moquent. L'Histoire de *Kim te tchim* parlant de la plus belle porcelaine des premiers tems, dit qu'elle estoit si recherchée, qu'à peine le fourneau estoit-il ouvert, que les Marchands se disputoient à qui seroit le premier partagé. Ce n'est pas là supposer qu'elle dust estre enterrée.

Il est vray qu'en creusant dans les ruines des vieux bastimens, & sur-tout en nettoyant de vieux puits abandonnez, on y trouve quelque fois de belles pieces de

porcelaine qui y ont esté cachées dans des temps de révolution : cette porcelaine est belle, parce qu'alors on ne s'avisoit gueres d'enfoüir que celle qui estoit précieuse, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle est estimée, ce n'est pas parce qu'elle a acquis dans le sein de la terre quelque nouveau degré de beauté, mais c'est parce que son ancienne beauté s'est conservée, & cela seul a son prix à la Chine, où l'on donne de grosses sommes pour les moindres ustencilles de simple poterie dont se servoient les Empereurs *Yao* & *Chun*, qui ont régné plusieurs siècles avant la Dynastie des *Tam*, auquel temps la porcelaine commença d'estre à l'usage des Empereurs. Tout ce que la porcelaine acquiert en vieillissant dans la terre, c'est quelque change-

ment qui se fait dans son coloris, ou si vous voulez dans son teint, qui fait voir qu'elle est vieille. La même chose arrive au marbre & à l'yvoire, mais plus promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'insinuer si aisément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'est que j'ay trouvé dans de vieilles mesures des pieces de porcelaine qui estoient probablement fort anciennes, & je n'y ay rien remarqué de particulier: s'il est vray qu'en vieillissant elles se soient perfectionnées, il faut qu'au sortir des mains de l'ouvrier elles n'égalassent pas la porcelaine qui se fait maintenant. Mais, ce que je crois, c'est qu'alors, comme à present, il y avoit de la porcelaine de tout prix. Selon les Annales de *Kim te tchim* il y a eu autrefois des urnes qui se ven-

352      *Lettres de quelques*  
doient chacune jusqu'à 58. & 59.  
taëls, c'est-à-dire plus de 80.  
écus. Combien se feroient-elles  
venduës en Europe? Aussi, dit  
le Livre, y avoit-il un fourneau  
fait exprès pour chaque urne de  
cette valeur, & la dépense n'y  
estoit pas épargnée.

Le Mandarin de *Kim te tchim*  
qui m'honore de son amitié, fait  
à ses protecteurs de la Cour des  
presens de vieille porcelaine,  
qu'il a le talent de faire luy-  
mesme. Je veux dire qu'il a trou-  
vé l'art d'imiter l'ancienne por-  
celaine, ou du moins celle de la  
basse antiquité: il employe à cet  
effet quantité d'ouvriers. La ma-  
tiere de ces faux *Kou tom*, c'est  
à dire de ces antiques contrefai-  
tes, est une terre jaunâtre qui  
se tiré d'un endroit assez près de  
*Kim te tchim* nommé *Ma ngan*  
*chan*. Elles sont fort épaisses. Le

Mandarin m'a donné une assiette de sa façon qui pese autant que dix des ordinaires. Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces sortes de porcelaines, sinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on melle avec l'huile ordinaire, en sorte que cette dernière domine: ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un verd de mer. Quand elle a esté cuite on la jette dans un bouillon très-gras fait de chapons & d'autre viande: elle s'y cuit une seconde fois, après quoy on la met dans un égoust le plus bourbeux qui se puisse trouver, où on la laisse un mois & davantage. Au sortir de cet égoust elle passe pour estre de trois ou quatre cens ans, ou du moins de la Dynastie précédente des *Ming*, où les porcelaines de cette couleur & de cette

épaisseur estoient estimées à la Cour. Ces fausses antiques sont encore semblables aux véritables, en ce que lorsqu'on les frappe, elles ne résonnent point, & que si on les applique auprès de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

On m'a apporté des débris d'une grosse boutique une petite assiette, que j'estime beaucoup plus que les plus fines porcelaines faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'assiette un Crucifix entre la sainte Vierge & saint Jean: on m'a dit qu'on portoit autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis seize à dix-sept ans. Apparemment que les Chrestiens du Japon se servoient de cette industrie durant la persécution, pour avoir des images de nos Mysteres: ces porcelaines con-



fonduës dans des quaiſſes avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la Religion : ce pieux artifice aura eſté découvert dans la fuite, & rendu inutile par des recherches plus exactes; & c'eſt ce qui fait ſans doute qu'on a diſcontinué à *Kim te tchim* ces fortes d'ouvrages.

On eſt preſque auſſi curieux à la Chine des verres & des criſtaux qui viennent d'Europe, qu'on l'eſt en Europe des porcelaines de la Chine : cependant quelque eſtime qu'en faſſent les Chinois, ils n'en ſont pas venus encore juſqu'à traverser les mers pour chercher du verre en Europe, ils trouvent que leur porcelaine eſt plus d'uſage : elle ſouffre les liqueurs chaudes; on peut tenir une taſſe de thé bouillant ſans ſe bruſler, ſi on la ſçait prendre

à la Chinoise, ce qu'on ne peut pas faire, mesme avec une tasse d'argent de la mesme épaisseur & de la mesme figure: la porcelaine a son éclat ainsi que le verre; & si elle est moins transparente, elle est aussi moins fragile: ce qui arrive au verre qui est fait tout récemment, arrive pareillement à la porcelaine; rien ne marque mieux une constitution de parties à peu près semblables: la bonne porcelaine a un son clair comme le verre: si le verre se taille avec le diamant, on se sert aussi du diamant pour réunir ensemble & coudre en quelque sorte des pieces de porcelaine cassée: c'est mesme un mestier à la Chine, on y voit des ouvriers uniquement occupez à remettre dans leurs places des pieces brisées: ils se servent du diamant comme d'une aiguille pour faire

de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelacent un fil de leton très delié, & par-là ils mettent la porcelaine en estat de servir, sans qu'on s'apperçoive presque de l'endroit où elle a esté cassée.

Je dois, avant que de finir cette Lettre qui vous paroistra peut-estre trop longue, éclaircir un doute que j'ay infailliblement fait naistre. J'ay dit qu'il vient sans cesse à *Kim te tchim* des barques chargées de *pe tun tse* & de *kaolin*, & qu'après les avoir purifiés, le marc qui en reste, s'accumule à la longue, & forme de fort grands monceaux. J'ay ajouté qu'il y a trois mille fourneaux à *Kim te tchim*, que ces fourneaux se remplissent de quaiſſes & de porcelaines, que ces quaiſſes ne peuvent servir au plus que trois ou quatre fournées,

358 *Lettres de quelques*  
& que souvent toute une journée  
est perduë. Il est naturel qu'on  
me demande après cela quel est  
l'abyfme où depuis près de trei-  
ze cens ans on jette tous ces dé-  
bris de porcelaine & de four-  
neaux, fans qu'il ait encore esté  
comblé.

La fituation mefme de *Kim te tchim*, & la maniere dont on l'a  
construit, donneront l'éclaircif-  
fement qu'on fouhaite. *Kim te tchim*  
qui n'estoit pas fort éten-  
du dans les commencemens, s'est  
extrêmement accru par le grand  
nombre des édifices qu'on y a  
bafli, & qu'on y bafit encore  
tous les jours: chaque édifice est  
environné de murailles: les bri-  
ques dont ces murailles font con-  
ftruites, ne font pas couchées  
de plat les unes fur les autres,  
ni cimentées comme les ouvra-  
ges de maçonnerie d'Europe: les

murailles de la Chine ont plus de grace & moins de solidité. De longues & de larges briques incrustent, pour ainsi dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ses costez, il n'en paroist que l'extrémité à fleur de la brique du milieu, & l'une & l'autre sont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux mise autour de la brique du milieu lie toutes ces briques ensemble : les briques sont disposées de la mesme maniere au revers de la muraille : ces murailles vont en s'étrécissant à mesure qu'elles s'élevont, de sorte qu'elles n'ont gueres au haut que la longueur & la largeur d'une brique : les éperons ou les briques qui sont en travers, ne répondent nulle part à celles du costé opposé. Par-là le corps de la muraille est com-

me une espece de coffre vuide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées sur des fondemens peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots cassez, sur lesquels on verse de la terre délayée en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout, & n'en fait qu'une masse, qui serre de toutes parts les briques de traverse; & celles-cy serrent celles du milieu, lesquelles ne portent que sur l'épaisseur des briques qui sont au dessous. De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres grises quarrées & polies avec le ciseau: ce qui est surprenant, c'est que si l'on a soin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent jusqu'à cent ans: à la verité elles ne portent point le poids de la charpente qui est soustenuë  
par

par des colonnes de gros bois, elles ne servent qu'à environner les bâtimens & les jardins. Si l'on essayoit en Europe de faire de ces fortes de murailles à la Chinoise, on ne laisseroit pas d'épargner beaucoup, sur-tout en certains endroits.

On voit déjà ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine & des fourneaux. Il faut ajouter qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la rivière qui passe au bas de *Kim te tchim* : il arrive par-là qu'à la longue on gagne du terrain sur la rivière : ces décombres humectez par la pluye, & battus par les passans, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché, ensuite on en fait des rues. Outre cela dans les grandes crues d'eau, la rivière entraîne beaucoup de ces porcelaines bri-

fées : on diroit que son lit en est tout pavé, ce qui ne laisse pas de réjouir la vûë. De tout ce que je viens de dire, il est aisé de juger quel est l'abyfme où depuis tant de fiecles on jette tous ces débris de fourneaux & de porcelaine.

Mais pour peu qu'un Missionnaire ait de zele, il se presente à son esprit une pensée bien affligeante : quel est l'abyfme, me dis-je souvent à moy-mefme, où font tombez tant de millions d'hommes, qui durant cette longue fuite de fiecles ont peuplé *Kim te tchim* : on voit toutes les montagnes des environs couvertes de fepulchres : au bas d'une de ces montagnes est une fosse fort large environnée de hautes murailles : c'est-là qu'on jette les corps des pauvres qui n'ont pas dequoy avoir un cercueil, ce



qu'on regarde icy comme le plus grand de tous les malheurs : cet endroit s'appelle *ouan min kem*, c'est-à-dire, fosse à l'infini, fosse pour tout un monde. Dans les temps de peste qui fait presque tous les ans de grands ravages dans un lieu si peuplé, cette large fosse engloutit bien des corps, sur lesquels on jette de la chaux vive pour consumer les chairs. Vers la fin de l'année, en hyver, les Bonzes, par un acte de charité fort intéressée, car il est précédé d'une bonne quête, viennent retirer les ossemens pour faire place à d'autres, & ils les bruslent durant une espece de service qu'ils font pour ces malheureux défunts.

De cette sorte les montagnes qui environnent *Kim te tchim*, presentent à la vûë la terre où sont rentrez les corps de tant

364    *Lettres de quelques*  
de millions d'hommes qui ont  
subi le sort de tous les mor-  
tels ; mais quel est l'abyfme où  
leurs ames font tombées, & quoy  
de plus capable d'animer le ze-  
le d'un Miffionnaire pour tra-  
vailler au falut de ces Infideles,  
que la perte irréparable de tant  
d'ames pendant une fi longue  
fuite de fiecles ! *Kim te tchim* est  
redevable aux liberalitez de M.  
le Marquis de Broiffia d'une Egli-  
fe qui a un troupeau nombreux,  
lequel s'augmente confiderable-  
ment chaque année. Plaise au  
Seigneur de verfer de plus en  
plus fes benedictions fur ces nou-  
veaux Fideles ! Je les recomman-  
de à vos prieres : fi elles eftoient  
fouftenuës de quelques fecours  
pour augmenter le nombre des  
Catechiftes , on feroit édifié à  
la Chine de voir que ce n'est pas  
feulement le luxe & la cupidité

*Missionnaires de la C. de F.* 365  
des Européens qui font passer  
leurs richesses jusqu'à *Kim te  
tchim* ; mais qu'il se trouve des  
personnes zelées qui ont des des-  
seins beaucoup plus nobles, que  
celles qui en font venir des bi-  
joux si fragiles. Je suis avec bien  
du respect ,

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-  
obéissant serviteur en N. S.  
D'ENTRECOLLES, Missionnaire  
de la Compagnie de JESUS.



## L E T T R E

D U

PERE TACHARD,  
Missionnaire de la Compagnie  
de JESUS:

*Au R. P. du Trevou, de la mesme Com-  
pagnie, Confesseur de S. A. R. Mon-  
seigneur le Duc d'Orleans.*

A Chandernagor, ce 18. Janvier 1714



MON REVEREND PERE,

*La paix de N. S.*

Quoyque mes frequens voya-  
ges m'ayent empesché de me

joindre aux Ouvriers évangéliques qui travaillent bien avant dans les terres à la conversion des Infideles, & que maintenant je sois privé de ce bonheur à cause de mon grand âge & de mes continuelles infirmités, je n'ay pas laissé pourtant de participer un peu cette année au zèle & aux souffrances de ces Hommes Apostoliques dans le voyage que je viens de faire de Pontichery à Bengale. Les circonstances m'en ont paru édifiantes, & je me flatte qu'elles attireront vostre attention.

Ce fut avec regret que je quittay Pontichery : je sçavois assez de langue Malabare pour confesser, pour catéchiser, & mesme pour lire & entendre les livres du pays. Il falloit à Bengale commencer à apprendre une langue toute nouvelle ; ce qui

n'est pas aisé à l'âge de soixante ans. Je m'embarquay donc sur un petit Vaisseau qui partoit pour Bengale. Le Frere Moricet qui m'accompagnoit, avoit enseigné la Géometrie & la Navigation au Capitaine & aux deux Pilotes du Vaisseau. Le premier qui estoit d'Anvers, estoit venu à Pontichery sur les Vaisseaux de la Royale Compagnie en qualité de simple soldat. Se dégoustant d'un mestier qui ne conduit à rien dans les Indes, & qui est très-dangereux pour le salut, il luy prit envie d'apprendre le Pilotage. Deux ans d'une application constante le mirent en estat de commander une petite Barque, & cette année il commande une Caïche\* de cent tonneaux.

Les deux Pilotes, l'un Portu-

\* Petit Bastiment Indien.

gais , & l'autre Indien , avoient appris aussi leur mestier parmi nos Pensionnaires de Ponticherry : car nous avons crû , Mon R. P. que rien n'estoit plus important pour le salut de cette Nation , que de tenir des Ecoles publiques , où l'on pust élever les jeunes Indiens. L'oyfiveté & le défaut d'éducation les plongent d'ordinaire dans les plus grands désordres : abandonnez dez l'enfance à des esclaves , ils apprennent presque au sortir du berceau à commettre les actions qui font le plus d'horreur. En les élevant dans nos Maisons , nous les occupons utilement , nous tâchons de les former aux bonnes mœurs , & de leur inspirer de bonne heure la crainte de Dieu. On leur apprend à lire , à écrire , à dessiner : on leur enseigne l'Arithmetique , le Pi-

lotage, & la Géométrie : ceux qui font de naissance y étudient la langue Latine, la Philosophie, & la Théologie. Tandis que j'ay demeuré à Pontichery, j'y ay vû plus de trente Pensionnaires rassemblez de toutes les parties du monde ; nous avions deux Européans, l'un qui estoit de Paris, & l'autre de Londres ; c'est le fils du Gouverneur Anglois de *Godelour*. L'Afrique nous avoit envoyé cinq jeunes enfans nez à l'Isle de Mascarin. Nous avions de l'Amerique un jeune Espagnol né aux Philippines, dont le pere estoit General des Gallions d'Espagne. Tous les autres estoient du Pegou, de Bengale, de Madras, de Saint Thomé, de Pontichery, de Portonovo, de Surate, & d'Ispahan capitale de la Perse. Dieu a beni nos soins ; plusieurs de ces jeunes gens se



font avancez sur mer, ou dans les Comptoirs de la Royale Compagnie : d'autres sont dans les Ordres sacrez, ou ont embrasé la vie Religieuse.

Ce fut le 9<sup>e</sup>. de Septembre que nous nous embarquâmes à Pondichery, & le 11. au matin nous mouillâmes à Madras, où Monsieur du Laurens devoit remettre quelques quaiſſes d'argent à un riche Marchand Anglois. Quoyqu'en Europe il y ait guerre entre les François & les Anglois, & qu'on se la fasse aux Indes sur mer lorsque les Vaisseaux se rencontrent, cependant ces deux Nations vivent sur terre dans une parfaite intelligence, ce qui leur est très-utile pour l'exercice de leur commerce. Je fus reçu fort civilement de M. le Gouverneur Anglois : il me pressa de dîner avec luy, & j'eus

372 *Lettres de quelques*  
bien de la peine à luy faire goust-  
ter les raisons qui m'obligeoient  
de ne pas répondre à son hon-  
nesteté.

Après avoir pris congé de M.  
le Gouverneur, je partis pour  
Saint Thomé, qui n'est éloigné  
que de deux lieuës de Madras.  
J'estois dans l'impatience de voir  
M. Laynes Evesque de cette vil-  
le & ancien Missionnaire de Ma-  
duré. La bonté & la tendresse  
avec laquelle ce saint Prelat me  
reçut, surpasse tout ce que je  
vous en pourrois dire : son éle-  
vation n'a rien changé dans son  
ancienne façon de vivre : à l'ha-  
bit prés on le prendroit encore  
pour un Missionnaire de nostre  
Compagnie. Je mangeay le len-  
demain à sa table, où l'on ne  
sert jamais que des legumes &  
du lait.

Le mesme jour j'eus le bon-

heur de celebrer le Saint Sacri-  
fice de la Messe dans une Cha-  
pelle attenante à la Cathedrale,  
où l'on dit que saint Thomas de-  
meura quelque temps. On y gar-  
de encore diverses reliques de ce  
grand Apostre, entre autres le  
fer de la lance dont il fut percé,  
de ses ossemens, & des morceaux  
de ses habits. Quelques mois au-  
paravant j'avois eu la consola-  
tion de considerer à loisir les au-  
tres monumens de pieté, qui at-  
tirent en foule les anciens & les  
nouveaux Fideles de toute l'In-  
de. Les principaux se voyent au  
grand Mont & au petit Mont.  
On appelle ainsi deux monta-  
gnes éloignées de deux grandes  
lieuës de Saint Thomé.

Le petit Mont est un rocher  
fort escarpé de trois costez, ce  
n'est que vers le Sud-Oüest qu'il  
a une pente aisée. On y voit deux

Eglises, l'une qui regarde le Nord vers Madras, & qui est située au milieu de la montagne : on y monte par un degré de pierre fort spacieux, où se trouvent deux ou trois détours qui aboutissent à une esplanade de terre qu'on a faite sur le rocher. De cette esplanade on entre dans l'Eglise de Nostre-Dame. Sous l'Autel qui est élevé de sept à huit marches, est une caverne d'environ quatorze pieds de largeur, & de quinze à seize pieds de profondeur. Ainsi il n'y a que l'extrémité occidentale de la caverne qui soit sous l'Autel. Cette grotte ou naturelle, ou taillée dans le roc, n'a pas plus de sept pieds dans sa plus grande hauteur : on s'y glisse avec assez de peine par une crevasse du rocher haute de cinq pieds, & large d'un peu plus d'un pied &

demi. On n'a pas jugé à propos d'embellir cette entrée, ni même de rien changer à toute la grotte, parce qu'on est persuadé que saint Thomas se retiroit souvent dans ce lieu solitaire pour y faire oraison. Nos Missionnaires ont dressé un Autel vers l'extrémité orientale de la grotte. C'est une tradition parmi le peuple qu'une espece de fenestre d'environ deux pieds & demi qui est au Sud, & qui donne un jour fort obscur à toute la grotte, a esté faite par miracle, & que ce fut par cette ouverture que le saint Apostre se sauva des mains du Brame qui le perça de sa lance, & qu'il alla mourir au grand Mont, qui n'est qu'à une demi lieuë de-là vers le Sud-Oüest. Cependant tout le monde ne convient pas de ce fait, quelques-uns disent

au contraire qu'il fut blessé au grand Mont, tandis qu'il estoit en prieres devant la Croix qu'il avoit luy-mesme taillée dans le roc, & qu'on y voit encore.

De l'Eglise de Nostre Dame on monte sur le haut de la montagne, où nos Peres ont élevé un petit bastiment. Il est fondé sur le rocher qu'on a eu bien de la peine à applanir, pour rendre ce petit hermitage tant soit peu commode. Vers le Sud du logis qui est basti en equerre, est l'Eglise de la Résurrection. On y trouve une Croix d'un pied de hauteur dans un petit enfoncement pratiqué dans le roc, sur lequel est posé l'Autel de l'Eglise. Cette petite Croix qui est en relief & gravée dans le trou du rocher, à la grandeur près, ressemble tout à fait à la Croix du grand Mont. On y remarque

les mesmes prodiges, & si j'ose m'exprimer ainsi, les mesmes symptomes miraculeux. Je veux dire que quand la Croix du grand Mont change de couleur, qu'elle se couvre de nuages, & qu'elle suë; on voit sur la Croix du petit Mont de pareils changemens, des nuages & une sueur semblable, mais non pas si abondante. Le P. Sylvestre de Soufa Missionnaire de nostre Compagnie dans la Province de Malabar, qui demeure depuis longtemps au petit Mont, m'a assuré qu'il a esté témoin oculaire de ce prodige. J'en parleray plus bas.

On monte à l'Eglise de la Resurrection par un grand escalier de pierre d'une pente fort roide, qui prend depuis le pied occidental de la montagne jusqu'à une esplanade quarrée,

qu'on a pratiquée devant la porte de l'Eglise. A costé de l'Autel vers le Sud, on trouve une ouverture de rocher qui a quatre ou cinq pieds de longueur, un pied & demi de largeur, & cinq à six pieds de profondeur. On l'appelle la Fontaine de S. Thomas. C'est une tradition assez commune dans le pays que le saint Apôtre qui demouroit au petit Mont, vivement touché de ce que les peuples qui venoient en foule entendre ses prédications, souffroient extrêmement de la soif, parce qu'on ne trouvoit de l'eau que fort loin dans la plaine, se mit à genoux dans le lieu le plus élevé de la montagne, qu'il frappa de son baston le roc où il estoit en priere, & qu'à l'instant il en jaillit une source d'eau claire, qui guérissoit les malades quand ils en



beuvoient avec confiance à l'intercession du Saint. Le ruisseau qui passe maintenant au pied du petit Mont, ne parut qu'au commencement du siècle passé : il se forma par le débordement des eaux d'un étang éloigné dans les terres, qu'une forte pluye fit crever : ce qui produisit ce petit canal qui dans des temps de sécheresse n'est rempli que d'une eau saumache \*, parce qu'à deux lieuës du petit Mont il communique avec la mer.

Il y a encore des personnes vivantes qui assurent avoir vû il n'y a pas plus de 50. ans ce trou de rocher tel que je viens de le décrire, & ils ajoutent que des femmes hérétiques y ayant jetté des immondices, pour s'opposer, disoient-elles, à la supersti-

\* Eau douce un peu salée par l'eau de la mer.

380 *Lettres de quelques*  
tion des peuples, l'eau se retira  
aussi-tost ; & que les femmes, en  
punition de leur témérité, mou-  
rurent le mesme jour d'une co-  
lique extraordinaire. On ne lais-  
se pas de venir prendre de cette  
eau & d'en boire : les Mission-  
naires aussi bien que les Chre-  
stiens assurent qu'elle produit  
encore des guérisons subites &  
surprenantes.

Ce fut vers l'an 1551. que le  
petit Mont, qui n'estoit aupara-  
vant qu'une éminence escarpée  
de rochers, commença à estre  
défriché & applani pour la com-  
modité des Pelerins, ainsi qu'il  
est marqué sur une grosse pierre,  
qu'on a ménagée dans le roc, au  
haut de l'escalier vers le Nord  
de la montagne. L'Eglise de No-  
stre-Dame y fut bastie, & on la  
donna aux Jesuites Portugais.  
Ceux-cy bastirent ensuite le pé-

tit Hermitage qui est au haut du rocher, & l'Eglise de la Resurrection, où est la Croix de pierre en relief dont je viens de parler.

Il faut l'avouer, mon R. P. ce petit Mont est un véritable Sanctuaire de dévotion: tout y inspire le recueillement & la piété; & l'on ne sçauroit parcourir les saints monumens qu'on y trouve, que le cœur ne soit attendri & touché de desirs vifs & pressans de se donner à Dieu.

Le grand Mont n'est éloigné du petit que d'une demie lieuë. Je n'en ay pas mesuré la hauteur, mais il me parut à l'œil trois ou quatre fois plus élevé & plus étendu que l'autre. Il n'y a pas plus de 50. ans qu'il estoit aussi desert que le petit Mont, où il n'y a que deux maisons au bas de la montagne, encore

n'ont-elles esté basties que depuis trois ou quatre ans. Mais à present les avenuës du grand Mont sont toutes pleines de maisons fort agréables, qui appartiennent aux Malabares, aux Portugais, aux Armeniens, & sur-tout aux Anglois. Pendant les deux mois que je demeuray l'année dernière au petit Mont, il ne se passa gueres de jour que je ne visse des Cavaliers, des Calèches, & des Palanquins aller au grand Mont, & en revenir; & l'on m'a assuré que quand les Vaisseaux d'Europe sont partis de Madras, presque la moitié du beau monde de cette grande ville va passer les mois entiers dans ce lieu champêtre.

L'Eglise de Nostre Dame est bastie au sommet de la montagne. C'est sans contredit le monument le plus celebre, le plus

autorisé , & le plus fréquenté par les Chrestiens des Indes , & sur-tout par les Chrestiens qu'on nomme de Saint Thomé. Ceux-cy qui habitent les montagnes de Malabar , y viennent de plus de deux cens lieuës. Ils ont un Archevesque nommé par le Roy de Portugal. C'est maintenant M. Dom Jean Ribeiro ancien Missionnaire de nostre Compagnie dans le Malabar. Ce Prelat est fort habile dans les langues du pays , sur-tout dans le Syriaque qui est la langue sçavante. La Liturgie des Prestres Malabares appellez *Caçanares* , est écrite en cette langue. Ces *Caçanares* sont les Curez des différentes Paroisses establies dans ces montagnes , où il y a plus de cent mille Chrestiens , dont quelques-uns sont encore Schismatiques. Les autres furent réu-

384 *Lettres de quelques*  
nis à l'Eglise Romaine au commencement du siecle passé par M. Dom Alexis de Menezes alors Evesque de Goa & Visiteur Apostolique. Ce fut luy qui tint le fameux Concile de Diamper\*, dont les actes furent imprimez depuis à Lisbonne.

La Croix taillée dans le roc par S. Thomas, est au dessus du grand Autel de l'ancienne Eglise, qui a esté depuis fort embellie par les Armeniens orthodoxes & schismatiques, & qu'on appelle maintenant Nostre-Dame du Mont. Aussi-tost que les Vaisseaux Portugais ou Armeniens l'apperçoivent en mer, & qu'ils se voyent par son travers, ils ne manquent pas de faire une salve de leur artillerie. Cette Croix a environ deux pieds en

\* Diamper est un Bourg considerable dans le Malabar.

quarré;

quarré ; les quatre branches en sont égales : elle peut avoir un pouce de relief, & elle n'a pas plus de quatre pouces d'étendue. J'avois cru sur le témoignage du P. Kirker qu'elle avoit des Paons aux quatre extrémités ; mais ayant sçu le contraire par des personnes qui l'avoient examinée attentivement, je voulus l'examiner de près moy-mesme, & je fus convaincu par mes yeux que le P. Kirker avoit écrit sur de faux memoires, & que c'estoit effectivement des pigeons & non des Paons qui se voyoient aux extrémités.

C'est une persuasion generale parmi les Indiens soit Chrestiens, soit Idolâtres, que cette Croix est l'ouvrage de S. Thomas l'un des douze Apostres de J. C. & que c'est aux pieds de la mesme Croix qu'il expira d'un

386 *Lettres de quelques* M  
coup de lance, dont il fut percé  
par un Brame Gentil. Paroitre  
avoir d'autre sentiment sur la  
Mission & la mort de ce grand  
Apostre, ce seroit s'exposer à  
l'indignation & au ressentiment  
des Chrestiens de toute l'Inde:  
c'est une tradition constante  
contre laquelle il seroit dange-  
reux de s'élever.

On ne peut nier qu'il ne se  
fasse de continuels miracles à  
Nostre-Dame du Mont: on y  
voit, comme dans les Eglises  
d'Europe où il y a des Images  
miraculeuses, diverses marques  
de la pieté des Fideles qui ont  
esté guéris de différentes mala-  
dies. Huit jours avant Noël les  
Portugais celebrent avec beau-  
coup de solemnité une Feste  
qu'ils appellent de l'Expectation  
de la sainte Vierge. Il arrive  
quelquefois en ce temps-là un



prodige, qui contribuë beaucoup à la vénération que les peuples ont pour ce saint lieu. Ce prodige est si avéré, si public, & examiné de si près par les Chrétiens & les Protestans, qui viennent en foule ce jour-là à l'Eglise, que les plus incredules d'entre-eux ne peuvent le révoquer en doute. On en conviendra aisément par les circonstances suivantes, que j'ay apprises d'un de nos Missionnaires qui en a esté deux fois témoin avec plus de quatre cens personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute Nation, parmi lesquels il y avoit plusieurs Anglois; qu'on ne soupçonnera pas de trop de crédulité sur cet article.

Il y a environ sept à huit ans que pendant le Sermon qu'on faisoit à la Feste de l'Expectation, où l'Eglise estoit pleine de

388 *Lettres de quelques* M  
monde, il s'éleva tout à coup un  
bruit confus de gens qui crioient  
de tous costez, miracle. Le Mis-  
sionnaire qui estoit proche de  
l'Autel, ne pût s'empescher de  
publier le miracle comme les au-  
tres. En effet il m'assura que cer-  
te sainte Croix qui est d'un roc  
grossier & mal poli, dont la cou-  
leur est d'un gris tirant sur le  
noir, parut d'abord rougeastre,  
puis devint brune, & ensuite  
d'un blanc éclatant. Enfin qu'el-  
le se couvrit de nuages sombres  
qui la déroboient aux yeux, &  
qui se dissipoiēt par intervalle;  
& qu'aussi tost après elle devint  
toute moitte, & répandit une  
sueur si abondante, que l'eau  
en distilloit jusques sur l'Autel.  
La dévotion des Chrestiens est  
de conserver des linges mouil-  
lez de cette eau miraculeuse:  
c'est pourquoy à la priere de plu-

ieurs personnes considerables, & pour mieux s'assurer de la verité, le Missionnaire monta sur l'Autel, & ayant pris sept ou huit mouchoirs, il les rendit tous trempes, après en avoir essuyé la Croix. Il est à remarquer que cette Croix est d'un roc très-dur, & semblable au rocher auquel elle tient de tous costez; que l'eau en couloit en abondance, tandis que le reste du rocher estoit entierement sec, & que le jour estoit fort échauffé par les ardeurs du Soleil.

Plusieurs Anglois Protestans ne pouvant nier ce qu'ils voïoient de leurs yeux, visiterent l'Autel & les environs en dedans & en dehors; ils monterent mesme sur l'Eglise de ce costé-là, & examinerent avec grande attention s'il n'y avoit point quelque prestige, dont on voulût surprendre la credulité

des peuples : mais après bien des perquisitions inutiles, ils furent contraints d'avouer qu'il n'y avoit rien de naturel dans cet événement, & qu'il y avoit au contraire quelque chose d'extraordinaire & de divin. Ils furent persuadez, mais ils ne furent pas convertis. Lorsque la sueur commença à cesser, le P. Recteur de S. Thomé envoya un Missionnaire au petit Mont pour examiner ce qui s'y passoit, & celuy-cy m'a protesté qu'il y trouva la Croix, laquelle est pareillement taillée dans le roc, toute moitte comme si elle venoit de fuser, & le bas de l'enfoncement, où elle est placée, tout mouillé.

Il y avoit plusieurs années que cette merveille n'avoit paru au grand Mont, & depuis ce temps-là on n'a rien vû de semblable. Les Portugais accoustu-

mez à rapporter tout à leur pays, m'ont souvent assuré que ce phénomène, quand il arrive, est le présage de quelque malheur dont la Nation est menacée : ils m'en rapportèrent divers exemples arrivez dans le siècle passé, & annoncez par cette Croix miraculeuse.

ob C'est-là, mon R. P. tout ce qu'on peut dire de certain sur les merveilles de ces deux Sanctuaires si celebres dans l'Inde : car on ne trouve plus personne qui parle de l'apparition de S. Thomas le jour de sa Feste.

8 Je me rendis à Madras le 13. Septembre, & la nuit suivante nous mîmes à la voile. La saison estoit avancée & dangereuse à cause des vents qui regnent sur ces mers. Nous eufmes d'abord des vents variables, avec lesquels nous élevâmes allant

392. *Lettres de quelques*  
au Nord-Est quart d'Est un peu  
plus de 6. degrez en latitude,  
car la rade de Madras est par 13.  
degrez 13. minutes de latitude  
Nord.

Le 21. Septembre vers la pointe du jour nous nous trouvaſmes à la vûe des montagnes de Ganjam, qui ſont ſituées par 19. degrez 30. minutes. Ce fut alors que les vents nous devinrent contraires, & que l'orage commença à ſe faire ſentir. Nous reſiſtaſmes quelque temps à la violence des ondes en revirant de bord de temps en temps, pour perdre moins de noſtre route. Mais nos précautions furent inutiles, le vent augmenta & ſe jetta au Nord-Est quart d'Est. Nous reculions à vûe d'œil, parce que les courans forts nous eſtoient auſſi contraires que le vent. On jugea à propos d'aller mouïller

un peu près de la terre dans un fonds vaseux & de tenuë, qui se trouve sur cette coste, jusqu'à ce que le vent redevinft calme. Tout ce que nous pûmes faire, fut d'aller jeter la maistresse ancre dans un bon fonds à 25. brasses vis-à-vis la montagne de Barba, que les Anglois appellent Barria.

La nuit du 23. au 24. les vents forcerent, & la mer devint si enflée, que le Vaisseau qui estoit peu chargé, fut agité de roulis & de tangages affreux. J'avertis le Maistre du Vaisseau nommé Estienne, qu'il ne suffisoit pas d'amener les vergues, comme il avoit fait, qu'il falloit encore mettre les masts de hune bas. Il me répondit qu'il y avoit pensé, mais que la foiblesse & l'ignorance de l'équipage le mettoient hors d'estat de prendre cette

précaution. En effet vingt Matelots au moins nous eussent esté nécessaires pour bien manoeuvrer dans la situation où nous estions, & nous n'en avions que dix : encore dans ce petit nombre il ne s'en trouvoit que deux qui eussent esté sur mer. On avoit pris les autres à Pontichery parmi les Parias Chrestiens, qui ignoroient jusques aux noms des manoeuvres, & qui n'entendoient rien au commandement. On ne s'apperçut de leur ignorance que quand il n'estoit plus temps d'y remedier.

Il fallut donc avec nos masts de hune hauts soustenir toute la furie des vagues & des vents : nostre inquiétude devint encore plus grande, lorsque nous reconnusmes que la masture de nostre Vaisseau estoit trop haute. Autre malheur, le grand mast,



bien qu'il fust tout neuf, se trouva pourri en dedans, parce qu'on l'avoit coupé dans une mauvaise saison. L'horreur de la nuit, la violence des ondes, & le bruit affreux de l'orage augmentèrent nostre juste frayeur. Cependant vers les 10. heures du soir chacun alla se reposer, à la réserve du premier Pilote & du Maistre du Navire. Un peu après minuit celuy-cy vint nous avertir de ne point sortir de la chambre, parce que le grand estay venoit de se rompre : c'est une manoeuvre qui va saisir la teste du grand mast, pour l'empescher de tomber sur la poupe quand on revire de bord. Il ajouta que le grand mast balançoit fort, & estoit prest de tomber. Son avis estoit assez inutile, car nous estions tous écrasés, si le grand mast

fust tombé sur la chambre, où nous nous trouvions M. du Laurens, le F. Moricet & moy. Nous sentismes en ce moment toutes les agitations qui sont ordinaires en de semblables conjonctures, & nous nous adressâmes à Dieu avec toute la ferveur dont nous estions capables. Peu après le courant ayant pris le Navire par le travers, le fit rouler avec violence vers le costé du bas bord. Nous presentions le cap au vent, & une seconde houle le faisant relever avec un nouvel effort, le mast se rompit, & tomba sur le costé gauche du Navire.

Cet accident auquel nous venions d'échaper, fut suivi d'un autre qui n'estoit gueres moins à craindre : quand le mast fut dans l'eau, il se trouva retenu par les haubans, & les vagues

le rejettoient avec violence contre le corps du Vaisseau. On demandoit de tous costez des haches pour couper les haubans, & il n'y en avoit point dans le navire, tant il estoit bien pourvû: on eut recours à des sabres, mais ils se trouverent si émouffez qu'ils ne firent nul effet. Enfin le Pilote voyant que le danger estoit pressant, se saisit du couteau de la cuisine, & à force de coups le mast se détacha enfin des haubans, & fut porté sur le rivage.

Au mesme temps le Maistre du Vaisseau parut couvert de sang. Deux poulies qui estoient tombées avec le mast l'avoient blessé à la teste. Comme nous n'avions point de Chirurgien, le Frere Moricet lava ses playes d'eau de vie, & luy enveloppa la teste d'un linge. Le crâne

n'estant point entamé, il fut aussitost en estat d'agir. Il nous rassura un peu en nous disant que le danger estoit moins grand depuis que le Vaisseau se trouvoit sans mast, parce que le vent avoit moins de prise, & que la maistresse ancre estoit jettée sur un bon fond de grosse vase.

Cependant comme l'orage ne s'appaisoit point, nous résolûmes d'implorer par un vœu l'assistance du Ciel. Tout l'équipage se mit à genoux, nous prononçâmes ensemble à haute voix un acte de contrition, après quoy nous promismes à Dieu de faire chanter une Messe solennelle de Nostre Dame, que nous prenions pour nostre protectrice; de communier à cette mesme Messe, & de faire une aumône aux pauvres pour le soulagement des ames du Purga-

toire. On songea ensuite à se délasser de ses fatigues, & à prendre un peu de repos. Il fut bientôt troublé par une nouvelle alarme. Le Maître du Vaisseau qui veilloit pour tout l'équipage, vint sur les quatre heures du matin nous dire la larme à l'œil que tout estoit perdu, que le cable attaché à l'ancre venoit de se rompre, que le Vaisseau alloit infailliblement échoüer à la coste, où la mer brisoit avec furie; qu'il n'y avoit plus que des ancres mediocres, mais qu'elles n'estoient point parées, & que le cable estoit trop foible pour résister à la tempeste. Comme nous n'avions point d'autre ressource, on se mit incessamment à travailler, on attachâ le cable à l'une des ancres; & après avoir invoqué le saint nom du Seigneur, on le jeta à la mer.

Le Vaisseau parut s'arrester tout à coup au grand étonnement de tout l'équipage; car le vent d'Est, qui nous portoit à la coste, souffloit avec fureur.

Nous demeurâmes ainsi à l'ancre le 24<sup>e</sup>, & le lendemain le vent se calma. Nous songeâmes d'abord à nous tirer d'un voisinage aussi fâcheux que celui de la montagne de Barba: les ondes estoient si hautes & le tangage si violent, qu'il fut impossible de lever l'ancre. Il fallut donc couper le cable, afin de profiter d'un vent de Sud Sud-Est assez fort, pour nous faire refouler les courans qui nous estoient contraires. Ce parti quoyque nécessaire, nous jettoit dans une autre extremité: il ne nous restoit plus que deux petites ancres, & un bout de cable qui n'avoit que 45. brasses de lon-

gueur. La grande vergue avoit esté amenée sur le pont dez le commencement de la tempeste, avec un tronçon du grand mast d'environ quinze à seize pieds. On hissa la grande voile, & on alla chercher quelque asile le long de la coste. Aucun de nos Pilotes ne connoissoit cette plage, & nous nous trouvions fort embarasiez, lorsque nous aperçusmes au Sud une grosse Barque qui venoit vent arriere, & qui s'approchoit de nous: c'estoit des habitans de Narsapour qui alloient à Ganjam: ils nous dirent que nous n'en estions éloignez que de huit à dix lieuës, & ils voulurent bien diminuer leurs voiles afin de nous attendre. Estant arrivez à la vûë de Ganjam le 26. Septembre, nous fusmes contraints de mouïller à six lieuës au - dessous du vent

402 *Lettres de quelques*  
par quinze brasses d'eau.

Nous demeurâmes le lendemain à l'ancre dans une allarme continuelle à cause du grand fonds, du peu de cable que nous avions, & de la foiblesse de nostre ancre. On fit des signaux pour demander du secours, on tira du canon, on mit le pavillon en berne: mais personne ne paroissoit. Outre le danger où nous estions d'échoüer, pour peu que le vent vint à forcer, nous manquions de vivres, & il ne nous restoit plus qu'un peu de ris & quelques poissons à demi gastez.

Dans l'extrême necessité où nous estions, nous résolûmes d'envoyer à terre le premier Pilote & un jeune métif: comme nous n'avions point de bateau à bord, ils se mirent sur un radeau, & ils s'efforcèrent de ga-



gner le rivage à force de rames, afin d'aller à Ganjam demander des chelingues \*, & un Pilote pour nous faire entrer dans le Port au premier temps favorable. Ces pauvres gens expofoient ainfi leur vie avec courage pour l'affurer aux autres. Ils furent portez quatre lieuës plus bas fur des rochers où le radeau s'arresta, & après bien des risques qu'ils coururent, ils gagnerent enfin la terre les pieds tout enfanglantez, de telle forte qu'il leur fallut trois jours pour se rendre à Ganjam, dont nous n'eftions éloignez que de quatre lieuës.

Pour nous qui eftions reftez

\* Espece de chaloupe faite de planches liées enfemble avec du jonc. On s'en fert dans toutes ces costes, parce qu'elles obéiffent, & ne fe rompent point lorsqu'elles touchent la barre, au lieu que nos chaloupes s'y brifent.

404 *Lettres de quelques*  
dans le Vaisseau, nous nous flat-  
tions que dez le lendemain ils  
nous ameneroient du secours &  
des vivres: mais deux jours s'e-  
stant passez sans recevoir de leurs  
nouvelles, nous ne doutasmes  
plus ou qu'ils ne fussent peris sur  
mer, ou qu'ils n'eussent esté dé-  
vorez par des crocodiles. Le 28.  
nous apperçusmes un Catima-  
ran\* conduit par deux pescheurs,  
qui venoient droit à nous du ri-  
vage. Arrivez à bord ils nous fi-  
rent les complimens de la Chau-  
derie\*\* & d'un Capitaine An-  
glois qui nous offroient leurs ser-  
vices; mais ils ne purent nous  
rassurer sur la destinée de nostre  
Pilote. Nous les renvoyasmes à  
la haste avec des lettres de re-  
merciment que nous écrivismes à

\* Assemblage de deux ou trois pièces de  
bois leger liées ensemble.

\*\* Gouverneur Gentil establi par le Na-  
babe ou Gouverneur de la Province.

ces Messieurs, par lesquelles nous leur demandions un prompt secours.

Le lendemain 29<sup>e</sup> nous vîmes sortir de l'embouchure de la rivière une grosse chelingue, qui fut bientôt rendue à bord. Elle nous amenoit nostre Pilote avec six bons matelots du pays envoyez à nostre secours par Monsieur Symond Anglois qui faisoit un grand commerce à Ganjam. Le Pilote, après nous avoir raconté ses aventures, nous consola fort en nous rapportant le plaisir que Monsieur Symond se faisoit de nous rendre service, & les ordres qu'il avoit donnez pour nous faire trouver au rivage voisin des voitures qui nous transportassent commodément à Ganjam. Nous les attendîmes jusqu'au coucher du soleil, & nous apprîmes ensuite qu'un ac-

406 *Lettres de quelques*  
cident imprévu avoit détourné  
ailleurs son attention.

Dans le dessein de voir nostre Vaisseau de près, il avoit fait une partie de chasse : il y invita un Pilote Danois qui commandoit un Vaisseau Armenien : le Danois ne se rendit qu'avec peine à son invitation, il sembloit qu'il eust un pressentiment de sa mauvaise destinée. Comme ils passoient auprès d'un étang, Monsieur Symond tira sur un grand oiseau en volant, l'oyseau blessé alla tomber dans une petite riviere qui se jette un peu au-dessus de la ville dans la riviere de Ganjam. Le Danois y courut, & comme il marchoit sur les bords qui estoient mouillez, le pied luy glissa, & il tomba dans l'eau précisément au seul endroit où cette riviere a dix à douze pieds de profon-

deur, car par-tout ailleurs elle est guéable. Monsieur Symond & ses gens accoururent au secours du Danois, mais ils ne virent que son chapeau qui flot-  
toit sur l'eau, & que le courant emportoit. Tout le reste du jour se passa à chercher le corps de cet infortuné, & c'est ce qui empêcha M. Symond de nous envoyer des Palanquins, comme il nous l'avoit promis.

Si nous eussions pû prévoir ce contre-temps, nous eussions passé la nuit dans la chelinque, qui demeueroit à sec sur le sable du rivage : mais nous prîmes la résolution de marcher toujours vers la ville, dans l'esperance de trouver les Palanquins que nous attendions. Nous eufmes quatre grandes lieuës à faire dans des chemins que le sable mouvant rendoit très-difficiles, & une ri-

408 *Lettres de quelques*  
viere à passer qui estoit fort large & fort profonde. Nous arrivâmes sur les bords de cette riviere fort fatiguez. Il n'y avoit ny bateau pour la traverser, ny maison pour nous retirer. Après avoir attendu long-temps, un Anglois que nous envoyoit M. Symond, nous amena enfin deux bateaux, & il nous apprit le chagrin & l'embarras qu'avoit causé le malheur arrivé au Danois.

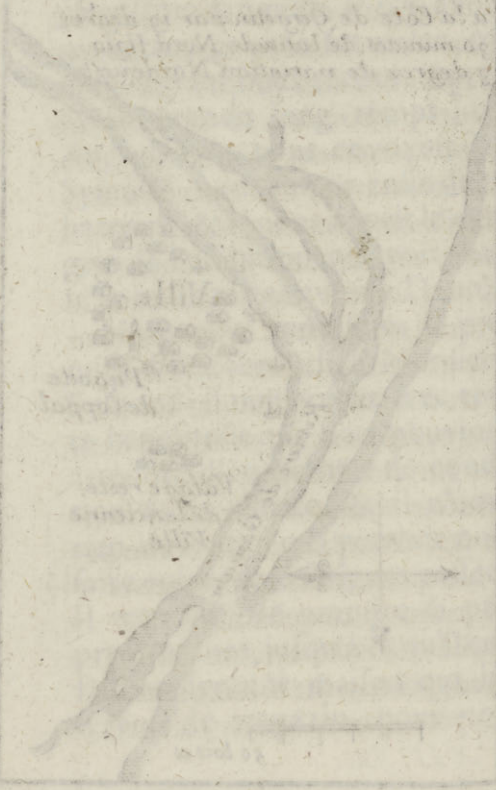
Nous nous rendîmes le premier d'Octobre chez Monsieur Symond: il nous reçut avec toute la politesse que nous pouvions attendre d'un homme de condition & de merite, & il n'omit rien de tout ce qui pouvoit nous faire oublier nos fatigues passées. Il me força de prendre sa propre chambre, jusqu'à ce qu'il eust fait vuider une maison qui luy servoit de magasin, pour nous

PLAN DE LA VILLE ET DE  
LA RIVIERE. DE GANJAM

*a la Côte de Gergelin par 19 degrez  
30 minutes de latitude Nord Ilya  
3 degrez de variation Nordouest*



PLAN DE LA VILLE ET DE  
LA RIVIERE DE CANIAM





*Missionnaires de la C. de J.* 409  
y loger. La Ville estoit si peuplée, qu'on n'y trouvoit point de maison qui ne fust remplie.

Ganjam est une des Villes les plus marchandes qu'on trouve depuis Madras jusqu'à Bengale : tout y abonde, & le Port est très commode. Dans les plus basses marées son entrée a toujours cinq ou six pieds d'eau, & neuf ou dix dans les eaux vives. On y bastit des Vaisseaux en grand nombre & à peu de frais. Nous comptâmes 98. Vaisseaux à trois masts échouiez sur le rivage, & nous en vîmes environ 18. sur le chantier qu'on construisoit tout à la fois. La facilité & l'abondance du commerce y auroient sans doute attiré les Nations Européennes, si la jalousie des habitans ne s'estoit opposée à leur établissement. Ces peuples, bien qu'ils soient sous

la domination Mogole, s'imaginent conserver leur liberté, parce qu'ils sont en possession de ne souffrir aucun More pour Gouverneur dans leur Ville. Néanmoins depuis quatre ou cinq ans ils permettent aux Mores d'y fixer leur demeure : mais ils sont fort en garde contre eux, & bien plus contre les Européens. Il y a deux ou trois ans que M. Symond voulut renfermer sa maison d'une petite muraille de brique : le Gouverneur & les habitans firent aussi-tost cesser  
» l'ouvrage. Nous connoissons  
» bien le genie des Européens,  
» disoient-ils, s'il leur estoit per-  
» mis d'user de briques pour leurs  
» maisons, ils eleveroient bien-  
» tost des forteresses. Aussi n'y a-  
t-il dans toute la ville qu'une  
grande Pagode, & la maison du  
Gouverneur Gentil qui soient

faites de brique; toutes les autres maisons sont construites d'une terre grasse enduite de chaux par dedans & par dehors: elles ne sont couvertes que de paille & de jonc, & il en faut changer de deux en deux ans, ce qui est assez incommode.

La Ville est d'une grandeur mediocre, ses ruës sont étroites & mal disposées, le peuple y est fort nombreux. Elle est située à la hauteur de 19. degrez 30. minutes Nord sur une petite élévation le long de la rivière à un quart de lieuë de son embouchure. Il y a douze ans qu'elle estoit plus considerable par ses richesses & par le nombre de ses habitans: elle estoit alors beaucoup plus proche de la mer; mais un vent d'Est des plus violens, qui s'éleva vers le soir, fit déborder les eaux de la mer,

412 *Lettres de quelques*  
qui submergerent la Ville. Peu  
de ses habitans échaperent au  
naufnage.

Quoyque les Indiens soient  
superstitieux à l'excez, & qu'ils  
ayent ailleurs un grand nombre  
de Pagodes, on n'en voit nean-  
moins qu'une à Ganjam. Il n'y  
a pas plus de vingt ans qu'on a  
commencé à la bastir. Cette Pa-  
gode n'est autre chose qu'une  
tour de pierre massive & de fi-  
gure polygone haute d'environ  
80. pieds sur 30. à 40. de base.  
A cette masse de pierre est join-  
te une espee de salle, où doit  
reposer l'Idole quand l'édifice  
sera fini. Cependant on a mis  
Coppal, c'est le nom de l'Idole,  
dans une maison voisine : là elle  
est servie par des Sacrificateurs,  
& des *Devadachi*, c'est à dire,  
par des esclaves des Dieux. Ce  
sont des filles prostituées, dont

l'emploi est de danfer, & de sonner de petites cloches en cadence en chantant des cantiques infames, soit dans la Pagode, quand on y fait des sacrifices; soit dans les ruës, quand on promene l'Idole en cérémonie.

L'histoire du Dieu Coppal est aussi bisarre qu'elle est confuse & embrouillée: ce que m'en ont dit les Brames est plein de contradictions, & n'a nulle vraisemblance. Voicy ce qui se rapporte de plus certain. Il ya environ trente ans qu'un Marchand étranger apporta une statuë assez mal faite; c'estoit à peu près la figure d'un homme haut d'un pied & demi qui avoit quatre mains: deux estoient élevées & étenduës, il tenoit dans les deux autres une espece de fluste Allemande. Ce Marchand exposa cette figure en

414 *Lettres de quelques* MM  
vente: un Prestre d'Idoles qui  
l'apperçut, fit publier par tout  
que ce Dieu luy avoit apparu,  
& qu'il vouloit estre adoré à  
Ganjam avec la mesme solem-  
nité qu'on adoroit Jagrenat.  
C'est une fameuse Idole qu'on  
revere dans une Ville éloignée  
de quinze à seize lieuës au Nord  
de Ganjam, assez près de la mer.  
Le songe du Brame passa pour  
une révélation divine, on ache-  
ta la statuë de Coppal, & on  
promit de luy bastir un Temple  
celebre. Le Gouverneur Gentil  
n'eut garde de defabufer le peu-  
ple, il trouvoit son interest à le  
confirmer dans son erreur: c'est  
pourquoy du consentement des  
principaux de la Ville, il impo-  
sa une taxe generale pour les  
frais du Temple. C'estoit à qui  
auroit part à une si bonne œu-  
vre; on m'a assuré que le Gbu-

verneur tira sur le peuple plus d'argent qu'il n'en falloit pour bastir deux Temples semblables à celui qu'il vouloit construire.

Je ne pus découvrir le moindre vestige du Christianisme ni dans la ville de *Ganjam*, ni dans celle de *Barampour*, qui est encore plus considerable, soit par la multitude & la richesse de ses habitans, soit par le grand commerce qu'on y fait de toiles & de soyeries. Ce qui me fait croire que l'Évangile n'a jamais esté prêché dans ces vastes contrées. Il me semble qu'il s'y établiroit aisément, si l'on y envoyoit des Missionnaires. Ces peuples sont d'un naturel docile, ils n'ont qu'un mediocre attachement pour leurs Idoles, sur-tout à *Barampour*, où les Pagodes sont fort negligées. D'ailleurs cette ville estant située entre la coste

416 *Lettres de quelques*  
de *Gergelim* & celle d'*Orixa*,  
on y parle communément les  
deux langues, & de-là on pour-  
roit passer dans l'*Orixa*, où les  
peuples ont encore de plus fa-  
vorables dispositions pour le  
Christianisme. Quelques Brames  
du pays m'ont assuré qu'il est ra-  
re de trouver un *Orias* qui ait  
deux femmes, & que c'est par-  
mi eux un libertinage désapprou-  
vé, quand un homme en épouse  
deux, sur-tout si la premiere n'est  
pas sterile.

Je vous avoüe, Mon R. P. que  
j'estois saisi de douleur en voyant  
l'aveuglement de ces pauvres In-  
fideles. Je me suis servi plusieurs  
fois d'un Interprete pour leur  
parler des veritez du salut, car  
personne icy n'entend le Tamul.  
Ils recevoient mes instructions  
avec ardeur & avec pieté: ils  
convenoient sans peine des infa-



mies de leurs Dieux, & ils les détestoient : ils n'avoient pas moins de mépris pour leurs Brames, dont ils connoissent les fourberies & l'avarice : ainsi tout favorise leur conversion ; la Providence nous fournira peut-estre les secours nécessaires pour l'entreprendre. Ce ne sont pas les Missionnaires qui manqueront ; les Jesuites ne respirent qu'à se répandre parmi les Infideles, & à se consacrer à leur salut.

Quoyque je trouve parmi les peuples de cette coste beaucoup de docilité, je ne puis disconvenir qu'il regne à Ganjam un dérèglement de mœurs qui n'a rien de semblable dans toute l'Inde. Le libertinage y est si public & si effrené, que j'entendis publier à son de trompe, qu'il y avoit du peril à aller chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la villes

mais qu'on pouvoit voir en toute sureté celles qui deffervoyent le Temple de *Coppal*. Une si étrange prostitution doit animer le zele des Hommes Apostoliques destinez à éteindre les flammes de l'enfer, & à allumer par-tout le feu du divin amour.

*Barampour* est à quatre lieuës de *Ganjam*; la Forteresse y est remarquable. Elle consiste en deux rochers de mediocre hauteur, qui sont environnez d'une muraille de pierre presque aussi dure que le marbre. Elle a bien mille pas de circuit; ses murs vers le Nord sont baignez d'une petite riviere, qui va se jeter dans la mer à une lieuë de là. On nous dit qu'il y avoit sur la porte une inscription si ancienne, que personne n'en connoissoit les caracteres. J'aurois bien voulu la voir, mais les Mores sça-

chant que j'estois Européan, ne me permirent pas d'en approcher; ils craignent que les Européans ne s'en emparent, ce qui seroit facile, car il n'y a personne pour la défendre. On m'assura qu'il n'y a gueres que soixante ans qu'un homme du pays avec cent de ses compatriotes, y avoit tenu teste pendant deux ans à une armée formidable de Mores, & que cette poignée de gens n'avoit pû estre réduite que par la famine. Tout le plat pays est bien cultivé, sur-tout auprès des montagnes, où le ris & le blé viennent en abondance deux fois l'année, de mesme qu'à Bengale: mais l'air y est beaucoup plus sain, & les bestiaux y sont plus gras & plus vigoureux.

Pendant le séjour que je fis à Ganjam, je fus témoin d'une ceremonie également supersti-

tieuse & extravagante. Un vieux Brame accompagné des deux principales Dames de la ville, se rendit auprès d'une petite élévation de terre que les *carias* ou fourmis blanches avoient formée à vingt pas de nostre maison. Le Brame, après avoir fait diverses grimaces ridicules, prononça quelques paroles, & jeta de l'eau sur le monceau de terre. Les femmes vinrent ensuite d'un air fort dévot, & jetterent sur le mesme monceau de terre du ris cuit, de l'huile, du lait, du beurre, & quantité de fleurs. Ce manége dura près de trois heures, ces femmes se succédant les unes aux autres pour faire leur offrande. Ayant demandé ce que signifioit cette cérémonie, on m'apprit qu'il y avoit là un repaire de serpens appellez en Portugais *cobra capella*,

dont la blessure est mortelle, si on n'y applique sur le champ un remede du pays; & que ces femmes avoient la simplicité de croire que par leurs offrandes elles préservoient leurs enfans & leurs maris de la piqueure de ces serpens.

Nous estions sur nostre départ de Ganjam, lorsqu'on vint me chercher de la part d'un Marchand Armenien qui estoit à l'extrémité. Il n'avoit aucun secours à attendre dans cette ville, car on n'y trouve ni Medecin, ni Chirurgien: c'est le Gouverneur Brame qui fait les fonctions de l'un & de l'autre: il a trois ou quatre recettes très-dangereuses à prendre; car ou elles rendent la santé en peu de temps, ou si elles ne font point sur le champ leur effet, le malade n'a qu'à se disposer à la mort.

Je me rendis dans la maison de l'Armenien, & après quelques paroles de consolation propres de l'estat où il se trouvoit, je m'informay s'il estoit orthodoxe ou schismatique. Il m'avoüa qu'il estoit schismatique, mais qu'il ne laissoit pas d'entendre la Messe dans nos Eglises, de se confesser aux Prestres Catholiques, & de recevoir de leurs mains le Corps de J. C. aussi souvent que de leurs Vertabiets. Les Armeniens qui estoient presens, m'assurerent la mesme chose. En effet c'est une pratique suivie universellement des Armeniens dans les Indes, lorsqu'ils se trouvent à Manile ou à Goa, de se confesser & communier dans les Eglises Catholiques avec les Fideles; sans qu'ils se croient obligez de renoncer à leur schisme.

Je fis entendre au malade qu'il

ne pouvoit point en conscience recevoir les Sacremens des Prestres schismatiques ; & qu'en se confessant aux Catholiques , il devoit leur déclarer qu'il vivoit dans le schisme ; qu'il n'estoit nullement en estat de recevoir l'absolution, si auparavant il n'abjuroit ses erreurs ; que sans cela l'absolution qu'on luy donnoit luy estoit inutile , & que ses pechez n'estoient pas veritablement pardonnez ; que pour moy je ne pouvois le confesser , encore moins le communier , s'il ne renonçoit au schisme qui le séparoit de l'Eglise Catholique & Romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut ; qu'il devoit reconnoistre un Purgatoire , avouer qu'il est bon & salutaire de prier pour les morts ; enfin confesser qu'il y a deux natures en J. C. qui ne font qu'une

seule Personne divine. Il me répliqua qu'il croyoit estre dans une bonne Religion, & qu'il ne condamnoit point la nostre. Une » telle créance, luy répondis-je, » ne vous justifiera pas devant » Dieu : puisque vous ne condam- » nez pas nostre Eglise, & que » nous réprouvons la vostre, vous » devez prendre le parti le plus » seur : le moment approche que » vous allez paroistre au tribu- » nal du souverain Juge, & si » vous n'abjurez vos erreurs, tan- » dis qu'il vous donne encore le » temps de le faire, vous estes » perdu pour jamais.

Aprés un long entretien, où j'employay toutes les raisons les plus propres à le convaincre, Nostre-Seigneur lui fit enfin la grace de se reconnoistre, il renonça de bonne foy à ses opinions, & il protesta qu'il croyoit



sans hésiter tout ce que l'Eglise Romaine seule & vraye Eglise de J. C. professe & enseigne. J'aurois bien voulu luy faire signer sa profession de foy, il y consentoit, mais je ne pouvois la faire écrire que par des Armeniens schismatiques, dont j'avois sujet de me défier. Je le confessay, & il me parut vivement touché de la grace que Dieu venoit de luy faire.

Le lendemain je fis porter à son logis des ornemens pour y célébrer le saint Sacrifice de la Messe : tous les Catholiques y assistèrent ; le malade eut le courage de recevoir à genoux le saint Viatique. Il m'assura ensuite qu'il n'apprehendoit plus la mort, parce qu'il mettoit toute sa confiance dans les merites de J. C. Je l'allay voir encore le lendemain, & l'ayant trouvé à l'ago-

426 *Lettres de quelques*  
nie, je fis les prieres de la recom-  
mandation de l'ame. On m'at-  
tendoit au rivage pour m'embar-  
quer dans une chelingue, car  
nostre Vaisseau estoit en rade dez  
le matin. A peine y fus-je arri-  
vé que nous mismes à la voile.

Quand je fais reflexion à la  
sainte mort de ce bon Arme-  
nien, je ne puis m'empescher  
d'admirer la conduite adorable  
de la Providence, qui avoit per-  
mis sans doute les malheurs qui  
nous estoient arrivez, pour nous  
attirer au Port de Ganjam, &  
pour menager à ce Schismatique  
les moyens de se convertir & de  
mourir dans le sein de l'Eglise.  
Ce qui me confirme de plus en  
plus dans cette pensée, c'est l'a-  
veu que M. du Laurens me fit  
dans la suite, qu'en moins de  
quinze jours il avoit fait ses af-  
faires à Bengale aussi avantageu-

fement, que s'il y fust arrivé deux mois plustost, ainsi qu'il l'avoit projecté à son départ de Pontichery,

Ayant levé l'ancre de la rade de Ganjam avec un vent de Sud-Est, nous découvrîmes le lendemain matin 26. Novembre la Pagode de Jagrenat, qui est à une lieue dans les terres, & nous fûmes par son travers avant le soleil couché. Jagrenat est sans contredit la plus celebre & la plus riche Pagode de toute l'Inde: l'édifice en est magnifique, il est fort élevé, & son enceinte est très-vaste. Cette Pagode est encore considerable par le nombre de Pelerins qui s'y rendent de toutes parts, par l'or, les perles, & les pierreries dont elle est ornée: elle donne son nom à la grande Ville qui l'environne, & à tout le Royaume. On la dé-

428 *Lettres de quelques*  
couvre en mer de dix à douze  
lieuës quand le temps est serein.  
Le Raja du pays est en appa-  
rence tributaire du Grand Mo-  
gol, il prend mesme le titre d'Of-  
ficier de l'Empire. Tout l'hom-  
mage qu'on exige de luy, c'est  
que la premiere année qu'il  
prend possession de son Gouver-  
nement, il visite en personne le  
Nababe de *Catek*. C'est une ville  
considerable entre Jagrenat &  
Balaffor. Le Raja ne fait sa vi-  
site que bien escorté, afin de se  
mettre à l'abri de toute insulte.

J'aurois souhaité de m'instrui-  
re par moy-mesme des particu-  
laritez qu'on me racontoit de la  
Pagode de Jagrenat : mais on me  
dit qu'on n'y laissoit entrer per-  
sonne, qui ne fist profession pu-  
blique d'idolâtrie : les Mores  
mesmes n'osent en approcher ;  
on est sur-tout en garde contre

les François. Il passe pour constant dans le pays qu'un François sous l'habit de Pandaron entra il y a environ trente ans dans le Temple, qu'il y demeura caché, & que pendant la nuit il enleva un gros rubis d'un prix inestimable, qui formoit un des yeux de l'Idole.

Ce Temple est sur-tout célèbre par son ancienneté. L'Histoire de son origine est singulière: voicy ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux, quelques Pêcheurs *Oriais* trouverent sur la plage, qui est fort basse, une poutre que la mer y avoit jetée: elle estoit d'un bois particulier, & personne n'en avoit vû de semblable; elle fut destinée à un ouvrage public, & ce ne fut pas sans peine qu'on la traîna jusqu'à la première peu-

430 *Lettres de quelques* M  
plade, où l'on bastit ensuite la  
ville de Jagrenat. Au premier  
coup de hache qu'on luy don-  
na, il en sortit un ruisseau de  
sang. Le Charpentier à demi in-  
terdit cria aussi tost au prodige;  
le peuple y accourut de tous co-  
stez, & les Brames encore plus  
interessez que superstitieux ne  
manquerent pas de publier que  
c'estoit un Dieu, qui devoit estre  
adoré dans le pays.

Il n'y avoit rien d'extraordi-  
naire dans cette liqueur rouge  
qui couloit de la poutre: j'ay vû  
à Ganjam de ces poutres qui ve-  
noient des montagnes voisines;  
quand le bois n'est pas coupé  
dans la bonne saison, si on le  
laisse long temps au soleil, il ne  
manque pas d'estre rongé en de-  
dans par les vers qui creusent  
jusqu'au cœur du bois. Qu'on le  
jette ensuite dans l'eau, il en

*Missionnaires de la C. de J.* 431  
est bien-tost abreuvé, il s'y fait  
des réservoirs, & l'eau en sort  
en abondance quand la hache  
penetre un peu avant.

Cette poutre estoit d'un bois  
rouge. Il y a quantité de ces ar-  
bres au Pegou & à Tennasserim :  
l'eau en pénétrant dans le cœur  
de la poutre, y avoit pris la cou-  
leur du bois qui ressemble à cel-  
le du sang. Ainsi il n'y avoit rien  
que de naturel dans cette eau  
rougie; mais ces pauvres Idolâ-  
tres abusez par leurs Brames,  
estoyent ravis d'y trouver du pro-  
dige. On en fit donc une statuë  
de cinq à six pieds de hauteur.  
Elle est très-mal faite, & c'est  
plustost la figure d'un singe que  
d'un homme; ses bras sont éten-  
dus & tronçonnez un peu plus  
bas que le coude; c'est apparem-  
ment parce qu'on a voulu faire  
la statuë d'une seule piece, car

on ne voit point de statuës mutilées dans l'Inde ; elles passent dans l'esprit de ces peuples pour monstrueuses, & lorsqu'ils voyent de nos images qui n'ont que le buste , ils reprochent aux Chrestiens leur cruauté de mutiler ainsi des Saints qu'ils reverent.

Le tribut qu'on tire des Pele-rins est un des plus grands revenus du Raja de Jagrenat. En entrant dans la ville on paye trois roupies aux Gardes de la porte , c'est pour le Raja. Avant que de mettre le pied dans l'enceinte du Temple , il faut presenter une roupie au principal Brame qui en a soin: c'est la moindre taxe que les plus pauvres ne peuvent pas se dispenser de payer. Pour ce qui est des riches , il donnent des sommes considerables. Depuis peu il en cousta plus de huit mille roupies



à un riche Marchand , qui y estoit venu de Balassor.

On ne sçauroit croire la foule & le concours des Pelerins qui viennent à Jagrenat de toute l'Inde , soit en de çà , soit en de-là du Gange. Il y en a qui ont fait plus de 300 lieuës en se prosternant continuellement par terre sur la route : c'est à-dire , qu'en sortant de leurs maisons ils se couchent tout de leur long , les mains étenduës au de là de la teste , & puis se relevant ils recommencent à se prosterner de la mesme maniere , en mettant les pieds où ils avoient les mains ; ce qu'ils continuent de faire jusqu'à la fin de leur pelerinage , qui dure quelque fois plusieurs années. D'autres traissent de pesantes & longues chaines attachées à leur ceinture. Quelques-uns ont les épaules

434 *Lettres de quelques*  
chargées d'une cage de fer, dans  
laquelle leur teste est renfer-  
mée.

Vous jugez bien, Mon R. P.  
que des personnes qui se livrent  
à de si grandes austeritez sans  
este soustenuës de la grace, de-  
viendroient de fervens Chres-  
tiens s'ils connoissoient J. C. Que  
ne feroient ils pas, que ne souf-  
friroient ils pas pour son amour,  
s'ils sçavoient ce qu'il a souffert  
pour eux ! Mais aussi que la vie  
penitente & austere des Mission-  
naires leur devient douce & con-  
solante, quand ils voyent ces pe-  
nitens idolâtres en venir à ces  
excez pour honorer leurs fausses  
Divinitez ! Les Gentils des costes  
de Gergelim & d'Orixa ont con-  
tinuellement Jagrenat à la bou-  
che : ils l'invoquent en toute ren-  
contre, & c'est en prononçant  
ce nom qui leur est venerable,  
qu'ils font seurement tous leurs

marchez, ou qu'ils prestent leurs sermens.

Pendant nostre petite traversée de Ganjam à la pointe des Palmiers, nous eufmes presque toûjours durant la nuit de petits vents de terre qui duroient jusques vers les dix heures du matin. Sur les deux heures après midi les vents venoient du large, & souffloient jusqu'au coucher du soleil. Pendant l'interval de ces changemens de vent, il nous falloit moüiller, parce que les courans estoient contraires. Ainsi nous fufmes cinq jours à faire environ 40. lieuës, sans nous éloigner de la terre de plus d'une lieuë.

Nous arrivafmes le jour de S. André à la pointe des Palmiers, & nous la doublafmes vers le soir. Nous avions reconnu la fausse pointe le jour précédent: elle est très-dangereuse dans la

faison des vents de Sud, parce que l'enfoncement que fait cette fausse pointe, est tout à fait semblable à celuy que fait la véritable, & tous les jours on s'y trompe au danger de faire naufrage: car quand on y est une fois entré on ne peut plus gueres s'en retirer. Comme nous n'avions pas pris hauteur ce jour-là, nous crûmes d'abord que la fausse pointe estoit la véritable; mais ayant remarqué que les bors du rivage estoient fort escarpez, & ayant apperçû des terres blanches par intervalle, nous reconnusmes aussi-tost nostre erreur, & il nous fut aisé de sortir de ce mauvais pas, parce que c'estoit la saison où les vents de terre regnent pendant la nuit. Si l'on fait attention à ces remarques, on n'y sera pas surpris. La véritable pointe des Palmiers est une terre basse & neyée, où il

paroist des arbres éloignez les uns des autres bien avant dans la mer, sans qu'on puisse voir le rivage que d'une maniere confuse.

Après avoir dépassé la pointe des Palmiers, des vents forts & contraires nous obligerent de louvoyer durant sept jours, avant que d'arriver à la rade de Balassor qui n'en est éloignée que de quinze lieuës. Les marées violentes nous faisoient dériver jusques près de *Canaca*, c'est une riviere au Sud-Oüest de l'enfoncement de la pointe des Palmiers. Ses habitans ont la réputation d'estre de grands voleurs.

Pour ne pas perdre le temps à attendre le Pilote costier à la barre de Balassor, car la saison estoit avancée, M. du Laurens envoya à terre le Maistre du Navire: il mit deux jours à se rendre à Balassor, & il vint ensuite

nous joindre à la rade où nous avions motillé, & où nous pensâmes périr. Celuy qui sondoit avoit mal instruit le Pilote de la quantité du fonds ; il fit motiller sur les dix heures du soir, croyant estre par quatre brasses. Mais une heure après le Pilote ayant pris luy-même la sonde pour voir si l'ancre ne chassoit pas, il trouva qu'il n'y avoit que sept pieds d'eau, & nous en tirions six. Nous estions justement sur la barre de Balassor, où le sable est très-dur, & où nous ne pouvions échoier sans faire naufrage. Comme la mer perdoit toujours, il fit lever tout le monde, & on vira au cabestan avec tant de diligence, que l'ancre fut haute avant que le Navire eust touché. Dieu nous préserva encore de ce malheur, car nous n'eusmes que le temps nécessaire pour nous mettre au large.

Le lendemain 8<sup>e</sup>. de Decembre, aussi tost que le Pilote Francois du Gange fut entré, on leva l'ancre pour aller mouiller ce jour-là même aux pieds des Brasses: on appelle ainsi un grand banc qui occupe toute l'embou-  
re du Gange; ces Brasses ne sont que du costé de l'Oüest: du costé de l'Est on peut entrer & sortir du Gange, sans passer sur aucun banc. Nul Vaisseau n'entre jamais par la passe de l'Est, quoy-  
que tous y passent en sortant. Une infinité de bancs cachez qui l'entourent & qui s'étendent fort loin dans la mer, rendent cette passe très-dangereuse. Ces bancs forment un canal fort étroit à l'embouchure du Gange, qu'on découvre aisément en sortant, parce que le canal est près des terres; mais on ne peut le connoître quand on vient du large. Les grands Vaisseaux at-

tendent le demi flot pour passer les deux Brasses, & vont mouïller dans un endroit où il y a toujours cinq ou six brasses d'eau : on l'appelle la chambre du Diable, parce que la mer y est extrêmement haute quand le vent est violent, & que les Vaisseaux y sont en danger. Les Brasses ne changent jamais : les petits Vaisseaux passent la premiere Brasse qui n'a pas plus de deux lieues, & se rendent dans le canal le long de la terre, comme nous fîmes. Nous fûmes plus de dix jours à remonter le Gange jusqu'à Chandernagor, & ce ne fut pas sans danger. Le vent contraire nous obligeoit de louvoyer pour avancer chemin à la faveur du flot, & le Navire ayant refusé de revirer de bord, nous fûmes contraints de mouïller au plus viste. La poupe en évitant se trouva à six pieds d'eau, on



porta une ancre au large, & nous nous tirâmes d'affaire.

La première fois que je vins à Bengale il y a douze ans, il nous arriva un pareil accident sur la même rivière, mais un peu plus bas. On ne sçauroit croire combien de Vaisseaux perissent sur cette rivière, les plus grands y navigent jusqu'à Ougli, c'est à-dire, plus de 80. lieuës depuis l'embouchure du Gange. Le riche commerce qu'on fait à Bengale, ne permet pas de faire attention à ces pertes fréquentes. Si Dieu me conserve la vie, j'auray l'honneur de vous envoyer une relation de ce Royaume le plus riche & le plus abondant de toute l'Inde. Toutes les Nations y apportent de l'argent, & elles n'en rapportent que des effets. Les Anglois seuls y ont apporté cette année plus de six millions d'écus. J'ay l'honneur

442 *Lettres de quelques, &c.*  
d'estre avec un profond respect  
dans l'union de vos saints Sacri-  
fices,

MON REVEREND PERE,

Vostre très-humble & très-  
obéissant serviteur en N. S.  
GUY TACHARD, Missionnaire  
de la Compagnie de JESUS.

---

## T A B L E.

*E* Pistre aux Jesuites de France,  
Page j

Explication de la Carte du pays des Moxes,  
avec une description de ce pays, des  
mœurs, des coustumes, & de la Reli-  
gion de ses habitans, ij, & suiv.

Comment & par qui ce pays a été décou-  
vert, xj

Remarque sur la réformation de la créance  
& des cérémonies des Chrestiens de S.  
Thomé, xiv, & suiv.

Mort du P. Martin Missionnaire du Madu-  
ré, & son éloge, xvij, xix, & suiv.

Mort de M. l'Evesque de S. Thomé, & son  
éloge, xxiv, & suiv.

*Estat des Missions des PP. Jesuites*

# T A B L E.

*parmi les Indiens de l'Amérique  
Meridionale appelez Chiqui-  
tes,* Page I

Situation du pays des Chiquites, & son  
étenduë, 2

Qualitez du terroir, 2, 3

Mœurs & coustumes de ces peuples, 4, &c.

Leur occupation, 10, 11, 12

Leur Religion, 13, 14

Entrée des Missionnaires dans ce pays, 15

Obstacles qu'ils ont à surmonter, 20, &c.

Première Eglise bastie chez ces peuples,  
24, 25, & suiv.

Irruption des Mamelus Portugais sur les  
terres des Chiquites, 26, 27, & suiv.

Victoire remportée par les Chiquites, 32,  
33, & suiv.

Route que tinrent les Mamelus du Bresil,  
35, 36, & suiv.

Estat des diverses Missions établies dans le  
pays, 43, 44, & suiv.

Estat des Missions établies sur les bords des  
fleuves Parana, & Uruguay, 51, & suiv.

*Lettre du P. de Bourzes à Mada-  
me la Comtesse de Soudé,* 56

Misere extrême des Indiens du Maduré,  
59, 60, & suiv.

Moyens qu'ils ont de s'enrichir, & leur  
avarice, 61, 62, & suiv.

Leur délicatesse sur la pressence des Caf-  
tes, 67

Idées qu'ils ont des Européans, 69

Leurs emplois, & leur gouvernement, 70,  
71, & suiv.

# T A B L E.

Occupation des femmes ,	74, 75, & suiv.
Alimens ordinaires des Indiens ,	80, &c.
Fruits, legumes, & animaux du pays, 86, &c.	
Maniere dont les Missionnaires & les Indiens sont vestus au Maduré ,	105, &c.
Conduite que tiennent les Missionnaires avec ces peuples ,	111, 112, & suiv.
<i>Lettre du P. Chollenec au P. le Blanc ,</i>	
	119
Naissance de Tegahkoüita ,	121
Ajustemens des Iroquois ,	125
Paix conclüë entre les François & les Iroquois ,	126
On leur envoie des Missionnaires ,	127
Reception faite aux Missionnaires .	129
Maniere dont se font les mariages des Iroquois ,	132
Mauvais traitemens que reçoit Tegahkoüita ,	133
Son Baptême ,	138
Persecution qu'elle souffre , & sa constance ,	141, 142, & suiv.
Pieté des Chrestiens de S. François Xavier du Sault ,	149
Leur zele pour la conversion de leurs compatriotes ,	150
Ferveur de la jeune Iroquoise ,	157
Sa constance dans de nouvelles contradictions ,	173
Constance des Chrestiens Iroquois dans les supplices ,	186
Tegahkoüita se consacre à Dieu par le vœu de virginité perpetuelle ,	190. Son union avec Dieu , 194. Ses austeritez , 195, Sa

# T A B L E.

patience , 198. Son amour pour la pureté,	198.
199. Sa mort, 204. Guérisons miraculeu-	204.
ses obtenues par son intercession ,	206
<i>Description abrégée du fleuve Ma-</i>	
<i>ragnon, &amp; des Missions éta-</i>	
<i>blies sur ce fleuve.</i>	212
Coustumes des Amazones ,	213
Cours de cette riviere , & son étenduë ,	214
Missions établies aux environs de ce fleu-	219
ve ,	219
Mort de plusieurs Jesuites massacrez par les	210
Barbares ,	210
Travaux du P. Richler ,	221
Sa mortification ,	224
Il tente la conversion de <i>Xibares</i> ,	224
Il est massacré par ces Indiens ,	228
<i>Lettre du P. Barbier au P. Pe-</i>	
<i>tit,</i>	232
Ferveur des Néophytes ,	236
Effet merveilleux du Baptesme dans un en-	237
fant ,	237
Excursion du Missionnaire ,	245
<i>Lettre du P. Dentrecolles au P.</i>	
<i>Orry,</i>	253
Coustume observée à la Chine d'écrire les	255
Annales de chaque Ville , & ce que con-	255
tiennent ces Annales ,	255
Ce que les Annales de <i>Feou leam</i> rapportent	258
de l'origine de la porcelaine ,	258
Difference de la porcelaine de <i>Kim te tchim</i> ,	260
& de celle qu'on fait dans d'autres Pro-	260
vinces ,	260

# T A B L E.

Description de <i>Kim te tchim</i> , sa situation, la police qui s'y observe, &c.	261, & suiv.
Quelle est la matiere de la porcelaine, & la maniere dont elle se prepare,	272
Où se prend la matiere de la porcelaine,	277
Quelle est la composition du vernis qui se met sur la porcelaine,	279
Maniere dont se travaille la porcelaine,	385
De quelle terre se font les moules pour les differentes especes de porcelaine,	296
Couleurs differentes de la porcelaine, & comment elles y sont appliquées par les Peintres,	298
De quelle maniere ces couleurs se preparent,	302
Especes differentes de porcelaine,	308
Maniere dont on y applique l'or,	310
Comment se fabriquent les fourneaux propres à cuire la porcelaine,	311, & suiv.
Description de ces fourneaux,	<i>ibid.</i>
Secret que les Chinois ont perdu d'une sorte de peinture magique,	315
Maniere dont le vernis s'applique sur la porcelaine,	316
Quaiſſes propres à renfermer la porcelaine quand on la met dans les fourneaux,	321
Comment elle se pose dans les quaiſſes,	324
Quelle terre est propre à la construction de ces quaiſſes,	327
Fourneaux, comment ils sont construits,	330
D'où vient la cherté de la porcelaine,	335
Modeles de porcelaine impratiquables,	338
Ouvrages de porcelaine commandez par le Prince heritier, avec quel succez ils ont esté executez,	339

# TABLE.

Ouvrages difficiles, & où les Chinois réussissent,	341
Ouvrages ordonnez par les Empereurs,	343
Idole de la porcelaine, son origine,	346
En quoy l'ancienne porcelaine differe de la moderne,	348
Secret d'imiter l'ancienne porcelaine trouvé par un Mandarin,	352
Ce que pensent les Chinois des verres & des cristaux comparez à la porcelaine,	355
Quel usage on fait des debris de la porcelaine & des fourneaux,	357
<i>Lettre du P. Tachard au R. P. du Trevou,</i>	366
Description de deux Eglises aux environs de S. Thomé, où l'on assure que l'Apôtre S. Thomas a demeuré,	373, & suiv.
Croix taillée dans le roc par S. Thomas, prodige qui s'y fait de temps en temps,	385, 386.
Devotion des peuples envers ces saints Lieux,	<i>ibid.</i>
Tempête affreuse essuyée depuis Madras jusqu'à Ganjam,	391, 393, & suiv.
Mort funeste d'un Pilote Danois,	406
Description de la ville de Ganjam,	409
Histoire de l'Idole qu'on y revere,	413
Descr. de Barampour & de sa forteresse,	418
Ceremonie extravagante des Brames,	420
Conversion d'un Armenien schismatique,	422
Temple & Pagodes de Jagrenat,	427
Histoire de son origine,	429
Concours de Pelerins Idolâtres à Jagrenat,	433. Excez de leurs austeritez, <i>ibid.</i>

*Fin de la Table.*

E P I S T R E

---

*A P P R O B A T I O N.*

**J**'Aylû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ce XII. *Recueil de Lettres édifiantes & curieuses*, & je ne l'ay trouvé ni moins agréable ni moins utile que les Recueils qui l'ont précédé. Fait à Paris ce 28. Octobre 1716.

R A G U E T.

---

*Permission du R. P. Provincial.*

**J**E soussigné Provincial de la Compagnie de **J E S U S** en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay reçu de nostre Reverend Pere General, permets au Pere J. B. DU HALDE de faire imprimer le douzième *Recueil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de J E S U S*, qui a esté lû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy de quoy j'ay signé la presente. Fait à Paris le 9. d'Octobre 1716.

I S A A C M A R T I N E A U.

---

*P R O T E S T A T I O N.*

**P**Our obéir aux Decrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apostre, ou de Martyr, aux hommes Apostoliques dont je parle dans ces Lettres, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foy purement humaine.

P R I-



E P I S T R E

---

PRIVILEGE DU ROY.

**L** OUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé : *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & débiter par tout nostre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes. Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nostre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudict Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudict Livre sera faite dans nostre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il

en sera mis deux Exemplaires dans nostre Bibliothèque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nostre plaisir. Donnë à Versailles le douzième de Fevrier l'an de grace mil sept cens treize, & de nostre Regne le soixante-dixième. Par le Roy en son Conseil,

FOUQUET.

*Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 599. N. 671. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. Fait à Paris le 16. Avril 1713.*

Signé, L. JOSSE, Syndic.

---

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.



